

Aicardiana

N° 9

Décembre 2014

- *Échanges poétiques* Dominique AMANN
- *Kipling francophone* Gérard GARCIA
- *J. Aicard, F. Mistral et la langue provençale*
- *Le Rhône, fascinant et terrifiant*
- *Les inscriptions du jardin d'hiver*
- *À propos de deux bustes de Jean Aicard*
Dominique AMANN
- *Le Poème de la Méditerranée*
- *La Saint-Jean d'été au golfe Juan*
- *La Noël du petit Jean*

Jean AICARD



Aicardiana

revue numérique

publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**

Secrétaire de la rédaction, éditeur : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.

ISSN 2265-7703.

SOMMAIRE

<i>Échanges poétiques : Rudyard Kipling, Fernand Gregh et Jean Aicard.</i>	Dominique AMANN	5
<i>Kipling francophone.</i>	Gérard GARCIA	35
<i>Jean Aicard, Frédéric Mistral et la langue provençale.</i>	Dominique AMANN	41
<i>Le Poème de la Méditerranée.</i>	Jean AICARD	73
<i>Le Rhône, fascinant et terrifiant.</i>	Dominique AMANN	79
<i>La Saint-Jean d'été au golfe Juan.</i>	Jean AICARD	99
<i>Les inscriptions du jardin d'hiver aux Lauriers-Roses.</i>	Dominique AMANN	105
<i>À propos de deux bustes de Jean Aicard.</i>	Dominique AMANN	121
<i>La Noël du petit Jean.</i>	Jean AICARD	135

ÉCHANGES POÉTIQUES : RUDYARD KIPLING, FERNAND GREGH ET JEAN AICARD

Dominique AMANN

Le président de la République française, Raymond Poincaré¹, s'est rendu en voyage officiel en Angleterre en juin 1913, pour une visite de courte durée : arrivé à Londres le mardi 24 juin à quinze heures trente, il quitta la ville le vendredi suivant à neuf heures du matin². En ce milieu d'année 1913, alors que les Bal-

¹ Raymond Poincaré est né à Bar-le-Duc (Meuse) le 20 août 1860 ; il est décédé à Paris le 15 octobre 1934. Fils d'un polytechnicien ingénieur des Ponts et Chaussées, cousin avec le mathématicien Henri Poincaré, plusieurs fois député et plusieurs fois ministre, il fut nommé président du Conseil en janvier 1912 et élu président de la République le 17 janvier 1913 : il exerça la fonction jusqu'au 18 février 1920. Dès le début de la première guerre mondiale, il proclama « l'union sacrée » de tous les Français et, à la fin de l'année 1917, appela Clemenceau à la présidence du Conseil. Il fut rappelé à la tête du Gouvernement en janvier 1922 puis en 1926. Auteur de plusieurs ouvrages politiques et de mémoires, il fut élu membre de l'Académie française le 18 mars 1909.

² Pour plus d'informations sur ce voyage officiel, voir, dans la presse locale, *Le Petit Var*, 34^e année, n° 11911, dimanche 22 juin 1913, « M. Poincaré en Angleterre », page 1, colonne 6 ; n° 11912, lundi 23 juin 1913, « Le Voyage de M. Poincaré en Angleterre », page 1, colonne 5 ; n° 11913, mardi 24 juin 1913, « Le Voyage de M. Poincaré en Angleterre », page 1, colonnes 3-5 ; n° 11914, mercredi 25 juin 1913, « Le Voyage de M. Poincaré en Angleterre », page 1, colonnes 5-6 et page 2, colonnes 1-2 ; n° 11915, jeudi 26 juin 1913, « M. Poincaré en Angleterre », page 1, colonne 3 ; n° 11916, vendredi 27 juin 1913, « Le Voyage de M. Poincaré en Angleterre », page 2, colonnes 2-3 ; et n° 11917, samedi 28 juin 1913, « M. Poincaré rentre à Paris », page 1, colonne 4.

kans allaient de conflit en conflit et que l'Allemagne renforçait sa puissance militaire, ce déplacement avait pour but de réaffirmer l'entente franco-anglaise au sein de la Triple-Entente³, et de faire pièce à la Triple Alliance – ou troisième Triplice – regroupant l'Empire allemand, l'Empire austro-hongrois et le royaume d'Italie.

À cette occasion, et pour saluer l'hôte de son pays, l'écrivain britannique Rudyard Kipling⁴ composa un long poème, publié par *The Morning Post* le jour de l'arrivée du président français :

France

*Broke to every known mischance, lifted over all
By the light sane joy of life, the buckler of the Gaul;
Furious in luxury, merciless in toil,
Terrible with strength that draws from her tireless soil;
Strictest judge of her own worth, gentlest of man's mind,
First to follow Truth and last to leave old Truths behind –
France, beloved of every soul that loves its fellow-kind!*

*Ere our birth (rememberest thou?) side by side we lay
Fretting in the womb of Rome to begin our fray.
Ere men knew our tongues apart, our one task was known –*

³ La France et la Russie signèrent tout d'abord une convention militaire d'assistance réciproque le 17 août 1892 et, après le succès de la visite de l'escadre russe à Toulon en octobre 1893, les deux pays établirent une alliance franco-russe le 27 décembre suivant. Puis, en avril 1904, la France et le Royaume-Uni se rapprochèrent par une Entente cordiale définissant essentiellement les zones d'influence coloniale respectives. Enfin, en août 1907, le Royaume-Uni régla ses différends avec la Russie. Ces trois accords aboutirent ainsi à une Triple-Entente.

⁴ Rudyard Kipling est né à Bombay, dans une Inde alors britannique, le 30 décembre 1865 et est mort à Londres le 18 janvier 1936. Écrivain, il connut un premier grand succès avec *Le Livre de la jungle* (1894) puis *Le Se-*

*Each to mould the other's fate as he wrought his own.
To this end we stirred mankind till all Earth was ours,
Till our world-end strifes begat wayside Thrones and Powers –
Puppets that we made or broke to bar the other's path –
Necessary, outpost-folk, hirelings of our wrath.
To this end we stormed the seas, tack for tack, and burst
Through the doorways of new worlds, doubtful which was first,
Hand on hilt (rememberest thou?) ready for the blow –
Sure, whatever else we met, we should meet our foe.
Spurred or balked at every stride by the other's strength,
So we rode the ages down and every ocean's length!*

*Where did you refrain from us or we refrain from you?
Ask the wave that has not watched war between us two!
Others held us for a while, but with weaker charms,
These we quitted at the call for each other's arms.*

*Eager toward the known delight, equally we strove –
Each the other's mystery, terror, need, and love.
To each other's open court with our proofs we came.
Where could we find honour else, or men to test our claim?
From each other's throat we wrenched – valour's last reward –
That extorted word of praise gasped 'twixt lunge and guard.
In each other's cup we poured mingled blood and tears,
Brutal joys, unmeasured hopes, intolerable fears –
All that soiled or salted life for a thousand years.
Proved beyond the need of proof, matched in every clime,
O Companion, we have lived greatly through all time!*

cond Livre de la jungle (1895) destinés à la jeunesse. Romancier (*Kim*, 1901), poète, nouvelliste, conteur, il fut l'un des auteurs les plus populaires de la littérature anglaise et le premier écrivain britannique lauréat du prix Nobel de littérature, en 1907.

*Yoked in knowledge and remorse, now we come to rest,
Laughing at old villainies that Time has turned to jest;
Pardoning old necessities no pardon can efface –
That undying sin we shared in Rouen marketplace.*

*Now we watch the new years shape, wondering if they hold
Fiercer lightnings in their heart than we launched of old.
Now we hear new voices rise, question, boast or gird,
As we raged (rememberest thou?) when our crowds were stirred.
Now we count new keels afloat, and new hosts on land,
Massed like ours (rememberest thou?) when our strokes were
[planned.*

*We were schooled for dear life's sake, to know each other's blade.
What can Blood and Iron make more than we have made?
We have learned by keenest use to know each other's mind.
What shall Blood and Iron loose that we cannot bind?
We who swept each other's coast, sacked each other's home,
Since the sword of Brennus clashed on the scales at Rome,
Listen, count and close again, wheeling girth to girth,
In the linked and steadfast guard set for peace on earth!*

*Broke to every known mischance, lifted over all
By the light sane joy of life, the buckler of the Gaul;
Furious in luxury, merciless in toil,
Terrible with strength renewed from a tireless soil;
Strictest judge of her own worth, gentlest of man's mind,
First to face the Truth and last to leave old Truths behind –
France, beloved of every soul that loves or serves its kind!⁵*

⁵ *The collected Poems of Rudyard Kipling (1885-1918)*, Ware, Hertfordshire, Woodsworth editions limited, 1994, XLIV-883 pages ; le poème cité est pris aux pages 301-303. — Le texte anglais a été publié par le *Journal des débats politiques et littéraires*, 125^e année, n° 175, mercredi 25 juin 1913, « Un poème de Rudyard Kipling », page 2, colonne 2.

Le Figaro annonça cette publication le mardi 24 juin, mais en se refusant à en proposer une traduction ; en revanche, il résuma bien l'argument de l'auteur :

À l'occasion du voyage de M. Poincaré, le *Morning Post* publie une magnifique pièce de vers du grand poète et illustre romancier Rudyard Kipling. Les vers de Kipling sont, malheureusement, plus encore que ceux d'aucun poète, à peu près intraduisibles, et, avec lui, plus qu'avec aucun autre, cette tentative de traduction risque de devenir une trahison. Mais nous venons de lire ce court poème dont notre grand confrère anglais a eu l'obligeance de nous communiquer une épreuve et, par respect pour l'auteur, nous nous bornerons à dire qu'en saluant la France dans la personne de son premier magistrat, le poète évoque, dans des vers qu'il faut déclamer pour en saisir la splendide harmonie, les luttes séculaires de la France et de l'Angleterre. Il montre les deux peuples luttant pour la conquête du monde, se rencontrant et se heurtant partout, sur terre et sur mer, dans l'ancien et dans le nouveau monde. Il trace un tableau saisissant de cette rivalité millénaire qui a commencé presque à la chute de l'empire romain et qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Il nous fait voir la France et l'Angleterre comme deux lutteurs aux prises, se lâchant par instants, détournées l'une de l'autre par quelque adversaire occasionnel, mais se retrouvant bientôt face à face et reprenant le combat ; il évoque même en passant : « la honte indélébile dont l'Angleterre eut sa part et qui eut pour théâtre la place du Vieux-Marché, à Rouen », et cette évocation d'un passé, au cours duquel les deux adversaires ont appris à se connaître, à s'estimer et enfin à s'aimer, se termine par la proclamation des bienfaits de l'Entente cordiale qui monte la garde pour maintenir la paix sur la terre.

Et Rudyard Kipling termine comme il a commencé par un salut à la France « chérie de toute âme qui aime et qui sert l'humanité »⁶.

Le quotidien français *Le Temps* fit moins de difficultés et apporta à ses lecteurs une traduction leur permettant d'accéder à l'œuvre du poète britannique :

Un poème de Rudyard Kipling

The Morning Post publie ce matin un magnifique hommage de Rudyard Kipling à la France. En voici la première strophe, qui est aussi la dernière :

*Broke to every known mischance, lifted over all
By the light sane joy of life, the buckler of the Gaul,
Furious in luxury, merciless in toil,
Terrible with strength that draws from her tireless soil,
Strictest judge of her own worth, gentlest of man's mind,
First to follow Truth and last to leave old truths behind —
France beloved of every soul that loves its fellow-kind !*

Voici la traduction de tout le poème :

Toi qui as connu tous les malheurs connus, qui les a surmontés — Parce que tu portais en toi la saine et légère joie de vivre, ce bouclier de la Gaule, — Sans retenue dans le luxe, sans faiblesse dans l'effort, — Toi, terrible d'une force que tu tires de ton sol inépuisable, — Juge le plus sévère de ta propre valeur, nation gentille d'esprit, — La première à suivre la vérité nouvelle, la

⁶ *Le Figaro*, 59^e année, 3^e série, n° 175, mardi 24 juin 1913, « Un poème de Rudyard Kipling », page 2, colonne 3.

dernière à abandonner les vieilles vérités, — France chérie de toute âme sensible à l'amour des hommes.

Avant notre naissance, te souviens-tu ? côte à côte nous nous agitions — Ensemble dans le sein de Rome, impatients de commencer le combat. — Avant que l'on connût la différence de nos langues, on connaissait notre future tâche : — Chacun de ces deux peuples devait en forgeant son sort modeler celui de l'autre. — C'est pour cela que nous avons tous deux remué l'humanité jusqu'à ce que toute la terre fût nôtre ! — Que d'un bout du monde à l'autre nos querelles ont suscité des pouvoirs, fondé ou renversé des trônes — Pour permettre à chacun de barrer la route de l'autre, — Peuples dont nous faisons nos avant-postes, les mercenaires de notre courroux. — C'est pour cela que nous avons rempli la mer d'orages, que nous avons franchi en les brisant — Les portes de mondes nouveaux, sans savoir qui de nous deux avait passé le premier. — La main sur la garde de notre épée, te rappelles-tu ? et tout prêts à frapper, — Certains que quelle que fût la rencontre, elle finirait en bataille, — Éperonnés et arrêtés à la fois à chaque pas par la force l'un de l'autre, — Nous avons parcouru le cours des âges et toute la largeur des océans.

Où avez-vous reculé devant nous ? Où avons-nous reculé devant vous ? — Cherchez une vague qui n'ait pas connu une guerre entre nous. — D'autres peuples nous ont retenus un moment, mais d'un charme moins puissant : — Nous les quitions pour nous élancer l'un vers l'autre, — Car nous éprouvions le délice commun d'une lutte égale ; — Chacun de nous fut pour l'autre mystère, terreur, passion, amour, — Nous venions l'un au-devant de l'autre avec nos armures. — Quel autre combat nous eût offert un honneur aussi grand, des adversaires aussi audacieux ?

De la gorge l'un de l'autre, nous arrachions, suprême récompense du courage, — Un cri d'admiration qui s'échappait entre le coup et la parade. — Chacun de nous a versé dans la coupe de l'autre son sang et ses larmes mêlés, — Les joies brutales, les espoirs démesurés, les angoisses intolérables, — Tout ce qui a souillé la vie, tout ce qui l'a relevée depuis un millier d'années, — Les épreuves supportées au-delà des forces, les combats livrés sous tous les climats, — Ô compagne, nous avons vécu grandement au long des siècles.

Accouplés sous le même joug de souvenirs et de remords, maintenant nous aspirons au repos. — Riant des anciennes trahisons que le temps a tournées en plaisanteries, — Nous pardonnant le vieux crime qu'aucun pardon n'effacera jamais : — Le péché éternel dont chacun de nous eut sa part sur la place du Marché de Rouen⁷ ; — Maintenant nous regardons monter des années nouvelles, nous demandant si elles sont grosses — De plus d'éclairs que nous n'en avons autrefois lancés. — Maintenant nous entendons de nouvelles voix s'élever, questionner, se vanter ou crier — Comme nous criions avec rage (te rappelles-tu ?) quand nos foules étaient déchaînées. — Maintenant nous comptons de nouvelles quilles à flot, de nouvelles armées sur pied — Massées comme étaient les nôtres (te rappelles-tu ?) quand nous préparions nos coups. — Pour l'amour même de la vie, nous avons dû apprendre à connaître chacun la lame de l'autre. — Quel sang, quel fer⁸ pourraient faire plus que nous

⁷ NDLR — C'est sur la place du Marché, à Rouen, que fut dressé le bûcher sur lequel périt Jeanne d'Arc.

⁸ NDLR — Le chancelier prussien Otto von Bismarck, dans un discours à la commission du budget de la Chambre des représentants le 30 septembre 1862 pour décider les députés à voter le budget de l'armée, déclara que les grandes questions du temps ne seront pas résolues par des votes et des dis-

n'avons fait ? — C'était une rude école, celle où nous avons appris à pénétrer nos pensées. — Quel sang, quel fer pourraient séparer des choses que nous ne puissions réunir, — Nous qui avons dévasté les côtes l'un de l'autre, pillé les foyers l'un de l'autre — Depuis le temps où l'épée de Brennus a sonné en tombant dans la balance de Rome ! — Écoute, prenons-nous de nouveau corps à corps, ceinture contre ceinture, — Pour la garde vigilante et pure de sang qui conserve la paix à la terre.

Toi qui as connu tous les malheurs connus, qui les a surmontés — Parce que tu portais en toi la saine et légère joie de vivre, ce bouclier de la Gaule, — Sans retenue dans le luxe, sans faiblesse dans l'effort, — Toi, terrible d'une force que tu tires de ton sol inépuisable, — Juge le plus sévère de ta propre valeur, nation gentille d'esprit, — La première à suivre la vérité nouvelle, la dernière à abandonner les vieilles vérités, — France chérie de toute âme qui aime ou qui sert l'humanité.

RUDYARD KIPLING⁹

cours mais par « le fer et le sang » ! L'expression était reprise d'un poème de Max von Schenkendorf : *Denn nur Eisen kann uns retten / Uns erlösen kann nur Blut / Von der Sünde schweren Ketten, / Von des Bösen Übermut.* « Car seul le fer peut nous sauver / Seul le sang peut nous délivrer / des lourdes chaînes du péché / de la malicieuse exubérance. » (Max von Schenkendorf, *Gedichte*, Stuttgart und Zübingen, J. O. Cotta'schen Buchhandlung, 1815, in-8°, iv-192 pages ; le quatrain cité forme la onzième strophe du poème *Das eiserne Kreuz*, « La croix de fer », publié aux pages 46-48.

⁹ *Le Temps*, 53^e année, n° 18984, mercredi 25 juin 1913, « Le voyage du président de la République en Angleterre », page 2, colonnes 1-2. — Cette traduction des vers de Kipling a été publiée également par *La Croix*, 34^e année, n° 9288, jeudi 26 juin 1913, « Ce que disent les journaux », page 4, colonnes 2-3 ; *Les Annales politiques et littéraires*, 31^e année, 2^e semestre, n° 1567, 6 juillet 1913, pages 2-3 ; et, avec quelques variantes, par *Le Matin*, 30^e année, n° 10710, mardi 24 juin 1913, page 1, colonne 1-2. On en trouve également une copie manuscrite dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 58 (71), 3 pages. — La traduction française a, enfin, été publiée à nouveau par Jean Aicard dans son recueil *Le*

*
* *

Heureusement surpris par leur confrère d'outre-Manche, quelques poètes français lui firent écho. Tout d'abord Fernand Gregh, par un poème publié dans *Le Figaro* dès le 27 juin :

RÉPONSE
À
Rudyard Kipling

On a lu l'ode magnifique dédiée à la France par Rudyard Kipling. Un poète de France, un des premiers d'aujourd'hui, n'a pas voulu laisser sans réponse le salut de Kipling. Et, pour le jour où les Anglais saluent le départ de notre Président, Fernand Gregh a improvisé en quelques heures cet émouvant poème que nous sommes heureux de publier.

Oui, nous nous sommes bien battus, ô camarades !
Nos deux vaisseaux couraient les mers, roulaient les rades,
Se cherchant et se poursuivant,
Le vôtre, large et fort et tenant bien la lame,
Le nôtre, souple, fin, fleuri de l'oriflamme,
Tous deux rois du flot et du vent !

Sang du sacrifice (Paris, Ernest Flammarion, décembre 1917, in-16, 296 pages), pages 169-172, assortie du commentaire suivant : « L'ode magnifique qu'on vient de lire doit d'autant plus nous toucher que, parmi les écrivains de son pays, Rudyard Kipling est, par excellence, un génie anglais. Sa popularité est née, en grande partie, des accents qu'il a su trouver pour célébrer l'énergie anglo-saxonne et "la plus grande Angleterre". Ses poèmes de *The Seven Seas* retentissent profondément dans le cœur de chacun de ses compatriotes. Enfin, on n'a pas oublié que le prix Nobel de littérature lui a été décerné il y a quelques années. »

Le vôtre contenait l'or, le Droit, et Shakspeare,
Et la houille, et le rêve antique de l'Empire ;
Le nôtre avait pour cargaison
La limpide clarté de l'esprit et du verbe,
Et la joie, et le vin d'où sort le rire en gerbe,
Et Descartes, et la Raison !

On les a vus de la Bretagne aux Amériques,
Devant des lieux sans noms qu'ils firent historiques,
Lofer, tirer, évoluer ;
Les officiers parfois à travers la fumée
Venaient, la main gantée et la tête emplumée,
Graves, de loin se saluer.

Vous nous avez lâché de terribles bordées
Par où nous avons vu nos cales inondées
Prêtes à s'entr'ouvrir... Et nous,
N'est-ce pas ? « old fellows », chers ennemis, vieux frères,
Nous vous avons aussi de nos salves contraires
« Placé » parfois quelques bons coups.

Aussi, vieux loups de mer dédaignant la rancune,
Nous pouvons nous conter nos batailles : aucune
Ne nous fait rougir du passé.
Jeanne et Napoléon, nos figures de proue,
Votre respect si bien les honore et les loue
Que cela presque est effacé...

*

Maintenant, compagnons, les luttes sont finies.
Il le faut : tels sont là, montant à nos côtés...

Mais surtout, après tant de guerres, nos génies
Se sentent l'un vers l'autre étrangement portés.

Comme Yseult et Tristan ennemis, que Brangaine,
En leur versant le philtre obscur, vient de charmer,
Nos deux peuples se sont éveillés de leur haine,
Étonnés, effarés, éblouis de s'aimer.

L'Albion d'autrefois nous apparaîtrait loyale,
Maîtresse d'énergie, héroïne au cœur fort,
Marchant à sa façon sur la route idéale,
Voulant aussi bleuir l'azur sur chaque sort ;

Nation cordiale et fière, où la victoire
N'ajoute qu'un plaisir au plaisir des combats,
Pays des coups de poing à briser la mâchoire
Et des shake-hands à décrocher les avant-bras,

Celle même d'où vient la « lutte pour la vie »,
Match immense où toujours le vainqueur est le « bon »,
Mais rêveuse, et d'un conte ou d'une fleur ravie,
Chez qui le plus pur lis naît du plus noir charbon ;

Nation ingénue aux mœurs sentimentales
Où l'on voit, sous la lampe ou l'arbre de Noël,
Fleurir chez les vieillards dans leurs prunelles pâles
Une gaieté d'enfant qui montre en l'âme un ciel.

*

Et nous ! les Bandar-Log, ô poète ironique,
Sont aussi, n'est-ce pas ? meilleurs

Que tu n'as dit en ton pamphlet gaîment inique
Dont eux-mêmes ont ri d'ailleurs.

Ils font trop de tumulte et maint d'entre eux répète :
« Égalité ! Fraternité ! »
Mais parfois pour ces mots ils se coupent la tête,
— Au profit de l'humanité...

Chez eux, fils des Latins, la parole est féconde,
Et le geste emporte le fond :
Ils crient qu'ils conquerront ou sauveront le monde,
Si fort, qu'un beau jour ils le font !

Aimons-nous donc ! — *Magnus nascitur...* — Angleterre
Au cerveau noble, au bras puissant,
À nous deux nous pouvons désenvoûter la Terre,
Et tarir les sources de sang.

Oh ! sans doute Janus ne fermera ses portes
Que quand l'homme n'aura plus faim.
Des nations naîtront, et d'autres, jeunes, fortes,
Et cela n'aura pas de fin !

Des Jaunes, puis des Noirs viendront, races futures
Dont nul ne devine les noms.
— En attendant, bouclons à nos reins nos ceintures
Et fondons les meilleurs canons ! —

Mais nous pouvons, créant la paix non par les larmes
De nos prédicateurs tremblants,
Mais par la force juste et tranquille des armes,
Décréter la Trêve des Blancs,

Et donner à l'Europe, avant que les Barbares
 Reviennent sur leurs chevaux nains,
 Avant les Huns nouveaux qui tueront nos dieux lares,
 Avant les profondeurs des avenir bizarres,
 Le siècle d'or des Antonins !

*

Et toi, poète des steamers, flâneur des môles,
 Génial vagabond de l'équateur aux pôles,
 Toi qui sous ton drapeau planté
 Annexas au terroir de la beauté choisie,
 Au continent que fait l'antique poésie,
 Tant d'îles de réalité,

Toi qui frappas le gong des mers orientales,
 Toi qui humas l'odeur des vieilles capitales,
 Et qu'un destin si clair élut
 Pour tirer de nos temps l'émotion épique,
 Virgile de la jungle, Homère du tropique,
 Merci, Rudyard Kipling ! Salut !

Fernand GREGH ¹⁰

*
* *

Jean Aicard ne resta pas insensible à l'hommage de Kipling et son poème fut publié d'abord partiellement par *Le Temps* le 28 juin, puis intégralement par *Les Annales* le 6 juillet suivant :

¹⁰ *Le Figaro*, 59^e année, 3^e série, n° 178, vendredi 27 juin 1913, page 1, colonnes 1-2.

À L'ANGLETERRE

Nous avons la bonne fortune de publier les vers inédits que M. Jean Aicard a composés en l'honneur de l'Angleterre. Cette poésie est une émouvante réponse au magnifique hommage rendu par Rudyard Kipling à la France, dont toute la presse a publié les extraits, et dans lequel l'illustre écrivain anglais a si noblement écrit, en parlant de notre patrie, qu'elle était « la première à suivre la vérité nouvelle, la dernière à abandonner les vieilles vérités, France chérie de toute âme qui aime ou qui sert l'humanité ».

*France ! la plus tendre pour l'esprit
 humain... France, chérie de toute
 âme sensible à la fraternité
 humaine — et qui la sers !*
 RUDYARD KIPLING.

Anglais ! depuis les temps où nos pères, dans Rome,
 Portaient, déjà plus fort que les pires destins,
 Tous les rêves qui font la majesté de l'homme,

Jamais, même en des jours, qui ne sont pas lointains,
 Où nos orgueils jumeaux, riant dans les batailles,
 Échangeaient de la grâce et des saluts hautains,

Jamais encor, dressant un éloge à nos tailles,
 Vous n'aviez si vibrant, dans l'or pur des clairons,
 Jeté l'appel qui fait s'écrouler les murailles !

Votre héraut nous a charmés ! Nous l'admirons,
 Ce barde valeureux que l'univers couronne,
 Et dont l'Inde a forgé les chantants éperons.

Vivat Rudyard Kipling, son œuvre et sa personne,
 Son âme de poète et son cœur de soldat !
 Toute la terre entend la diane qu'il sonne.

Il lutte pour la paix, et c'est le bon combat ;
 Tout notre orgueil tressaille à son ode sublime
 Où nous sentons que, près du nôtre, son cœur bat !

Oui, nous eûmes jadis plus d'un duel magnanime,
 Et nous étions tous deux — triomphants tour à tour —
 Jaloux d'escalader la même haute cime ;

Maintenant, nous voyons qu'elle se nomme amour,
 Et nous nous rencontrons sur ce sommet de gloire :
 La guerre eut son moment ; la paix aura son jour.

Notre amitié va clore enfin cette ère noire
 Où le fer donnait seul des lois à l'univers,
 Et nous ouvrons un temple inconnu dans l'Histoire.

Dans ce temple serein gardons nos lauriers verts,
 Même ceux qu'on cueillit, sanglants, dans les mêlées,
 Mais, de nos pavillons unis, qu'ils soient couverts.

Et si d'autres joueurs, en des heures troublées
 Par les rêves de mort d'un passé renaissant,
 Essayaient, sous le choc de leurs forces triplées,

De faire, malgré nous, vers des destins de sang,
 Pencher l'un des plateaux de la grande balance,
 Nous jetterions dans l'autre un contre poids puissant ;

Quel ? les glaives liés d'Angleterre et de France,
 Où luit, gravé, le mot de paix, ce mot divin,
 Si magiquement lourd d'une sainte espérance,

Qu'ils ne tomberont pas dans la balance en vain !
 Et le soleil mettra de tels feux sur leurs lames,
 Ils sonneront si clair sur le plateau d'airain,

Éveillant des échos si profonds dans les âmes,
 Que le monde charmé tendra les mains vers nous !
 Vers nous iront les cœurs des vierges et des femmes,

Et les baisers chantants des enfants à genoux ! —
 ... Après avoir défait et fait plus d'un empire,
 Oui, Kipling ! nous avons saigné sous de grands coups,

Connu tous les malheurs et surmonté le pire !
 Mais la joie est en nous, et c'est l'orgueil gaulois,
 Ce magnifique orgueil que ton ode respire.

Et maintenant, Kipling, — par-dessus nos exploits,
 Nous aimons la pitié douce, énergique et tendre,
 Qui combat et qui meurt pour de meilleures lois !

Oui, tendre, c'est le mot qu'il nous plaît mieux d'entendre,
 Celui qu'apporta Christ au vieux monde romain
 Et qu'appelle l'humanité, lasse d'attendre !

Tandis que l'olivier frissonne dans ta main,
 Kipling ! regarde au ciel : sur le drapeau qui flotte
 Un oiseau passe et chante avec un cœur humain !

L'arche humaine n'a plus la haine pour pilote ;
Elle n'aime plus voir, sous des ciels orageux,
Un sang jeune empourprer l'Océan qui sanglote.

Tout l'avenir convie, à de plus nobles jeux,
Ta vaillance, la nôtre, et tous nos jeunes hommes ;
C'est sans être cruels qu'ils seront courageux.

Ce qui le mieux fait voir quels grands amis nous sommes,
Kipling, — c'est que, parmi nos plus fières cités,
C'est la vieille Rouen, la seule que tu nommes.

Ce nom éveille en nous les plus belles fiertés ;
Il met sur cet amour, dont la France est l'apôtre,
Son resplendissement de feux ensanglantés ;

Car l'idéal guerrier de Jeanne, c'est la nôtre ;
Ceux qu'elle a combattus, sans les avoir haïs,
N'avaient qu'un nom : celui d'envahisseurs ; point d'autre !

Mais elle se voulait libre dans son pays...
Telle est Jeanne, Kipling : Elle est la Paix en armes.
Elle, c'est nous ; ses vœux ne seront point trahis ;

Voilà pourquoi, rien qu'en la nommant, tu nous charmes,
Et tu fais, du profond de nos cœurs, à nos yeux,
Monter l'enthousiasme et les plus nobles larmes...

Hourra pour l'Angleterre et Kipling glorieux !

*JEAN AICARD*¹¹,
de l'Académie française.

¹¹ *Les Annales politiques et littéraires*, 31^e année, 2^e semestre, n° 1567, dimanche 6 juillet 1913, supplément « Les jeux et les ris », page 111, co-

Son poème parut en langue anglaise, à deux reprises et dans deux versions légèrement différentes. Tout d'abord en vers :

To England

A Poem by JEAN AICARD, of the French Academy,
in reply to RUDYARD KIPLING'S ode
in honour of Mr. R. POINCARÉ, who recently
visited London

Ye Britishmen, since in the Rome of eld,
Already stronger than the direst fates,
Our fathers dreamed of mighty things beheld,
The power of which man's standard elevates,
Never, even in those times not far away
When, proud alike, as twins, in battles gay,
We to each other made such graceful bows
And haughty too at that, ne'er to our brows
Raising your praise, had ye, as yet, in all
Those days, through golden clarions breathed a call
So sounding, and so full of sacred fire,
And of the kind that makes old barriers fall !

Your herald charmed us, and him we admire,
That valiant poet with the honoured lyre,
Whose noble song, by Love inspired, so stirs !
Who from the Indies brought back chanting spurs !

Hail then to Rudyard Kipling ! to the part

lonnes 2-3. — Publication partielle : *Le Temps*, 53^e année, n° 18987, samedi 28 juin 1913, « Dernières nouvelles. Une réponse à Rudyard Kipling », page 6, colonne 3. — Jean Aicard publia de nouveau ce poème dans son recueil *Le Sang du sacrifice*, pages 173-177.

Which played his poet's soul, his soldier's heart !
 His bugle call has caused untold delight !
 He fights for Peace, and that is the good fight !
 His ode sublime has stirred our ancient pride !
 Fills heart and ours in it beat side by side !

Indeed we had some gallant fights before
 Such as used to be had in days of yore !
 Eager were we — victorious in turn —
 To seize the same high top for our sojourn !
 But now we see that those heights' name is LOVE.
 And we meet on that glorious stand above !
 War had its moment, Peace will have its day !
 Our friendship is at last to close for aye
 That sombre age when swords alone did shine.
 We open up an as yet hidden shrine !
 In its rest let us keep our laurels green,
 Even those whose leaves still show some blood between,
 But let, for ever joint, your flags and ours
 Still cover them ! And, in these restless hours
 Which death dreams of the past seem to revive,
 Should three times strong, some other fighters strive,
 Despite of us, to turn one of the plates
 Of the big balance towards bloody fates,
 We then would throw a powerful counterweight
 On the other side, to hold the balance straight :
 The two joint swords of England and of France,
 Whereon engraved is, by God's will, not chance,
 The great word PEACE, so finely shaped and bright,
 So magically laden with love and might
 And holy hope, that the two swords in vain
 Will not have weighed ! From its domain

On high the Sun will cast upon their blades
 Such blase, they'll sound so clear, the two comrades,
 Upon the brassy plate, and in all lands
 Echo so deeply, that with stretched hands,
 Enraptured, the whole world will take our parts,
 Will turn to us the saintly virgins' hearts,
 The hearts of mothers, and the chanting kiss
 Of kneeling children ! Yes, the truth is this,
 Kipling, Empires we have built, o'erthrown,
 We have bled fearfully, all ill luck known,
 And overcome the worse ! But yet joy dwells
 In us ! It is our Gallic pride that swells
 So magnificently all through thy song !
 And now, much more than being brave and strong,
 We value GOODNESS, sweet and vigorous,
 That fights and dies for laws more chivalrous !
 Goodness, that is the word we love the best,
 The word with which the Son of Man has blest
 The old Roman world, the word which now demands
 Mankind impatient grown ! While in thy hands
 The olive trembles, Kipling, turn thine eyes
 Towards the peaceful and all luminous skies !
 Behold ! upon a flag by wind unfurled
 Is passing through the air a singing bird
 That sings with a man's heart ! The human Ark
 No longer Hatred needs to reach its mark,
 Nor cares to see the sobbing Ocean red
 With fresh young blood in raging tempests shed !

All that's to come invites to nobler game
 Thy valiance, ours, all our young men the same,
 Who will not need to cruel feats resort

To prove their prowess. What best shows the sort
 Of friendship which us to each other ties
 For ever, a good poet, in my eyes,
 Is the mere fact that the only famous town
 Thou nam'st among those that have most renown
 In France is old ROUEN, whose glorious name
 Casts such a luster both of blood and flame
 Upon that love which France so advocates !
 For what thought Joan of war and its fates,
 We also think ! The enemies she fought —
 Fought fiercely — it is true — but hated not,
 Had but one name : Invaders, nothing more...
 But in her native land, then as before,
 She wanted to enjoy sweet freedom's charms !
 Kipling, Such is our JOAN : Peace in arms !
 Now, she and we, from this standpoint, are one !
 What she wished for will not be left undone !
 And this is why by simply naming Her.
 Thy song delights us all, and does so stir,
 That not to feel moved unto tears were hard !
 Hourrah for England and its glorious Bard !

JEAN AICARD.

Translated by A. BOLLAERT.
 New York, August 1913 ¹².

Puis, ultérieurement, sous une forme plus littérale :

¹² *Le Petit Var*, 34^e année, n° 12086, dimanche 14 décembre 1913, page 1, colonne 2. En décembre 1913, alors qu'une escadre anglaise venait relâcher dans le port de Toulon, ce quotidien local publia également, en page 1, colonne 1, sous le titre « L'Entente Cordiale », la traduction du poème de Kipling ; et en page 1, feuilleton, colonnes 1-3, sous le titre « La poésie de Jean Aicard », ses vers français.

TO ENGLAND

Englishmen ! since the times when our fathers, in Rome, —
 Already stronger than the worst destinies bore within them, —
 All the dreams that make the majesty of man.

Never, even in days not long past, — When your pride and
 ours, twin-brothers, laughing in the battles, — Saluted each
 other with haughty grace.

Never yet, raising a voice of praise worthy of us both, — Had
 you, so vibrant, in the pure gold of the clairons, — The call that
 makes the ramparts fall !

Your herald hath charmed us ! We admire him, — That val-
 ourous bard crowned by the universe, — Whose sounding
 spurs India hath forged.

Long live Rudyard Kipling, himself and his works, — His
 poet's soul and soldier's heart ! — The whole world hears the
 bugle-call he sounds.

He fights for peace, and 'tis the good fight ; — All our pride
 thrills at his ode sublime — In which we feel his heart beat
 close to our own.

Yes, of old, we fought many a noble duel, — And jealously, —
 triumphant each in turn —, — We tried to scale the same high
 peak :

Now we see that its name is Love, — And we meet upon that
 summit of glory : — War had its moment ; peace shall have its day.

Our friendship shall close at last that dark age — When the sword alone gave its laws to the world, — And we open a temple, unknown in History.

In that serene temple let us keep our green laurels, — Even those we gathered blood-red in the battles, — But let them be covered with our standards, united.

And if other tilters, in hours troubled — By the dreams of death of a renascent past, — Were to try, beneath the shock of their tripled forces,

To weigh down, in spite of us, one side of the great scales, — Towards a destiny of blood, — Into the other side we would cast a mighty counterpoise.

What but the swords of England and of France ? — Swords bound together, on whose blades shines, engraved, the word of peace, word divine, — So magically charged with a righteous hope.

Oh ! not in vain shall they fall into the balance ! — And the sun will throw such fire on their blades, — They will ring so clear on the brazen scale.

Awakening such deep echoes in men's souls, — That the whole world, charmed, will stretch out its hands to us ! — To us will go out the hearts of matrons and of maids,

And the music of kneeling children's kisses ! — ... After making and unmaking more than one Empire, — Yes, Kipling, we have bled under heavy blows,

Known every misfortune and overcome the word ! — But joy is within us, and 'tis the pride of the Gaul, — That magnificent pride expressed by thine ode.

And now Kipling, — above all our exploits, — We love pity, soft, energetic and tender — Pity that fights and dies for better laws !

Yes, tender, that is the word we most love to hear, — The word Christ brought to the old Roman world — For which mankind yearns, weary of waiting.

While the olive branch trembles in thy hand, — Kipling ! look up to the sky ; over the fluttering flag — A bird passes that sings as with a human heart !

No more the human ark hath for a pilot, hate ; — No more she loves to see under stormy skies, — The blood of youth redden the sobbing Ocean.

The whole future invites to nobler jousts — Thy valiance, our own, and all our youth ; — And they will be brave without cruelty.

And the thing that best proves what great friends we are, — Kipling, — is this, that among our proudest cities, — It is old Rouen alone, that thou callest by her name.

That name awakes in us the noblest pride ; — And sheds on that Love whose apostle France is, — Its splendour of blood-red fires.

For Joan's ideal warrior is ours too ; — Those she fought
against without hating them, — Had but one name ; the in-
vader's : none other !

But she, Joan, would be free in her own land... — Such the
Maid, Kipling : She is Peace in arms. — She, 'tis we ourselves ;
her will shall not be betrayed.

And therefore thou charmest us by merely naming her, —
And from the depths of our hearts thou makest rise to our eyes,
— Enthusiasm and the noblest tears...

Hurrah for England and the glorious Kipling !

Translated from the French of JEAN AICARD,
of the French Academy,
by MARGARET GUNNING¹³.

*
* *

Si les Français furent agréablement surpris par la démarche
de Rudyard Kipling c'est que cet écrivain britannique avait,
chez une partie au moins de nos concitoyens, une réputation
peu flatteuse. Il faut également se souvenir que les relations
franco-britanniques ne furent jamais très simples. Jules Clare-
tie, journaliste, romancier, directeur de la Comédie-Française
et fin observateur de la société de son temps, a parfaitement
illustré les variations de l'humeur publique ballottée par les
événements internationaux :

¹³ Traduction publiée dans AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, pages
179-183.

Là-bas les hurrahs retentissent et sont une joie pour nos
cœurs de Français. Tout un peuple acclame un homme qui
représente une nation. Mais quelle leçon de philosophie ! Et
qui donc a parlé des *variations* de l'Histoire ? Quand j'étais
enfant, on nous apprenait à chanter les airs d'opéra où l'on
déclarait avec ardeur que jamais ne régnerait en France
l'Anglais qui venait de surexciter le patriotisme de M. Thiers :

En France jamais l'Angleterre
N'aura vaincu pour conquérir ;
Ses soldats y couvrent la terre,
La terre doit les y couvrir.

Et le refrain belliqueux passait des lèvres du chanteur Marié
(le père de Galli-Marié) aux lèvres des petits enfants de Limoges :

Jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera !

Généralement on répétait ces vers en agitant des drapeaux
tricolores. Tout petit on était anglophobe entre deux parties de
billes. Dix ans après, nous nous pressions et nous poussions sur
le boulevard et faisons patiemment la haie pour voir passer la
reine Victoria et le prince de Galles, le futur Édouard VII, et la
petite princesse Victoria, toute rose sous sa capote rose, et qui
devait être la mère de Guillaume II d'Allemagne. Plus de refrains
de Charles VII, plus de malédictions au conquérant. Les Anglais
étaient devenus nos compagnons de Crimée, les camarades de
Balaklava et d'Inkermann. Et à Paris, la souveraine anglaise
régnait durant quelques jours par sa haute intelligence et sa
bonne grâce.

Les couplets que l'on chantait alors avaient changé de tour-
nure. Les projectiles des chansons cherchaient à atteindre un
autre but. Ce n'étaient plus les Anglais qu'on visait, c'étaient
les Russes. Les gamins répétaient l'air fameux qui, parti d'un
théâtre du boulevard du Temple, faisait vivement son tour de

France, et l'on applaudissait à la Gaîté chaque soir l'appel aux armes contre les cosaques :

... Tout s'arme, tout s'élance,
Fourche et fusil pour tuer, tout est bon.
Quand l'étranger ose envahir la France,
Il faut courir à la voix du canon !

L'ennemi, l'envahisseur, c'était alors le Russe, que nous devions quelques années après trouver à nos côtés et que nous n'avions d'ailleurs jamais détesté. Puis la chanson des gamins de Paris, oubliant les cosaques, devait être bientôt dirigée contre l'Autriche. Les Autrichiens ont eu leur part de couplets hostiles. Nous avons chanté l'Italie, et avec l'Italie sa sœur la Pologne esclave. Refrains de nos vingt ans ! Un vieil air poignant reste encore dans ma mémoire que les virtuoses du pavé et les orgues des cours ont dit et redit tant de fois à nos oreilles :

Je suis la Pologne meurtrie,
Je suis la voix de la patrie,
Je suis celle qui ne meurt pas.

Ainsi dans la chanson parlait le spectre de la Pologne à l'Italie que nous allions délivrer. Si l'on écrivait l'Histoire par la chanson, ce qui serait un labeur intéressant, on aurait à constater d'étranges et ironiques retours d'opinion. L'Anglais « qui ne régnera jamais en France » est devenu le plus cordial des voisins, et le Russe que maudissaient les couplets des *Cosaques* est l'ami et l'allié avec qui nous fraternisons.

Et l'Allemagne ? Mais nos chansonniers l'ont aussi chantée, l'Allemagne. Pierre Dupont, en 48, buvait à son affranchissement, comme il levait son verre à l'indépendance du monde. Il y avait des Français qui portaient le deuil de Robert Blum. L'air a terriblement changé et les refrains ne sont plus les mêmes. La Lorelei est casquée maintenant, cuirassée et harnachée comme les sonnets belliqueux du poète. Le bon Gérard de

Nerval ne la reconnaîtrait plus.

Mais à se rappeler ainsi les refrains de jadis abolis ou contrastés, on éprouve une impression à la fois consolante et déconcertante. L'adversaire d'hier devient le collaborateur de demain. Le geste menaçant se termine en shake-hand. Au moment de Fachoda, un homme d'État me disait : « Priez pour la reine et pour lord Salisbury. Ce sont peut-être les seuls Anglais (avec le prince de Galles) qui se refusent à guerroyer contre la France. » Il eût été symbolique en vérité que le président de la République fit son entrée à Londres le 18 juin, jour anniversaire de Waterloo. Le très grand poète qu'est M. Rudyard Kipling a admirablement rappelé ces corps-à-corps d'autrefois, qui aujourd'hui se changent en étreintes. Et la foule, cette foule anglaise si enthousiaste et si vibrante lorsqu'il s'agit de fêter un hôte sympathique, traduit à sa façon, par ses cris, les vers du poète. Ce n'est point là, je pense, non ce n'est pas une chanson de circonstance. L'hymne de Rudyard Kipling est gravé sur les canons tonnante pour l'amitié et pour la paix.

Un vieil Anglais qui assistait à l'arrivée de M. Poincaré me disait :

— Je n'ai rien vu de pareil depuis la venue de Garibaldi !

Les Anglais, dont le loyalisme est profond, et qui acclament Soult, le vainqueur de la Corogne, les Anglais, qu'on croit flegmatiques, et qui, réunis, sont les plus ardents des hommes, ont du reste toujours eu pour la démocratie française une tendresse réelle. Il faut se rappeler la façon dont les premiers rayons de la Révolution furent accueillis dans la Grande-Bretagne. Camille Desmoulins nous montre en ses *Révolutions de France et de Brabant* les patriotes anglais buvant du punch à la nouvelle de la prise de la Bastille. Pour un peu, il leur eût proposé de trinquer. Il y eut une heure de fraternel espoir, et l'*anglomanie*, qui avait je ne dirai pas sévi, mais triomphé au dix-huitième

siècle dans les modes, dans le roman, dans les mœurs, allait devenir déjà une « entente cordiale » lorsque les guerres de l'Empire, les luttes contre « la perfide Albion », comme on disait, gâtèrent tout.

Et que cela est loin ! Et que si tout, encore une fois, finit ou se traduit par des chansons, comme elles ne prouvent rien, ces chansons ! Est-ce bien le même *moi* qui ai tour à tour entendu et répété tous ces refrains, anglophobes et russophobes, italia-nophiles et, à leur heure, germanophiles ? Il semble que sur le cadran de l'horloge où les peuples anxieux cherchent pour se guider à savoir l'heure, une main un peu folle ou narquoise, un doigt méchant tourne, tourne, pousse, pousse encore l'aiguille éperdue, et l'arrête comme au hasard devant des chiffres imprévus. Les gens très graves appellent cela les lois de l'Histoire. Les bonnes gens un peu sceptiques et décontenancés se demandent si ce n'est pas là le caprice du hasard.

Quoi qu'il en soit, vive le sort qui nous donne ces journées de concorde ! [...].

JULES CLARETIE ¹⁴.

*
* *

Pour démêler l'écheveau compliqué de ces sentiments changeants, il fallait un familier de l'âme britannique : je remercie mon excellent collègue de l'académie du Var, M. Gérard Garcia, d'avoir bien voulu analyser l'ambivalence des sentiments français à l'égard de Rudyard Kipling.

¹⁴ *Le Temps*, 53^e année, n° 18986, vendredi 27 juin 1913, « La vie à Paris », page 2, colonne 6.

KIPLING FRANCOPHONE

Gérard GARCIA

Nous venons de le voir, les relations franco-britanniques au cours des siècles n'ont rien d'un fleuve tranquille ; Kipling, Gregh et Aicard l'ont pertinemment rappelé. Cependant, il a couru, à l'époque de la publication de *France*, une rumeur selon laquelle le poème reflétait l'aboutissement d'une évolution de l'attitude de Kipling, laissant clairement entendre qu'au début de sa carrière d'écrivain il n'était pas franchement francophile... Témoin l'article suivant publié le dimanche 29 juin 1913 par *Le Temps* :

L'évolution de Kipling

Nous avons publié la traduction de l'ode enthousiaste écrite par le grand poète anglais Rudyard Kipling, à l'occasion de la visite à Londres du président de la République. Ce poème seul suffirait à marquer l'importance de l'évolution qui depuis une douzaine d'années a tourné vers nous les sympathies anglaises, car Kipling, qu'on a nommé justement un des écrivains les plus représentatifs de la race anglo-saxonne, a commencé par manifester des sentiments fort peu favorables à la France. Dans le célèbre *Livre de la jungle*, il prétendait que les Français étaient représentés par le peuple des singes, bavard, agité, gesticulant, entreprenant mille choses sans jamais en réaliser une seule, incapable d'obéir à ses gouvernants ni à la loi, plein de suffisance

et de vanité, et se plaisant à proclamer : « Ce que nous pensons aujourd'hui, toute la jungle le pensera demain. »

Dans *Kim* nous voyons même un Français, associé avec un Russe, parcourant l'Himalaya sous prétexte de chasser, et en réalité espionnant pour préparer une invasion de l'Inde. Les deux compagnons sont représentés comme brutalisant leur escorte indigène, essayant de se procurer les bonnes grâces des femmes du pays, et, ce qui est chose plus grave aux yeux d'un Anglais, vêtus d'une manière ridicule, comme des brigands d'opérette. Avec quelle joie Kim réussit à leur voler les cartes et les documents qu'ils ont rassemblés et à ruiner leurs ténébreux desseins !

Aujourd'hui, ce n'est plus ainsi que Kipling parle de nous. Son génie a subi l'évolution de beaucoup de bons esprits, reconnaissant enfin les malentendus nés d'une rivalité séculaire, et retrouvant une estime réciproque. Sachons en rendre grâce aux auteurs du rapprochement de 1904, le roi Édouard VII et M. Delcassé¹.

Le Livre de la jungle a été publié en 1894 dans un contexte donné. La rivalité entre Français et Britanniques pour s'assurer le contrôle de la plus grande partie possible de l'Afrique (*the scramble for Africa*), en particulier au Soudan, était source de fortes tensions qui allaient conduire à l'affrontement de Fashoda en 1898, affrontement qui mena les deux pays au bord de la guerre. Parallèlement, les Anglais s'inquiétaient de l'Entente franco-russe de 1894 : par là, la France et la Russie devenaient les principaux ennemis de la Grande-Bretagne ! D'où la nationalité des deux espions dans *Kim*...

¹ *Le Temps*, 53^e année, n° 18988, dimanche 29 juin 1913, « Le courrier littéraire. Gens et choses de lettres », page 4, colonne 4.

En fait, ce n'est qu'à partir de 1902, c'est-à-dire après la deuxième guerre des Boers, que les deux pays se sont franchement rapprochés, surtout dès 1904 avec l'Entente cordiale, pour finir par se battre côte à côte dans les deux guerres mondiales. Apparemment, il semble que ce sont en vérité les peuples, Français et Britanniques, dans leur ensemble qui ont évolué dans le sens d'une meilleure compréhension et acceptation les uns des autres — ce qui d'ailleurs est dit dans l'article cité, — plus que Rudyard Kipling lui-même, car il a toujours été globalement un francophile convaincu bien que parfois critique : nous y reviendrons dans un instant. Et s'il a pensé aux Français en décrivant le peuple des Bandar-Log, c'est-à-dire les singes, il y a de fortes chances pour qu'il n'ait fait que reprendre les préjugés des Britanniques sur les Français, moqueries, idées reçues, plaisanteries, que l'on entendait couramment Outre-Manche... et que l'on entend, bien sûr, encore aujourd'hui. Il a peut-être voulu flatter la xénophobie ambiante en cette fin de XIX^e siècle, ou tout simplement se moquer gentiment de ses amis français. Le Français est futile, superficiel, vantard, indiscipliné, et... coureur de jupon ! Hélas, sa description était-elle (est-elle...) si éloignée de la réalité ?... À chacun de voir... N'oublions pas que nous en avons autant au service des Britanniques, n'est-ce pas ?

En revanche, il serait intéressant de trouver la preuve que Kipling a sciemment fait allusion aux Français. Dans le contexte du *Livre de la Jungle*, il compare régulièrement les animaux aux humains en général, et c'est très souvent à leur désavantage : il était assez pessimiste et critique envers l'espèce humaine et l'a maintes fois exprimé dans ses œuvres. On pourrait donc voir tout simplement l'Homme dans ces Bandar-Log, et pas seulement les Français. Et d'ailleurs, où lit-on que Kipling visait délibérément les Français ? L'a-t-il dit explicite-

ment ? Et même y a-t-il seulement fait allusion ?... On raconte même qu'à l'origine de cette rumeur il y aurait en réalité des Français d'extrême-droite tels Maurras, Daudet, etc., qui auraient lancé ce bruit dès la publication de la traduction française du *Livre de la jungle*. Si un lecteur plus érudit peut nous renseigner...

En tant qu'angliciste, j'ajouterai une autre interprétation... un peu fantaisiste. Lorsque le serpent Kaa mentionne les singes, le texte original nous dit : *I do not hunt the Bandar-Log, or frogs — or green scum on a water-hole, for that matter*. Ce qui m'intéresse, c'est l'incise *or frogs* que l'on peut comprendre de deux façons différentes : soit il a voulu dire « Je ne chasse ni les Bandar-Log, ni les grenouilles », donc les batraciens, soit il faut comprendre « Je ne chasse pas les Bandar-Log, autrement dit les grenouilles », surnom traditionnel des Français mangeurs de grenouilles. Tout dépend comment l'on interprète ce *or*. Et des gens mal intentionnés en auraient profité pour lancer la polémique. Mais je reconnais que c'est vraiment tiré par les cheveux !... Il pensait de toute évidence aux batraciens, animaux tout-à-fait insignifiants aux yeux de Kaa.

Rumeur infondée et perfide donc, ou bien clin d'œil de l'auteur à son lectorat britannique encore francophobe à l'époque ? Quoiqu'il en soit, il semble bien que le poème *France* ait changé l'attitude des Français envers Kipling et tué la rumeur des Bandar-Log...

Kipling francophile ? J'en suis intimement convaincu. Son premier contact avec la France remonte au printemps 1878 quand il accompagna son père à Paris. Ce dernier, John Lockwood Kipling, était responsable de la section Inde de l'Exposition universelle et n'avait pas trop le temps de s'occuper de son fils. Le gamin de douze ans dut se débrouiller tout seul et

apprit le français sur le tas, dans « l'Expo » et dans les rues de Paris. Par la suite, il lut la plupart des grands auteurs français du XIX^e siècle, en commençant par *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Lors de son séjour en Inde, de 1882 à 1889, il fraternisa avec un officiel français, le philosophe Gustave Le Bon, écrivit des articles en défense de la presse française fortement critiquée en Angleterre à l'époque, et continua de lire des auteurs français. Nouvelle visite à Paris en 1889 pour l'Exposition universelle, et quelques autres courts voyages, toujours dans la Capitale. Et c'est l'avènement de l'automobile qui lui permit d'explorer la France profonde, surtout le Sud, entre autres la Côte d'Azur et en particulier Hyères dans les années 1920. Dans *Souvenirs of France* il s'exclame : « Alors nous fut révélée, saison après saison, l'immense et stupéfiante beauté de la France ; l'économie laborieuse de son peuple, et un peu de leur rude philosophie ; l'excellence de son agriculture et la prévoyance de sa sylviculture ». Il prenait plaisir à rencontrer des Français du peuple, adorait converser avec les gens au hasard d'une rencontre, et était très doué pour soutirer des renseignements sur tout. Il était très populaire, se laissait interviewer facilement, et on trouvait que c'était « un adorable petit homme, simple, modeste, timide, qui s'intéresse à tout... aimable, vif, tolérant. Et pourtant quelqu'un qui rayonnait de génie ». Affection et admiration partagées, donc. En revanche, tous les Britanniques ne voyaient pas Kipling sous le même jour... peut-être parce que lui-même ne se comportait pas de la même façon en France et en Grande-Bretagne où l'Anglo-indien qu'il était s'était toujours senti un peu étranger !

JEAN AICARD, FRÉDÉRIC MISTRAL ET LA LANGUE PROVENÇALE

Dominique AMANN

L'académie du Var m'a récemment confié l'organisation d'une séance publique de sa commission de littérature sur le thème *Mistral, la Provence et l'académie du Var*¹. Dès les premières rencontres préparatoires avec mes collègues intervenants, il nous est apparu qu'il fallait en exclure Jean Aicard, pour deux raisons : tout d'abord parce que son œuvre provençale était bien plus importante que celle des autres poètes de l'académie ; d'autre part, – et surtout, – parce qu'il n'avait pas adhéré au Félibrige et au mouvement de la seconde Renaissance provençale.

Mais, en cette année de Commémoration nationale à l'occasion du centenaire de la mort de Frédéric Mistral, je ne saurais reléguer dans un total oubli notre écrivain toulonnais, chantre de la Provence et ami du Maître de Maillane : même s'il ne fut pas félibre, même s'il n'a guère utilisé la langue du Midi, Jean Aicard a toujours aimé et célébré sa petite patrie.

¹ Séance tenue à Toulon le mardi 10 juin et dont les actes ont été publiés : *Mistral, la Provence et l'académie du Var*, Toulon, académie du Var, juin 2014, in-4°, 54 pages, plaquette publiée sous la direction de Dominique Amann et Yves Stalloni.

Un patois décadent

Jean Aicard – la chose est bien certaine – parlait le provençal ou, plus précisément, le patois de l'aire toulonnaise : il l'avait appris au sein de sa famille et dans la rue car cet idiome était encore, au milieu du XIX^e siècle, la langue vernaculaire du peuple.

Au début du XIX^e siècle, les petites gens ne parlaient que le dialecte local, transmis oralement de parents à enfants ; et les personnes instruites – médecins, enseignants, prêtres, notaires, etc., – s'adressaient également à leurs concitoyens moins favorisés dans le parler du lieu. Le français restait une langue savante, celle des représentants du pouvoir et des officiers venus « de France » ; l'école primaire l'enseignait, certes... mais les enfants de la plèbe et du prolétariat ne la fréquentaient guère !

Au milieu du XIX^e siècle, les Toulonnais ne s'exprimaient toujours, au quotidien, que dans leur dialecte. C'est ainsi que, le 11 septembre 1860, quand le couple impérial vint visiter la capitale du Var, les « dames de la halle » – c'est-à-dire les poissonnières, – en lui offrant un beau panier rempli de coquillages de la Méditerranée, déclarèrent aux souverains : *Pouden que vou parlar provençaou*, « Nous ne pouvons vous parler qu'en provençal ». Et la tante Magdelaine, qui pourtant avait reçu une éducation bourgeoise attestée notamment par sa belle écriture, préférait certainement le parler local car elle adressait à son neveu des missives d'une orthographe française fort déficiente².

² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettres de Magdelaine Aicard à son neveu Jean Aicard : seules trois lettres ont été conservées, datées des 5 juin 1868, 20 juin 1868 et 1^{er} avril 1896. Il en va de même pour le grand-père Jacques dans les lettres à son fils Jean-François, conservées dans le même fonds.

Au milieu du XIX^e siècle, la langue provençale s'était considérablement abâtardie : grammaire et vocabulaire se limitaient aux simples nécessités de la vie quotidienne et la poésie ne pouvait plus s'y soutenir, comme en témoigne l'adresse récitée à l'empereur par les marchandes de poissons et que *Le Toulonnais* transcrivit ainsi :

*De nouastri bords marins, prés dins un bouan paragé
Sire, vous apportan un plat dé conquillagé.
Soun pesca desta nué, nen ségués pas ficous
Li vous aven choisis gros, frais et ben courous.
Dédins aquéou gorbín tout embeïmo la roco,
Quatriplo l'appétit, soun parfum vous provoquo.
Cé li foulié d'orbi si farian un hounour
Dins aquesto oucasien de servi l'Emperour !
Maï sérié troou paga, noublessa impérialo,
Cé per aquéou présen li damos dé la hallo
Qué venoun vous oouffri emé sincérita
Avien poousqu coumpleïré à vooustro Majesta³.*

« De nos rivages marins, pris dans un bon parage,
« Sire, nous vous apportons un plat de coquillages.
« Ils sont pêchés de cette nuit, n'en soyez pas dédaigneux,
« Nous vous les avons choisis gros, frais et bien appétissants.
« Dans cette corbeille tout embaume la roche,
« Quadruple l'appétit, son parfum vous provoque.
« S'il fallait les ouvrir, nous nous ferions un honneur
« Dans cette occasion de servir l'Empereur !

³ Voir la longue relation de cette visite exceptionnelle dans *Le Toulonnais*, 26^e année, n° 3941, jeudi 13 septembre 1860, page 1 colonnes 2-5, page 2 colonnes 1-5 et page 3 colonnes 1-3. Le poème cité est pris à la page 2, colonne 2.

« Mais elles seraient trop payées, Noblesse impériale,
« Si par ce présent les dames de la halle
« Qui viennent vous l'offrir avec sincérité
« Avaient pu complaire à votre Majesté⁴. »

En l'absence de toute orthographe et grammaire bien fixées, les poètes et prosateurs qui voulaient jeter sur le papier leur production dialectale se trouvaient réduits à des pratiques personnelles, éventuellement imitées de leurs prédécesseurs. Une telle langue ne permettait donc plus la création d'œuvres véritablement littéraires.

Le choix de la langue nationale

Dans un tel contexte, on comprend aisément que Jean Aicard n'ait pas voulu utiliser le patois toulonnais pour écrire ses œuvres. Il s'en est expliqué dans la préface à la troisième édition de *Miette et Noré* (1880) :

Quant aux patois, ils sont — et c'est tout simple, — impuissants à rendre les idées nouvelles. Le provençal est un idiome mort qui correspond admirablement aux choses mortes, à la légende et à la foi ; il ne peut pas exprimer la PENSÉE, qui est chose neuve. Dites en provençal ces mots : L'HUMANITÉ, LE BEAU, LE VRAI, vous patoiserez du français et vous prononcerez des vocables incompréhensibles pour qui ne sait que le provençal. — « Va, va, je te le donne *pour l'amour de* L'HUMANITÉ, » dit le don Juan de Molière, et la critique philosophique signale

⁴ Traduction Dominique Amann. Compte tenu de la difficulté à rendre précisément ce poème écrit en dialecte varois, je remercie M^{me} Bernadette Zunino, de l'*Escolo de la Targo*, à Toulon, d'avoir bien voulu revoir ma traduction et m'apporter quelques éclaircissements.

dans ces paroles une conception, un sentiment nouveaux ! Il y a trois cents ans de cela, et le provençal d'aujourd'hui est encore impuissant à traduire ce verbe sublime⁵. »

Sa position fut partagée par d'autres écrivains des provinces qui chantèrent leurs pays non dans les langues vernaculaires mais en français :

« Les patois provençaux s'en vont. J'ai modelé un peu ma phrase sur la façon de dire de nos Provençaux de race quand ils parlent français. Lorsque les seigneurs, dans les chansons populaires, courtisent les bergères, ils s'expriment ainsi dans un provençal francisé. Il m'a semblé que c'était la langue naturelle d'un poème qui veut raconter la Provence moderne. Ma pensée est moderne, ma langue devait être française, car de plus en plus les caractères particuliers des provinces se fondent dans la grande unité nationale. Le pittoresque y perd sans doute ; mais, poètes, nous ne sommes pas pour arrêter la marche de la vapeur. Nous sommes pour essayer de donner la durée des œuvres d'art aux formes que détruisent le temps et les forces nouvelles, et pour annoncer les forces de l'avenir. Fixons donc les choses provinciales qui s'en vont, dans la langue qui doit leur survivre. N'était-ce pas la volonté de Brizeux ? Ce sera demain celle de Gabriel Vicaire qui nous chantera la Bresse. Gabriel Marc nous dira l'Auvergne, et Charles Grandmougin la Franche-Comté. Et nous aurons un jour, — vous verrez ! — une représentation poétique par provinces de toute la belle France⁶.

⁵ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 3^e édition augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier, avril 1880. Le texte cité est pris à la préface, page xv.

⁶ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 3^e édition, « Préface », page xiv.

L'attachement à la petite patrie

Ce choix de la langue française irrita quelques félibres qui vitupérèrent notre écrivain et l'accablèrent de toutes leurs imprécations. Je tairai ces méchantes querelles non seulement parce qu'elles restèrent limitées à quelques polémiqueurs particulièrement sectaires, mais surtout parce que le Maître n'y prit aucune part : malgré leurs divergences linguistiques, Jean Aicard et Frédéric Mistral ont toujours entretenu les meilleures relations⁷.

Je ne reviendrai pas sur ce qui a déjà été dit de l'amitié entre les deux hommes – attestée, par exemple, par leur correspondance conservée au musée Frédéric-Mistral de Maillane – et je préfère l'éclairer par des textes encore jamais publiés.

Je ne sais quand Jean Aicard découvrit Frédéric Mistral mais Victor Gelu fut probablement un des premiers à lui en parler dans sa lettre du 23 août 1865... et dans des termes peu amènes : « En effet, que prouvent les vers et le ruban rouge de Charles Poncy ? Que prouve la suffisance, les barbarismes rimés, la croix émaillée du troubadour Frédéric Mistral, l'Homère patois de *Mireio* ? Que prouvent les stances creuses du germanique Victor de Laprade ? Que prouvent même les compositions désossées du vapoureux Lamartine ? L'an 1965 connaîtra-t-il vingt lignes de toutes ces mièvres fureurs⁸ ?... » Le jeune Jean – il n'était âgé que de dix-sept ans – dut être horrifié par les critiques dirigées contre ses maîtres vénérés Alphonse de Lamartine et

⁷ Voir notamment ZUNINO (Bernadette), « Frédéric Mistral et Jean Aicard », 1908-2008. *Sur les pas de Maurin des Maures*, pages 93-97 ; plaquette commémorative publiée en novembre 2008 sous la direction de Dominique Amann.

⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre de Victor Gelu du 23 août 1865 en quatre pages magnifiquement calligraphiées.

Victor de Laprade... Il oublia certainement avec le même empressement l'attaque contre Mistral. En tout cas, il lui adressa un salut amical dans ses *Poèmes de Provence*⁹.

En juin 1883, les deux écrivains se rencontrèrent et purent échanger à propos de leurs divergences :

Notre collaborateur et ami Jean Aicard est rentré aujourd'hui à Toulon, après avoir fait un intéressant voyage de poète et de touriste en Camargue et aux Saintes-Maries.

Il a rapporté des ferrades et des courses de taureaux, du pèlerinage à la vieille chapelle, des horizons infinis s'étendant sous la lumière brûlante, des nuits passées dans les vieux châteaux abandonnés ou dans les mas des bergers, de vives impressions qu'il compte utiliser bientôt.

À Arles, une rencontre avec Mistral lui a fourni l'occasion de s'expliquer sur diverses questions de procédé littéraire qui divisaient les deux poètes provençaux¹⁰.

En revanche, la rencontre plusieurs fois alléguée entre les deux hommes à La Garde, après les fêtes félibréennes des 24-25-26 mai 1885 à Hyères, me paraît appartenir à la légende. En effet, Victor Hugo est mort le 22 mai 1885 : un deuil national fut aussitôt décrété et une commission des funérailles réunie au ministère de l'Intérieur régla le cérémonial des obsèques. Le

⁹ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1873, poème « Avignon », pages 34-36. Voir la pénultième strophe : *Et toi, Mistral, au nom prédestiné ; félibres, / Vos voix ont dominé, si douces cependant, / Le Rhône et son mistral qui, sauvages et libres, / Sur les ponts d'Avignon se brisent en grondant !...* Voir également, à la fin du recueil, section « Les Cigales », page 159, le poème X « IMITÉ DU CALENDAL DE FRÉDÉRIC MISTRAL ».

¹⁰ *Le Petit Var*, 4^e année, n° 990, mercredi 13 juin 1883, page 2, colonne 1, « Chronique locale ».

célèbre écrivain devait être enterré au Père-Lachaise mais la République réaffecta l'église Sainte-Genève à la sépulture des hommes illustres. Finalement, le 1^{er} juin, après une grandiose cérémonie sous l'arc de triomphe de l'Étoile, c'est la crypte du Panthéon qui accueillit le cercueil. Durant cette période de deuil, Jean Aicard se trouvait à Paris, auprès de la famille du défunt dont il partageait l'intimité. Le 4 juin, il participa au deuxième banquet mensuel de la Cigale et y lut son poème *Sous l'Arc de Triomphe*¹¹. Enfin, la deuxième édition de son recueil poétique *Le Dieu dans l'homme* était sous presse et l'auteur décida de l'augmenter d'une « Invocation à Victor Hugo » de plus de deux cents vers, datée « Paris 28 mai 1885 » mais achevée quelques jours plus tard puisqu'elle évoque le Panthéon et l'Arc de Triomphe : il lui fallut attendre sa composition typographique pour en relire les épreuves et le recueil parut en librairie à la mi-juin. Les fêtes félibréennes se sont achevées le 26 mai ; Jean Aicard n'est pas revenu à La Garde avant au moins le 8 ou le 10 juin : Mistral avait regagné Mailane¹² !

Jean Aicard a renouvelé publiquement et à plusieurs reprises ses sentiments vis-à-vis du Maître ; je ne citerai que ce poème chaleureux :

À Frédéric Mistral

J'ai mis ma main dans ta main ferme,
Mon grand frère aîné,

¹¹ *Le Cigalier*, n° 2, juillet 1885.

¹² En confirmation, *Le Petit Var*, pourtant très attaché aux faits et gestes de Jean Aicard, ne dit rien d'une telle entrevue à La Garde.

Et mon cœur, que ma main renferme,
Je te l'ai donné.

Les deux bons amis que nous sommes,
Ont, — rappelle-toi, —
« *En Arle* », un jour, place des Hommes,
Échangé leur foi¹³.

Tu passais ; nous nous embrassâmes
D'un seul mouvement,
Mieux que nos mains mêlant nos âmes,
Plus étroitement.

Or, puisque l'alliance est faite,
Conclu le traité,
Je dois te parler, ô poète,
En sincérité.

Jadis peut-être on te fit croire
Que, joueur félon,
Je voulais, jaloux de ta gloire,
La mordre au talon ;

Et qu'en te prenant ton modèle,
Pour peindre à mon tour
Magali¹⁴, — j'étais infidèle,
Frère, au grand amour !

¹³ NDR. — Ce quatrain me paraît évoquer la rencontre de juin 1883 mentionnée ci-dessus.

¹⁴ NDR. — Jean Aicard évoque ici son grand poème *Miette et Noré*, publié en 1880.

Comme si la Provence blonde
Et brune à la fois,
Ne livrait pas à tout le monde
Sa mer et ses bois !

Comme si sa beauté, sa grâce,
D'un éclat pareil,
Ne brillaient pas pour moi qui passe
Devant ton soleil !

Comme si la terre était autre
Pour l'un de nous deux,
Elle qui charme, en restant nôtre,
Tous ses amoureux.

La Provence, en ta strophe ailée,
Tous la voient d'en bas,
Mais, sous ton langage voilée,
Tous ne la voient pas !

Et de sa beauté, que j'admire,
Plus fier que jaloux,
Je chante en français, pour la dire
À d'autres qu'à nous !

Tu nous as gardé son génie :
Nous t'applaudissons !
Je la rêve à la France unie,
Jusqu'en tes chansons !

Oui, voilà bien la différence :
Tu règues, — et moi

J'ai voulu donner à la France
Ton royaume, ô Roi !

JEAN AICARD ¹⁵

La Garde près Toulon, 10 Juin 1887
Pour l'anniversaire du 4^{me} centenaire de la réunion
de la Provence à la France ¹⁶.

Et, parmi les nombreux félibres qui estimaient Jean Aicard,
l'abbé Léon Spariat ¹⁷, un homme pourtant intransigeant, lui
offrit ce joli poème :

Salut à Jean Aicard

Oh ! sois le bienvenu dans nos montagnes sombres
Qui projettent au loin leurs pacifiques ombres,
Ô doux poète, Jean Aicard !
Viens faire resplendir, en rimes cadencées,
Les mots évocateurs, les sublimes pensées,
À la gloire d'Alphonse Karr !

¹⁵ *La Cigale*, publication artistique à l'occasion de l'anniversaire du quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France, Paris, Alphonse Lemerre, 1887, in-folio, 24 pages. Le poème se trouve aux pages 6 et 8. Il en existe également un manuscrit autographe en trois feuillets aux archives municipales de Toulon, carton 1 S 34 (313), mais le dernier feuillet est très raturé et une strophe manque par rapport à la publication. Ce poème ayant été trop souvent réduit à son premier quatrain, il était opportun de le publier ici *in extenso*.

¹⁶ Fêtes d'Aix-en-Provence, fin juin et début juillet 1887.

¹⁷ Léon Spariat, né à Roumoules (Alpes-de-Haute-Provence) le 16 août 1861, décédé à Marseille le 26 avril 1936, prêtre, majoral du Félibrige ; membre associé (1898-1916) puis membre résidant (1916-1936) de l'Académie du Var. Bossu et boiteux de naissance, il ne put faire une grande carrière ecclésiastique ; mais il a laissé une œuvre provençale importante, es-

Il est bon que le peuple entende ses poètes
Qui de nos temps troublés sont les nouveaux prophètes ;
Ô poète, sois écouté !
Que ton verbe inspiré nous touche et nous enflamme !
Qu'il fasse enfin renaître et reflleurir dans l'âme
La paix, la joie et la bonté !

ENVOI

Je t'avais vu jadis — j'étais bien jeune encore —
De ton aimable accueil et de ta voix sonore
J'avais gardé le souvenir.
Après plus de vingt ans l'humble curé-félibre
Sent que d'émotion son cœur encore vibre
En sachant que tu dois venir.

L. SPARIAT.

Plan-de-la-Tour, 16 janvier 1905¹⁸.

Si le choix du provençal pouvait paraître insensé lorsque Jean Aicard se mit à écrire les *Poèmes de Provence* ou *Miette et Noré*, il n'en était plus de même vingt ou vingt-cinq ans après, au début du xx^e siècle : le Félibrige, fondé en 1854 par quelques amis, avait restauré une langue littéraire dotée d'une

sentiellement disséminée dans la petite presse. Son œuvre principale est : *Sant-Aloi de Broussinet, pouëmo, edicioun novello*, Paris, Librairie Occitania, 1926, in-16, 232 pages, portrait, planches ; poème tragi-comique en sept chants d'environ six mille vers. — En 1920, à l'occasion de la création du *Testament du roi René* à Solliès-Ville, Léon Spariat critiquera sévèrement Jean Aicard, non point pour des questions de langue ou de littérature, mais pour avoir « glorifié » Palamède de Forbin que les félibres – et bien d'autres ! – accusaient d'avoir sacrifié la Provence à ses ambitions personnelles.

¹⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47 (45), pièce n° 86, coupure dans un périodique non identifié. La même publication se trouve dans le carton 1 S 6 qui précise : *Hyères Journal*.

graphie rationnelle et d'un riche dictionnaire, *Lou Tresor dóu Felibrige*¹⁹ ; il avait rallié progressivement tous les suffrages, fédéré la majorité des écrivains de langue provençale. Et Jean Aicard le reconnut bien volontiers lors du décès du Maître :

Le poète jugé par le poète.

M. Jean Aicard, de l'Académie française, poète et Provençal, à qui nous avons demandé de nous faire connaître son sentiment sur Frédéric Mistral et son œuvre, a bien voulu nous adresser la lettre suivante :

Paris, 26 mars 1914.

C'est un grand événement que la mort du patriarche Frédéric Mistral, père du Félibrige, divin fils d'Homère.

La Provence est en lui à jamais vivante, avec ses traditions les plus vénérables et ses plus rayonnantes beautés, toutes ses harmonies de lignes, de couleurs et de langage.

Il est de ceux dont la mort consacre tout de suite l'immortalité.

Quant à la durée de l'école dont il est le Maître, je la crois certaine.

Un de ses disciples les plus émus, l'excellent poète Fontan, de Toulon, m'a mieux révélé, naguère, ce que je comprenais,

¹⁹ *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne*, Aix-en-Provence, veuve Remondet-Aubin libraire-éditeur, sd [1878-1886], deux volumes in-folio ; volume I, A-F, VIII-1196 pages ; volume II, G-Z, IV-1166 pages. — Le *Tresor* n'a pas été publié d'emblée en édition complète mais en livraisons successives de quarante pages chacune (cinq feuilles in-4°). D'après les annonces des *Armana* des années 1879-1887, la chronologie de la publication a été la suivante : 1^{re} livraison novembre 1878, 6^e livraison novembre 1879, 15^e livraison octobre 1880, 24^e livraison octobre 1881, le volume I (trente livraisons) achevé au début de l'année 1882 ; fin 1883, lettre O ; fin 1884, lettre P ; fin 1885, achèvement des vingt premières livraisons du second volume (G-R) ; 1886, achèvement du tome II.

sans en être pénétré encore, — et c'est l'intensité de la Foi félibréenne.

Il y a là bien autre chose que de la littérature : — un mysticisme émouvant et vraiment sacré ; une religion touchante des traditions de race ; un magnifique culte des morts, — une force mystérieuse qui manque trop aux modernes rationalistes.

JEAN AICARD

L'opinion de M. Jean Aicard était particulièrement intéressante à connaître, car mieux que tout autre, il connaît l'âme provençale²⁰.

Une expression provençale

Provençal de naissance et de cœur, Jean Aicard n'a cessé de chanter son pays natal et d'en traduire l'esprit. Dans *Miette et Noré*, par exemple, son expression française est calquée sur le patois parlé par ses personnages :

Ce n'est pas seulement un poème d'accent populaire, c'est aussi un poème d'accent provençal. Quand nos paysans s'expriment en français, ils traduisent les images, les allures, le tour même, et — si l'on peut dire — le goût du patois provençal. J'ai essayé de parler, en vers, un français qui laissât, à leur manière, deviner par transparence le génie des idiomes locaux, heureux si quelques-uns de nos idiotismes, débris des patois en dissolution, paraissent dignes de rester au français²¹.

²⁰ *Gil Blas*, 36^e année, n° 18549, vendredi 27 mars 1914, page 1, colonne 3, « Échos ». Les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, détiennent deux manuscrits autographes : carton 1 S 38, pièce n° 385, trois feuillets ; et carton 1 S 39 (409), deux feuillets.

²¹ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 3^e édition, « Préface », page XIII.

Et l'on retrouve de nombreuses expressions provençales francisées dans les deux volumes des aventures de Maurin des Maures.

Mais, si Jean Aicard n'utilisa pas, pour ses œuvres littéraires, la langue provençale — même restaurée par les félibres, — il en fit toutefois quelque usage dans des circonstances très particulières.

En octobre 1884, un conseiller municipal proposa le descellement des *Cariatides*²² de Puget, ornant la façade de la mairie de Toulon, et leur remplacement par des copies afin de protéger dans un musée les originaux du célèbre sculpteur. Partisans et adversaires du projet s'affrontèrent : Jean Aicard réclamait le maintien des statues à leur place tandis que La Sinse²³ opinait pour leur dépose. Jean Aicard mena le combat dans la presse locale en s'adressant plus particulièrement à La Sinse. Il acheva ainsi sa lettre du 27 octobre 1884 : « Dieu nous maintienne en joie, chers lecteurs et lectrices ; et pour vous, La Sinse, je terminerai par du provençal : *Ah ! qué serian leou d'accord, se si poudian entendre !... sian pas touti d'amis ?*²⁴ »

Quelques jours plus tard, *Le Petit Var* publia un article franco-provençal qui, par son pittoresque, mérite d'être publié ici *in extenso* :

²² Les Toulonnais ont toujours nommé *Cariatides* les deux statues de Pierre Puget qui encadraient la porte d'entrée de l'ancienne mairie — aujourd'hui de la mairie d'honneur — alors que, dans la réalité, il s'agit d'atlantes.

²³ Célestin Senès, dit *La Sinse*, écrivain, ami de Jean Aicard.

²⁴ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1486, jeudi 30 octobre 1884, page 1, colonnes 2-4, « Les Cariatides de Puget ». Traduction du provençal : « Ah ! que nous serions vite d'accord, si nous pouvions nous entendre !... ne sommes-nous pas tous amis ? »

LEÏS CARIATIDOS

Nos lecteurs se feraient difficilement une idée du déluge de lettres qui nous parviennent depuis que nous avons ouvert un débat impartial sur la question du descellement des Cariatides.

Les unes se bornent à répéter des arguments déjà connus ; d'autres accablent de sottises les adversaires du projet qu'elles soutiennent. Quelques-unes sont originales.

Parmi ces dernières, nous choisissons celle-ci qui, bien que nous ne publiions jamais de provençal, nous a paru mériter l'insertion :

Messiés doou journaou,

Mi siou més en testo de vous manda, iou tamben, *quatre mots d'écriture* sur d'aquelo questien deï *Cariatidos*, que començo pas men à nous rompre leïs... esquinos.

L'avié ren a tan cerca, aquito ; soun nouastro, soun magnificos, soun ben plaçados ; leïssa leï tranquillos.

N'a un que va vous disié, aqueou que fa de vers, là un paréou de jou : « Conservez ; ne touchez pas ! » Aquito uno bouano paraoulo aco, voui, es parla, et d'aquelo paraoulo vous faraï, iou, l'explicatien, tout couyoun que siou, d'après l'opinion d'aqueleï que mi counouissoun.

N'a quououquis-uns que dien coumaco : « *Les esalaisons malines du port y nuise aux estatues ; alor y fau enlever les estatues.* » Eh ben, moi, z'y répons que z'aimerai mieux enlever les esalaisons malines, les marrides odeurs, se l'a mouyen ! Foou dire, coumo de justé, qué l'a fouasso gens que travailloun à n'en faire, d'aqueleïs marridos oudours, coumo tout lou mounde, et que jamaï n'en voua, roun leva. Leï proucè-barbaou soun aqui qué n'en fan fé.

Bon, aco es di ; passan à d'aoutros résouns.

Per leïs statuos doou grand Puget, enfant de Touloun, de Marsilho, glori de la Franço, leï foou pas touca, aco sérié un crime, une abouminacien ! Aco sérié la tristesso deï carrieros de Touloun ; lou deshounour de nouastro bello proumenado doou por. Et iou sabi que sian fouasso que va vouren pas, naoutrei doou pople.

Ténès, devrias faire su d'aco un pichoun plébicito ; faire vouta touto la pescarié. Ah ! pecaïré ! leï frumo vou vendran derraba leïs escalos deïs man, se foou !

Vous mandaran entre cambos leïs enfants emé de vieï troua de coouré et d'estocofi per vous jeta à la testo ; — et naoutre, leïs home, pescadous, bateliers, pouartofaïs, retreitas et gens doou por, en leï regardan faire, si tendren leï couasto doou riré, et seren lès à li douna la man per vous garça à la mar leïs mar-teous emé leï maçouns que vendrien per démouli !

Maï, viguen, aco crebo la visto ! Erian aïer davan la coumuno quatre couyouns pas pu besti que d'aoutre, que regardavian. L'a pas de diré, moun bel ami, aco, voui, es beou ! Si coumpren qu'es esta fa per un home qu'avié lou couar doou pople et la man duro d'un bouan ouvrié ! Couquin de sort, coume aco es boulega, bouiga, tortilla, pasta ! Vié d'azé ! aqui de santibelli qué ti débaoussoun tou ce qué si fa de miès din aqueou genro à Roumo, à Paris et en Angleterro.

Un coou déjà, doou tems de l'emperour, Paris leïs avié vougudo et aco, se vourès que va vous digué, duou estre l'Anglès qué leï caligno !... Vé, leï foou pas leva ! Brigan de sor ! se leï levan soun perdudo per naoutre. Que soou mounte, troun de Diou, anaran se leï derraban ! pas tan bedeu !... Et puis se leï levas, es iou que va vous diou, soun foutudos !

Maï, va vias pas, que tenoun soulidamen, parcequé soun aquito, ben empegados, vias pas que soun fachos en plusieurs mousseous ? Tout'aco ten ensemblé parcequ'èz rapuga tout

ensen din la bastisso ! S'un coou leï levas, tout'aco s'espooutira, s'estrassara, si préfoundera, s'estraïara ! Après, n'en dounarès pas dou soou... et... Messiès leïs Anglès s'en contentaran !

Iou qu'eri moussi, en 1820, mi la rapeli, l'Angleterro, quand leve leïs estatues d'un gran casteou que l'a eïlamoundaou, din lou Levan (1). Per derraba aqueleïs estatuos qu'eroun rapugados su lou casteou, en defouaro, tout alentour, li manderoun jusquo de coou de canoun ! va peceroun tout !... Maï pas men an trouva bouan leï mousseou, et aco *foou paga per leï veïre*, din seïs muzé, adaou, ou païs deïs Anglès, monte toujours ploou, et que pouadon ren leïssa defouaro, que tout si mousirié !

Vé, va diou qu'un coou : proumié, marfisa-vous deïs Anglès, — et puis après... marfisa-vous deïs Anglès.

Se leï leïssan mounte soun, à seïs plaços, leï Cariatidos, alor diga-li que vengoun, leïs Anglès emé leïs Parisiens.

Senso counta qué per leï fa derraba, vous coustarié quououquaren ! Parloun de 25,000 francs !

Em aquel argent, fe li faire soun pourtrait, ben fa, en brounze de canoun. Vous coustara bessai pas tant, et aco si pourra plus demouli.

Escouta-mi : ren que per si fa derraba uno dent — de coou que l'a — vingt francs ; et après, l'avès plus !... foou dire qu'un coou derrabado, es plus qu'uno porcarrié ! Et enca, aro, touti leïs dentistos dien coum'aco : *guérissez, n'harrassez pas*.

Vous saludi ben, emé touto la coumpanié.

Mesté MATIOU.

A prépaou : se foou à touto forço li pourta quooaquaren, à vosté muzé, nouveou, porta li lou *Zéni de la Navigacion*. Vous voudraï ajuda émé la carreto doou nebou. Aco fara un paou de plaço su la proumenado quand sera debarrassado d'aqueou gran couyoun que toujou canto :

Quand z'étais petit, ze n'étais pas grand,
Je montrès mon... çozé... à tous les passants !

[Jean Aicard ²⁵.]

(1) Nous croyons deviner que notre honorable correspondant anonyme veut parler des frises du Parthénon.

Cette lettre – quoique attribuée à un *Mesté Matiou*, un « Maître Mathieu », c'est-à-dire à quelque maître-ouvrier ou petit patron artisan – doit, par sa subtilité, son humour et ses références internationales, être attribuée à Jean Aicard lui-même ²⁶. Sa graphie n'a rien de mistralien et l'auteur s'est plu à produire un invraisemblable charabia quasi macaronique, qu'il serait vain de vouloir traduire, mais dont le sens apparaîtra facilement à tout lecteur. En utilisant ainsi avec beaucoup d'esprit une langue très familière pour cette querelle qui mobilisa de nombreux Toulonnais, Jean Aicard toucha directement les masses populaires et son offensive fit mouche : on n'entendit plus parler du descellement des *Cariatides*... qui sont encore aujourd'hui à leur place !

Jean Aicard récidiva dans des circonstances bien différentes : à la fin de la Grande Guerre, notre poète voulut exalter les esprits et renforcer la fierté nationale par un chant de victoire. Il le composa tout d'abord en provençal, afin qu'il fût plus familier aux petites gens puis, à la demande d'un comité d'associations, il en fit une version française :

²⁵ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1490, lundi 3 novembre 1884, page 2, colonnes 2-3. L'article est publié anonymement dans le journal, mais l'exemplaire personnel de Jean Aicard (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 3, page 122) est bien signé « Jean Aicard » par une collette apposée à la fin du texte.

²⁶ Notre écrivain provençal a utilisé un subterfuge identique en se cachant parfois derrière le pseudonyme *Jean d'Auriol* qui lui permettait de citer ses propres œuvres.

M. Jean AICARD, de l'Académie française, avait bien voulu, à la demande de l'*Union des Grandes Associations*, écrire une chanson en langue provençale sous ce titre : *la Grande Guerre*, chantée sur l'air du *Roi d'Aragon*, le chef-d'œuvre du félibre Félix Gras.

M. Jean Aicard a fait de cette chanson une version française qu'il est aisé, à raison de son caractère général, de répandre dans toutes les régions de la France.

Nous sommes heureux de publier sous ses deux formes cette œuvre destinée par son allure populaire à un très grand succès²⁷.

LA GRANDE GUERRE
Air : Le Roi d'Aragon,
de Félix Gras

LA GRANDO GUERRO
Er : Lou Rei d'Aragoun,
dé Félix Gras

60

Leis bré - gands d'Al - lé - ma - gno, A grands cris, Va,
é - mé seis ca - nouns, Su Pa - ris; A grands cris, Bru -
loun villo et vil - la - gé Et mar - choun su Pa - ris. - Bru -
loun villo et vil - la - gé Et mar - choun su Pa - ris.

²⁷ Bulletin de l'Union des grandes associations françaises contre la propagande ennemie, 2^e année, n° 8, 1919, pages 453-455, « L'action des associations ».

Les brigands d'Allemagne,
À grands cris,
Vont, avec leurs canons,
Sur Paris ;
À grands cris,
Brûlent ville et village
Et marchent sur Paris.

Ils brûlent blés en gerbe
Et greniers.
Ils coupent, par le pied,
Les vergers.
Et greniers,
Blés, vigne et maison brûlent.
Adieu, vigne et grenier !

Ils emmènent esclaves,
Paysans,
Vos filles, — vos garçons
De quinze ans !
Paysans,
On vous prend bœuf, ânesse,
Et filles de quinze ans !

Complices de Guillaume,
Roi méchant,
Ils fusillent les vieux,
Les enfants !
Roi méchant,
Sans pitié pour les femmes,
Les vieux et les enfants !

Leis brégands d'Allemagno,
A grands cris,
Van, émé seis canouns,
Su Paris ;
A grands cris,
Brûloun ville et village,
Et marchoun su Paris.

Brûlavoun blads en garbo
Et graniers,
Serravoun, per lou ped,
Leis vergiers,
Leis graniers,
Blad, vigno, oustâou, tout brûlo...
Adiou vigno et graniers !

Emménoun coumo esclavos
Dé paysans,
La fiho et lou garçoun
Dé quinze ans !
Eis paysans,
Raouboun soun bûou, sa sàoumo,
Sa fiho dé quinze ans !

Coumplici dé Guillaoume,
Marri rei,
Tuent tout, fusilloun tout,
Jouine et vieilh !
Marri rei,
Qu'a pas piéta deis frumos,
Deis enfants vo deis vieilhs !

Tes fils se battaient, France,
En lions...
Mais c'était pour le droit
Des nations.
En lions,
Ils défendaient leur mère
Et le droit des nations.

Un jour vint où la France,
Tremblez-en !
Se vit perdue, hélas !
Un moment ;
Tremblez-en...
Mais Joffre était de garde :
Ne tremblez qu'un moment.

Vite, allons sur la Marne,
Chapeau bas,
Saluer généraux
Et soldats.
Chapeaux bas
Pour les gabiers de hune :
Joffre et tous ses soldats !

Mais les gens d'Allemagne,
Voyez-vous,
Étaient des millions
De chiens fous !
Voyez-vous
En marche sur nos routes,
Ces hordes de chiens fous !

Et leis fiours dé la Franço
Si battien ;
Mai éro per lou drech
Deis natiens.
Si battien
Per la Franço sa maïre,
Et lou drech deis natiens.

Un jour venguet, pécaire !
Tremblas-n'en,
Qué si sian vis perdus
Un moument...
Tremblas-n'en,
Mai Joffro éro dé gardo :
Tremblas-n'en qu'un moument.

Vénes léou su la Marno
Saludar
Commandants, généraous
Et sordats ;
Saludar
Leis gabiers dé la huno ;
Joffro émé seis sordats.

Mai leis gens d'Allémagno
Eroun tròou :
Eroun plusieurs milliens
Dé chins fòous !
Eroun tròou :
Imaginas per horso
Dé milliens dé chins fòous !

Imaginez des puces,
Par troupeaux,
Des poux, piquant les cœurs,
Sous la peau !
Par troupeaux
Cramponnés aux tranchées
Et piquant cœurs et peau !

Restâmes quatre années
En souci,
Mais tenant bien le coup,
Dieu merci !
En souci,
Avec nous l'Italie
Et l'Anglais, Dieu merci !

Or, voici l'Amérique,
Regardez !
Qui lève son drapeau
Étoilé !
Regardez :
Sur la mer elle élève
Son drapeau étoilé.

Puis vient mener la danse,
Clemenceau,
Qui, pour faire danser,
N'est pas sot !
Clemenceau,
Son chapeau sur l'oreille,
Flûtait... pas comme un sot.

Eroun coumo dé niéros,
O, moun béou !
Qué tròoucarien leis couars,
Souto pèou !
O, moun béou,
Tenien dins seis tranchados
Rapugats coumo pèou !

Resterian quatre annados
En souci,
Mai ténian ben lou còou
Diou merci !
En souci,
Naoutre émé l'Italio
Et l'Anglès, Diou merci !

Mais veici l'Américo :
Viguès-la !
Qué lévo soun drapèou
Estella !
Viguès-la.
Qué su la mar élévo
Soun drapèou estella.

Ven puis menar la danso
Clémanço,
Un qué per far dansar
Es p'an' sot.
Clémanço,
Lou capéou su l'ourilho,
Fleitet pas coumo un sot !

Foch — un autre bon bougre —
Tient la faux.
Il l'aiguise ; et puis, fait
Ses travaux.
Tient la faux :
Fauche, que je te fauche !
Tout tombe à coups de faux.

Foch — ùn aoutré bouan bougre —
Ten lou dai ;
Pico lou dai, — puis fa
Soun travai ;
Ten lou dai
Et, seguo que ti segui,
Tout toumbo à cops dé dai !

Et le roi de la Prusse,
Bien perdu,
Nos poilus l'ont traqué
Et l'ont eu.
Bien perdu,
L'empereur d'Allemagne,
Nos bons poilus l'ont eu !

Et lou rei dé la Prusso,
Aquéou gus,
Les Poilus l'an poussa,
L'an agu !
Aquéou gus
D'empérou d'Allemagno,
Leis Poilus l'an agu !

Enfants, pour vous on fonde,
Jour béni !
Une paix qui sera
Un doux nid ;
Jour béni,
Où la paix, dans le monde,
Sera comme un doux nid !

Aro, fòou que si fonde
Uno pas
Qué fasse à nouastreis fiours
Un bouan jas ;
Uno pas
Qué siéché, dins lou mounde,
Douço coumo ùn bouan jas.

Traîtresse est l'Allemagne,
Souviens-t'en !
La Tarasque a mangé
Nos enfants !
Souviens-t'en,
Et serre-lui la gueule,
Pas avec un ruban ²⁸ !

Es traito, l'Allemagno,
Va vous diou !
La Tarasco a mangea
D'homé viou !
Va vous diou,
Estaca-li lou mourre
Et pas ren qu'ém' ùn fiou !

²⁸ NDR. — Jean Aicard évoque ici la légende de Marthe qui aurait neutralisé

Pour nos grands mats de fête,
Les plus beaux,
Brodons d'étoiles d'or
Nos drapeaux...
Il est beau
De voir beaucoup d'étoiles
Dans le bleu des drapeaux !

Aro, planten dé bigos,
Et lèou, lèou !
Mai, avant d'enhaoussa
Leis drapèous,
Lèou, lèou, lèou,
Fòou què pinten d'estellos
Dins lou blu deis drapèous !

Noël 1918. JEAN AICARD, Per la Nouvé JAN AÏCARD.
de l'Académie française. dòou bel an dé Diou 1918 ²⁹.

En cette fin d'année 1918, Jean Aicard songeait également à un monument commémoratif de la Victoire. Il eut l'idée de le faire édifier sur les vestiges d'un arc de triomphe élevé à Pourrières (Var), là même où Caius Marius écrasa les Teutons en 102 avant Jésus-Christ. Il forma un comité chargé de recueillir

la Tarasque en lui montrant un crucifix et en l'aspergeant d'eau bénite, puis l'aurait attachée avec la ceinture de sa robe, souvent représentée par l'iconographie comme un simple ruban.

²⁹ Ce chant est connu par quatre manuscrits et deux éditions. Voir, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, pour les versions manuscrites : 1° 1 S 35 (338) : texte français, manuscrit autographe, 4 pages, daté à la fin « La Garde fév. 1919 » ; 2° 1 S 35 (342) : texte provençal, ébauche, manuscrit autographe, 5 pages ; 3° 1 S 36 (361) : manuscrit autographe, la première page seulement, les deux versions en regard, une note de bas de page précisant « Les deux derniers vers de chaque couplet doivent être toujours répétés » ; 4°, 1 S 38, manuscrits XVI : texte provençal, manuscrit autographe, 5 pages. Pour les éditions, voir, dans le même fonds : 1 S 36 (359) : texte provençal composé sur deux pages par l'imprimerie Jeanne d'Arc, La Loubière, à Toulon, avec la mélodie ; 2° 1 S 36 (361) : publication bilingue, sans la mélodie, dans le *Bulletin de l'Union des grandes associations françaises contre la propagande ennemie*, 2^e année, n° 8, pages 453-455. — Pour l'établissement du texte, je me suis référé à l'édition de l'Union des grandes associations ; en ce qui concerne la version provençale, j'y ai apporté les corrections effectuées par Jean Aicard et l'édition toulonnaise, quoique d'une graphie légèrement différente, m'a permis de retrouver encore quelques coquilles.

les fonds nécessaires et composa un hymne provençal à la gloire du général romain vainqueur :

FAI TIRAR, MARIUS ! (Lou Trioumphé dé Marius)

Y'a ben dous millo an - nà - dos, Gai-ré
maï, Qu'en tes - to d'uno ar - ma - do, Proch' A -
zai. Con - tro lou Teu - toun bru - tàou Qué fa - sié ren qué dé
màou, Ma - ri - us, grand gé - né - ràou, Moun-tav' à chi - vàu. Fai
ti - rar, Ma - ri - us! zou, qué fo-ou l'a-gan - tar. O grand Rou-
man, O Ma - ri - us! èn mar - cho! fai ti - rar!

Y a ben dous millo annados,
Gairé maï,
Qu'en testo d'uno armado,
Proch' Azai,
Contro lou Teutoun brutàou
Qué fasié ren qué dé màou,
Marius, grand généràou,
Mountav' à chivàou.

*Faï tirar, Marius ! zou ! qué fòou l'agantar !
O gran Rouman,
O Marius ! èn marchò ! faï tirar !*

L'aganto à la mountado,
Y'avié dich ;
Espôoutissé l'armado
Deis bandits...
Tant d'homé qué d'animaou,
Cavaliers souto chivàou,
Cùou sù testo, qué pélaou !
Touti dien dè màou !

*Faï tirar, Marius ! tant qué n'en restarà !
O gran Rouman
Zou, Marius ! ten-ti ben ! faï tirar !*

Chars, destràou, pico, espazo,
Quand n'y a proun,
Lou Sant-Miquéou s'embraso,
En mouroun.
O lou bèou fuech dé Sant-Jan
Que trélusié pétégéan,
Dôou tems qué lou marrit sang
Fumavo lou plan.

*Faï tirar, Marius ! Brùlo qué brùlara !
O gran Rouman,
Zou, Marius, allumo ! et faï tirar !*

Puis, gounflat sai pas coumo,
Marius

Proucessiouné dins Roumo :
 Eró l'us.
 Quatrè chivàous trépignants
 Tirassoun soun char-à-banc ;
 Eou, es fier coumo Artaban,
 Ben dret, guid' eis mans.

*Faï tirar, Marius ! lou mounde applòoudira
 O gran Rouman,
 Dins douis mille ans, toun char subredòoura.*

Toun noum, lusen dé glouaro,
 Marius,
 Gardo, dins leis mémouaros,
 Soun trélus.
 La Prouvenço, à seis enfans,
 Douno toun noum agradant,
 Perché, l'y a douis mille ans,
 Fuguet trioumphant !

*Faï tirar, Marius ! toun noum toujours vioura
 O grand Rouman,
 O Marius, trioumpho ! et faï tirar !*

Soun mai venguts en Franço,
 Leis fouçats !
 Maï les tems dé souffranço
 Soun passats ;
 Leis marèchaous eis Poilus
 Disien : « Rèvendran pas plus,
 Quand l'y ôourès pica dessus ! »
 Et leis an agus !

*Faï tirar, Marius ! qué l'y rêvengoun pas !
 O grand Rouman,
 Zou, Marius ! faï pétar, faï tirar !*

Un maréchàou forgeavo,
 Jour et nuech ;
 La forgeo rougegeavo,
 Ferr' ôou fuech ;
 Et baïounetto et canouns,
 Leis armos dé touteis noums,
 Mettèroun à la raisoun
 Lou brégand Teutoun !

*Faï tirar, Marius ! lévo-ti dôou toumbeou,
 O grand Rouman,
 Jamais ôou mounde as ren vis dé plus beou.*

JAN AÏCARD ³⁰.

Pour ces deux chants de triomphe et de victoire, Jean Aicard ne dédaigna pas d'utiliser le provençal afin de mettre ce répertoire patriotique à la disposition de ses plus humbles concitoyens, de ceux qui avaient conservé, pour leur expression quotidienne, le patois de leurs pères. Et il les fit imprimer dans ce dialecte varois familier aux Toulonnais.

³⁰ Pour l'établissement du texte, j'ai suivi la publication de l'imprimerie Jeanne d'Arc de Toulon, deux pages avec la mélodie. Le manuscrit autographe *Lou Trioumphé dé Marius*, 3 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 38, « Manuscrits XVI ») ne présente que des variantes mineures, essentiellement d'accentuation. Il ne me paraît pas nécessaire de traduire intégralement ce poème dont le sens est manifeste. Je préciserai seulement que l'expression *faï tirar*, qui apparaît à maintes reprises, doit se comprendre : « fais tirer les armes », « engage le combat ».

Des patois à la langue provençale

Les initiateurs de la seconde renaissance provençale ont accompli une œuvre considérable : le Félibrige créé en 1854, son *Armana prouvençau* publié régulièrement chaque année à partir de 1855, puis le grand dictionnaire *Lou Tresor dóu Felibrige* furent les principaux vecteurs du renouveau linguistique.

Quant aux querelles qui ont pu opposer les partisans de l'une ou l'autre langue, le temps qui passe a donné raison à tous :

— Jean Aicard a été fort bien inspiré de ne pas écrire dans le patois de son temps ; outre qu'il n'aurait pu y exprimer ses sentiments et ses idées dans leur diversité et leur richesse, il connaîtrait aujourd'hui le sort d'un Louis Pelabon³¹ ou bien des poètes ouvriers ou encore des écrivains du terroir qui, malgré une production souvent importante, sont tombés dans l'oubli le plus total car leur idiome a complètement disparu ;

— et les félibres ont réussi à rétablir, après plusieurs décennies d'efforts, un provençal véritablement littéraire qui a fran-

³¹ Louis Pelabon (1814-1906) fut le poète toulonnais le plus prolifique du XIX^e siècle. Né à Toulon le 8 février 1814, il était un petit-fils de l'auteur du *Groulié*. Ayant perdu très tôt son père, il ne passa qu'une seule année chez les Frères des écoles chrétiennes et navigua ensuite comme mousse. Devenu ouvrier voilier dans l'arsenal de la Marine, il y fit carrière jusqu'au grade de contremaître ; il est décédé le 18 octobre 1906 à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Parallèlement à son travail, il produisit une très importante œuvre littéraire – théâtre et poésie – d'abord en langue provençale puis, à partir de 1842, essentiellement en français afin de s'inscrire dans le mouvement des poètes ouvriers soutenu par Alphonse de Lamartine et George Sand. Louis Pelabon a surtout mis en vers la chronique locale ; écrivain laborieux, il n'a pas fréquenté les cercles lettrés et son œuvre vaut essentiellement par les bons sentiments qu'elle véhicule : « La poésie de Pélabon est, en général, douce, simple, modeste, sobre de descriptions ; ennemie des grands mots et des longues tirades. Elle ne s'efforce pas de plaire, mais elle touche, sans le vouloir. Elle est pieuse, humble, charitable ; elle voudrait endormir et consoler tous les maux de l'humanité. » (VIOLETT Alphonse, *Les poètes du peuple au XIX^e siècle*, Paris, Librairie française et étrangère, 1846, in-16, iv-380 pages. Notice sur Louis Pelabon aux pages 273-287.

chi le cap des deux guerres mondiales et des révolutions culturelles et morales qu'elles ont engendrées ; leur langue est aujourd'hui enseignée, parlée, écrite, et elle est portée par ce mouvement vivant et dynamique qu'est le Félibrige.

Le célèbre acteur doyen de la Comédie-Française, Eugène Silvain, lui aussi Provençal de souche, a révélé une anecdote qui, à défaut de réconcilier les adversaires, permettra de clore l'interminable débat sur une note d'humour :

Ces jours derniers, je jouais *Tartuffe* dans un music-hall, à l'Empire. Mme Clovis Hugues est venue me voir dans ma loge, et nous avons parlé tout naturellement de la Provence et de Clovis Hugues, qui fut un républicain de la première heure, un poète, et mon ami. Elle me rappela une conversation entre Clovis Hugues et Mistral. « Pourquoi n'écris-tu pas ton œuvre en français ? » lui dit Clovis Hugues. Et Mistral de répondre avec son sourire plein de finesse et de bonhomie : « Pas tant couyoun ! siou caouqu'un en prouvençaou ; mai en frances beleou seriou dégun³². »

Toute langue est un trésor amassé sur plusieurs siècles, un patrimoine immatériel, un miroir des mentalités et un véhicule des traditions. Mais elle est aussi un moyen de communication qui ne cesse d'évoluer, de se transformer, de s'adapter aux besoins de ceux qui la parlent : il ne saurait donc y avoir un état définitif et figé d'une langue vivante. Des idiomes dispa-

Citation prise à la page 282). Félibre, il avait toutefois conservé sa graphie traditionnelle.

³² SILVAIN (Eugène), « Discours de réception à l'académie du Var prononcé le 8 avril 1926 à l'hôtel de ville de Toulon », *Bulletin de l'Académie du Var*, 1926, pages 33-34. Une note de bas de page propose la traduction suivante : « Je suis quelqu'un en provençal ; peut-être en français ne serais-je personne. »

raissent, d'autres s'abâtardissent, d'autres enfin connaissent une véritable renaissance par l'action de quelques-uns. Une langue vit tant qu'elle est parlée, mais elle ne survit, dans ses différents états successifs, que par les œuvres écrites qu'elle a produites.

À cet égard, Frédéric Mistral et Jean Aicard, chacun à sa manière et selon son génie, ont bien mérité de leur patrie provençale.

La Méditerranée – la mare nostrum des Romains, berceau du monde antique – a été célébrée par de nombreux écrivains et Jean Aicard, enfant de la Provence maritime, n'a pas échappé à cette fascination.

Un petit texte inédit écrit en avril 1876, d'une écriture rapide et empreinte d'exaltation, apporte non seulement quelques informations intéressantes sur le mode de vie de notre écrivain – alors âgé de vingt-huit ans – mais aussi révèle un projet... qui n'a pas vu le jour : celui de chanter la Méditerranée dans toutes ses cultures et ses civilisations, un peu à la façon des Poèmes de Provence, publiés en 1873, qui préludaient à « une représentation poétique par provinces de toute la belle France¹ ».

Dominique AMANN.

LE POÈME DE LA MÉDITERRANÉE²

Jean AICARD

Lundi de Pâques. 17 avril 1876.

Comme je me le suis promis, je ne laisserai point passer ce jour sans écrire l'émotion qu'il m'a apportée. Je veux toute la pouvoir retrouver ici soit que le projet d'où elle me vient ne se réalise jamais soit qu'il demeure la grande préoccupation de ma vie, l'objet de ma pensée quotidienne.

¹ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier, avril 1880, in-18, xxxii-412 pages. Le texte cité est pris à la page xiv de la préface.

² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe « Lettres contenant des critiques d'œuvres de Jean Aicard », pièce n°

J'ai déjeuné ce matin avec mon jeune ami Louis Bernard³. Rien ne m'a jamais plu davantage que déjeuner avec un ami. On est encore dans la nouveauté ou plutôt dans le renouvellement des sensations procuré par le repos de la nuit. C'est le milieu du jour, la fête de la clarté. On a pu travailler, après le repos, d'un esprit alerte ; on se promet pour la journée des plaisirs féconds ; la table est gaie à cette heure. Même en famille les repas du soir sont plus graves que celui du matin. On le presse un peu, pour *vivre* encore ; le soir, c'est une fin : encore un jour ; c'est un adieu. Qu'il est joyeux le déjeuner où l'on cause, où l'on échange sa gaieté, son espoir, tandis que luit l'argent et le cristal. En général, on n'a pas vu le monde encore ; les visites ne sont ni faites ni reçues. Rien n'a pu troubler encore la vision intérieure ; l'après-midi sera aux banalités ; la matinée est à soi. J'aime donc, après la matinée donnée à moi, à mon recueillement, à mon art, — m'attabler avec un ami. C'est au point qu'au théâtre deux amis déjeunant ensemble sur la scène m'intéressent tout de suite ; il n'en faut pas davantage ; me voilà gagné et attentif ; et, toujours, j'ai enveloppé cette marotte dans une phrase de Musset :

Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre 4...

5, manuscrit autographe, 4 pages. En haut et à gauche de la première page, l'auteur a rajouté, à la date du mercredi 19, quelques idées de titres : *Le Poème des mers dorées*, *Le Cercle d'or*, *Le Cycle d'or*, *Poème de la mer dorée*, *Le Cycle de la mer dorée*, *Le Cycle des grèves dorées (mare nostrum)*.

³ NdR. — Je n'ai pas pu identifier précisément cet ami.

⁴ NdR. — MUSSET (Alfred de), « La nuit d'octobre », *Poésies nouvelles*. J'ai consulté les *Œuvres d'Alfred de Musset*, volume II « Poésies 1833-1852 », Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1876, poème « La nuit d'octobre », pages 123-135. Les vers concernés se trouvent à la page 132 : « Lorsqu'au déclin

Quel tableau je ferais, peintre, sur ce mot : *le Déjeuner* !

Donc nous avons déjeuné, et du café du *Théâtre-Français*⁵ nous étions passés au café *Caron*⁶. Là nous causions : « J'ai fait, disai-je, les *Poèmes de Provence* ; je voudrais que la série, ouverte par Brizeux, se complétât : chaque province aurait son poème, cela ferait une *France* entière, un poème unique en plusieurs chants. » Je ne sais pas au juste comment la suite de la conversation m'a amené à voir tout-à-coup un poème dont l'idée centrale serait la Méditerranée, et les chants divers les différentes patries des races qui s'agitent sur ses bords ! Mer féconde, berceau des nations reines, hymne universel, c'est d'elle qu'est partie la Beauté antique, l'impérissable idéal regretté des modernes ! Toute la vie harmonieuse, tout le rêve

du jour, assis sur la bruyère, / Avec un vieil ami tu bois en liberté, / Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre, / Si tu n'avais senti le prix de la gaieté ? »

⁵ NdR. — Cet établissement se trouvait à Paris, rue de Richelieu. *La Comédie-Française racontée par un témoin de ses fautes*, Paris, Edmond Albert éditeur, 1863, chapitre II, page 26 : « Il est temps que nous entrions au nouveau foyer des artistes. En y allant on passe forcément devant le café du Théâtre-Français, récemment reconstruit et embelli. La nouveauté qu'on y remarque, c'est qu'au lieu d'être collés au plafond, comme jadis, les tuyaux de gaz, parfaitement dorés, s'étalent librement dans l'espace et inaugurent avec fierté l'ère de l'architecture moderne. »

⁶ NdR. — LETAILLER (Gérard), *Histoire insolite des cafés parisiens*, Paris, Perrin, 2011, chapitre IX « L'explosion de Saint-Germain-des-Prés » : « À l'époque où le président Sadi Carnot était encore à l'Élysée, au coin de la rue de l'Université et de la rue des Saints-Pères un petit établissement symbolisait cet endroit tranquille prisé des artistes et des politiciens : le café Caron. Joris-Karl Huysmans, l'un des piliers du lieu, l'a évoqué avec tendresse : "Et ces cafés d'aïeuls, ces cafés immobiles, dans le brouhaha d'un siècle, existent à Paris, sur la rive gauche de la Seine dont certains quartiers exhalent un air clérical et intime, antique et doux. C'est sur la lisière de ce sixième arrondissement peuplé de prêtres et de relieurs, d'imagiers religieux et de libraires, que ses habitués se recrutent et façonnent à leur image des estaminets où l'on ne joue pas, où l'on parle à peine, où l'on se comporte un peu comme dans un salon démodé de vieux veuf. " » (Ce passage est extrait de : HUYSMANS (Joris-Karl), *Les Habitués de café*, Paris, Plon-Nourrit, sd, in-4°).

merveilleux du monde est là. Tout en sort ; tous les regards, convergeant, sont fixés de ce côté-là, vers cette source de lumière. Quelle lumière ! — Mon compagnon avait au moins un enthousiasme égal au mien quand l'idée nous est franchement apparue ! Les paroles s'échangeaient abondantes, pressées. Nous sommes sortis, et, sous les arbres du Luxembourg, et jusque par-delà *l'Observatoire* et au retour, et durant plusieurs heures, nous nous sommes entretenus des beautés du poème rêvé sous ce titre :

Le poème de la Méditerranée.

Et quels projets de voyage ! que ne pouvions-nous partir sur l'heure ou le soir même !... Le ciel était gris, froid, d'un froid mauvais, pénétrant... Les marronniers gardaient leurs feuilles basses et pliées, tristement... mais quel soleil en nous ! quelles floraisons ! quel printemps ! Ah ! force bouillonnante de la jeunesse, je t'ai donc reconnue ! il y a longtemps que je ne t'avais senti courir en moi ! Vastes espoirs, depuis longtemps, vous ne vous étiez ouverts au-devant de moi et déroulés comme de joyeux lézards invitant à la course, offrant sans but les horizons et les mirages enchantés ! Eh ! quoi serait-il vrai ! une œuvre peut naître en moi et m'accompagner durant toute ma vie ! La source intérieure n'est pas tarie ! J'aurai quelque chose à exprimer sans répéter les plaintes ou les épithalames déjà dits par d'autres ! J'écrirai un vrai poème ! une œuvre large, pleine d'éclat, d'images, de tableaux et traversée par le souffle de vie dont frissonnent les grands feuillets des bibles ! Né en Provence, je me suis toujours dit fils des Grecs ; j'ai cru, voyant ma barbe sarrazine, que j'appartenais aussi un peu à la sobre race errante aux déserts roux ; et il me semble que j'ai, mystérieux ouvrier, sculpté des yeux de sphynx au bord du Nil.

J'essaierai donc de voir et de dire ma triple patrie, une sous la lumière que reflète la Méditerranée vivante, au grand souffle harmonieux, créateur des beaux et frais langages, maître d'Homère ! Ô cigales, scarabées, chameaux aux grands pas élastiques, chevaux de Poséidon, olivier de Pallas, lance d'or pareille à un trait du soleil qui, aux mains de la déesse, suffis par ton éclat sublime à arrêter le barbare, — je vous chanterai donc ! — Or mon ami m'a dit : « à présent, vous n'avez plus qu'à ne pas mourir. » Oui « vivre et travailler ». —

Voilà ma pensée fixée. Il est plus lundi, mais mardi, 1 heure du matin. Que penserai-je de tout cela, au réveil, — et plus tard, et demain et dans l'avenir ? — quoi qu'il en soit, ce rêve aura, un jour, enchanté deux hommes.

Jean Aicard

LE RHÔNE, FASCINANT ET TERRIFIANT

Dominique AMANN

Le Rhône, fleuve immense et capricieux que l'homme n'a jamais maîtrisé, fut longtemps peuplé d'êtres fantastiques par l'imaginaire populaire : la Tarasque vaincue par sainte Marthe, le dragon de Marseille tué par saint Victor, le Drac de Beaucaire¹ ou encore la Gueuse des marais de Camargue² ont ainsi hanté ses eaux profondes et tumultueuses.

Le grand fleuve a également inspiré les poètes, notamment Frédéric Mistral dans son important *Pouèmo dóu Rose* en douze chants³ qui célèbre la batellerie traditionnelle tentant de résister à la mécanisation et à la vapeur... mais aussi Jean-François Aicard père et son fils Jean.

¹ Pour toutes ces croyances populaires voir : AMANN (Dominique), *Dragons et Dracs dans l'imaginaire provençal*, Toulon, La Maurinière éditeur, 2006, in-8°, 16 × 24 cm, 288 pages ; illustrations originales du peintre ACIMROF en noir et blanc dans le texte.

² AICARD (Jean), « La gueuse des marais », *La Revue*, 15 août 1908, pages 428-443. Cette nouvelle a de nouveau paru dans un recueil posthume de proses de Jean Aicard auquel elle a donné son nom : *La Gueuse des marais*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1928, in-8°, 249 pages. Texte récemment republié par Dominique Amann dans : AICARD (Jean), *Contes et récits de Provence*, Marseille, éditions Gaussien, 2010, in-8°, 14,5 × 22 cm, 206 pages ; voir les pages 143-167 pour le texte et 193-196 pour les notes.

³ MISTRAL (Frédéric), *Le Poème du Rhône en XII chants, texte provençal et traduction française*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1897, in-18, 345 pages ; voir, aux pages 136-153, le chant VI « Le Drac ».

L'œuvre poétique de Jean-François Aicard – du moins pour la partie qui nous est parvenue – consiste principalement en deux cahiers reliés calligraphiés⁴ d'une fine écriture. L'auteur y pratique une poésie de forme très classique d'une grande pureté de style multipliant les références à l'Antiquité. Son poème consacré au Rhône, varié dans sa métrique, alterne des images réalistes et des évocations idylliques :

*Le Rhône*⁵

Pour féconder un jour les arides campagnes,
Quand la Terre en travail enfantait les montagnes,
Quand le lit des mers se creusait,
Dieu sur les monts alpins passa dans un nuage,
Se pencha sur l'abîme, et, parlant dans l'orage,
Sa voix créatrice disait :

« Il convient que la Force à la Bonté s'allie :
« Je veux qu'un fleuve immense, éternel et sans lie
« De ces plaines fasse un jardin ;
« Superbe, et de ces monts attestant la puissance,
« Il versera la joie à mon peuple de France. »
Et le Rhône jaillit soudain.

⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32. Voir : 1° le recueil coté ms 226 contenant I. *Imitations et traductions en vers*, II. *Odes et chansons choisies d'Horace*, III. *Variorum* ; 2° le recueil coté ms 227, *Sous les palmiers mais en France*, daté 1851. La poésie de Jean François Aicard père est restée à ce jour inédite.

⁵ Poème de Jean-François Aicard père, extrait de son recueil *Sous les palmiers mais en France*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, ms 227 ; autre copie en 1 S 61 (128). La recopie par Jean Aicard fils, conservée dans le carton 1 S 40, recueil n° 415, *Vestiges de mes cahiers d'enfant*, est très approximative !

L'enfant sauvage
Rit, court, ravage
Sur son rivage
Les rocs surpris.
Un jour rampante,
Son eau serpente,
Cherchant la pente
Des monts chéris.

Il l'a trouvée, et fier de son nouvel empire,
Il bondit, il écume, il hennit, il n'aspire
Qu'à des vallons moins tortueux :
Un lac veut l'absorber, il passe, il le divise ;
Un rocher le retarde, il l'emporte ou le brise,
Vagabond, large, impétueux.

Voyez : le jeune Dieu commence à se connaître,
Sous son front mugissant la corne vient de naître,
Les bois n'oseraient l'assaillir.
La plaine lui dit : Va ! le soleil le convie
À couvrir, amoureux, tous les germes de vie
Qu'il sent dans ses flancs tressaillir.

En son domaine,
Pur, il promène
Où Dieu les mène
Ses flots heureux.
Quelle est cette onde
Qui de loin gronde ?
Ton œil la sonde,
Fuis, cerf peureux !

Rien ne courrouce
L'eau fraîche et douce
Où dans la mousse
L'oiseau s'endort.
Dame écrevisse,
Encor novice,
Se traîne où glisse
La carpe d'or.

« Salut ! lointains sommets aux neiges éternelles. »
Ne les regrette pas les Alpes maternelles,
Fleuve, si beaux sont tes destins !
Ta fiancée est belle, et jeune, et couronnée :
Marche, et tu vas la voir ta Méditerranée,
Doux berceau des peuples latins.

Enlève, fier taureau ! la Saône languissante,
Et l'Isère qui gronde et la Drôme naissante.
Cours, plus large en ton lit plus bas,
Sur tes reins vigoureux emporter la Durance
Et marche en conquérant, roi des fleuves de France,
À Celle qui t'attend là-bas.

Le Rhône arrive,
Fleuris, ô Rive !
Buvez l'eau vive
Ceps altérés.
Joie, Espérance !
En abondance,
Bons vins de France !
Vous coulerez.

Son cours s'allonge :
Le jour y plonge,
Flottant mensonge,
La fleur qui rit.
La chaleur hâle
L'olive pâle
Qui, virginale,
Déjà mûrit.

Avec tout sol impur l'Orgueilleux fait divorce,
Si mâle en sa beauté, si charmant en sa force
Qu'en le voyant couler, un jour
Annibal étonné doit oublier le Tibre,
Pétrarque des tribuns évoquer l'âme libre,
Napoléon rêver d'amour.

Ô Tibre, sois jaloux... Ô Nil ! Danube ! Tage !
Elles sombrent les nefs de Rome et de Carthage,
Et la Terre au loin s'en émeut :
Car le Rhône a jeté dans vos grottes marines
Ce cri, futur écho d'un milliard de poitrines :
« France ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

À son audace
Tout a fait place,
Rien n'embarrasse
Le lit charmant
Du lac limpide
Où l'intrépide
Plonge, rapide
Comme un amant.

Prenez vos robes de fêtes
 Aux déserts de l'Yémen,
 Palmiers ! inclinez vos têtes,
 Célébrez ce doux hymen.
 Italie ! Autriche ! Espagnes !
 Noire Afrique ! en vos campagnes,
 Malgré vents, foudres, montagnes,
 Nous aborderons un jour.
 Ô vallons de l'Idumée !
 Votre haleine parfumée
 Aux chansons de notre armée
 Répond par des cris d'amour.

*

84

Son fils, Jean Aicard, a été davantage impressionné par le « roi des fleuves de France » et sa puissance parfois destructrice.

Enfant, il eut l'occasion de naviguer sur le Rhône lors de ses déplacements de Paris à Toulon, par exemple en mai ou juin 1856 : « Il fallait alors quatre jours pour faire le voyage : une journée de chemin de fer pour gagner Lyon ; puis une autre pour la descente du Rhône par bateau jusqu'en Avignon ; enfin, encore deux jours en diligence hippomobile pour une étape d'Avignon à Aix-en-Provence et ensuite d'Aix-en-Provence à Toulon via Saint-Maximin-la-Sainte-Baume⁶. »

Adolescent, élève au lycée de Nîmes de novembre 1859 jusqu'à l'été 1865, il eut de nombreuses occasions de contempler

⁶ AMANN (Dominique) et PAPIN (Jacques), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise (1848-1873)*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 16 × 24 cm, 304 pages. Le texte cité est pris à la page 51. Voir aussi AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance*, manuscrit autographe non daté, treize pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier 356.

le fleuve en toutes les saisons et d'assister à ses terribles colères. Une strophe de son poème de jeunesse « À Nîmes » évoque ces visions :

Et Toi, Rhône, géant ! dans ta large poitrine
 On sent le souffle ardent d'une force divine
 Qui pourrait soulever la colère des flots !
 Et tu laisses pourtant, calme, marcher ton onde,
 Et porter dans les champs le germe qui féconde
 Paisible colosse au repos⁷ !

Dans les *Poèmes de Provence*, il consacre une pièce spéciale au « plus fort des fleuves de l'Europe » :

*Le Rhône*⁸

85

Le Rhône est si profond, si rapide et si large,
 Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.
 Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,
 Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

Fleuve superbe ! il court, et se jouant des lieues
 Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
 La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
 Et né dans la blancheur il finit dans l'azur.

⁷ AICARD (Jean), *À Nîmes*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, manuscrit autographe, 4 pages, daté à la fin « Lycée Impérial de Nîmes. 1 juillet 1864 ». Jamais publié, ce poème n'est connu que par cette belle mise au net, estampillée, en haut de la première page, d'un « À refaire complètement » crayonné par un censeur intransigeant : on conviendra en effet que cet essai d'un adolescent faisant le difficile apprentissage de la poésie est inutilement pompeux et pédant.

⁸ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 27-30.

Un lac veut l'arrêter au sortir de sa source ;
 Il le divise, il passe, et le frère du Rhin
 Trouvant alors des rocs en travers de sa course
 Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain.

À présent, repars ! Tu n'auras plus d'obstacle.
 Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,
 Ô fleuve ! donne-lui le merveilleux spectacle
 Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

La Suisse sans regret à la France te donne.
 Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.
 Le sang ne te plaît pas, à toi ! Ta force est bonne,
 Ô fleuve, et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :
 Voici Lyon, Valence et la brune Avignon,
 Dont les filles gaîment, sur tes rives natales,
 Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon.

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,
 Tu fais verdier les ceps sur les coteaux penchants,
 Tu donnes de ta force à nos bons vins de France,
 Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

Et tu passes, heurtant l'arche du pont qui bouge,
 Et l'on a peur de toi, tant, furieux et prompt,
 Aveuglément, comme un taureau qui voit du rouge,
 Sur les digues des quais tu vas donnant du front.

Mais, ô toi le plus fort des fleuves de l'Europe,
 Pourquoi donc laisses-tu défaillir ta vigueur,

Lorsque près d'Avignon le mistral qui galope,
 Te jette en s'enfuyant le défi d'un vainqueur ?

Sans pouvoir t'indigner le mistral te devance...
 Ah ! tu voudrais marcher toujours plus lentement !
 Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,
 Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.

Car voici par essaims les belles filles d'Arles,
 Leurs cheveux couronnés du large velours noir,
 Le cœur pris au langage amoureux que tu parles,
 Qui sur tes bords charmants viennent rêver le soir.

Tu reflètes le ciel et leurs yeux, leur visage,
 Et leur sein rebondi comme un doux raisin mûr ;
 Et le mirage vert du riant paysage
 Frissonne renversé dans tes reflets d'azur.

Mais tu n'es pas un lac, tu t'appelles le Rhône !
 Prouve donc, si tu peux, tes puissantes amours ;
 Assez d'alluvions roulent dans ton eau jaune
 Pour te faire un obstacle et prolonger ton cours.

Arrange-toi ! — C'est fait ! Le Rhône a fait une île,
 Il l'étreint à deux bras, la pousse au gouffre amer :
 C'est la Camargue. Elle est immense, elle est fertile,
 Et toujours grandissante elle éloigne la mer.

C'est bien, fleuve ! L'effort est digne de ta gloire.
 Le but fût-il manqué, l'effort resterait beau ;
 Mais l'heure est retardée où la mer doit te boire.
 Qui d'entre nous fera reculer son tombeau !

Et maintenant là-bas jusqu'aux grèves marines,
Les chevaux, en Camargue, ardents, libres de mors,
Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,
Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords.

Et t'écoutant de loin, du fond des marais mornes,
Les noirs taureaux, tes fils, des flammes en leur œil,
Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes,
Reconnaissant leur père, en mugissent d'orgueil.

Et le grand fleuve réapparaît dans le poème sur le mistral :

Or, le Rhône, surpris par le fouet du Mistral
Qui tourmente ses flancs et qui tord sa crinière,
Écume et tout à coup part comme un bon cheval,

Ou bien comme un taureau quand siffle la lanière
Que lui lance en criant le bouvier camarguais,
Puis tous deux au galop s'en vont sous la lumière.

Hourrah ! car il est fort le vieux Rhône français ;
Jusqu'à la mer d'un grand élan depuis sa source
Il va toujours chantant sans se plaindre jamais !

Hourrah ! car le Mistral le fatigue à la course,
Le Mistral qui, rompant les chênes dans nos bois,
Fait aux mains de la Nuit vaciller la grande Ourse.

Le fier Mistral peut seul te réduire aux abois,
Père de nos cités gauloises, fleuve libre,
Mais sois sans honte, ô fleuve, il est aussi gaulois !

Ô fleuve, nous t'avons comme Rome eut le Tibre,
Mais le Mistral au monde est un roi sans pareil
Pour qui la vaste mer comme une lyre vibre⁹ !

Dans son épopée provençale *Miette et Noré*, dont les péripéties se déroulent des bords de l'Argens jusqu'aux rivages des Saintes-Maries, le poète fait une belle place au Rhône :

Le Rhône

Là-haut, près la noble Genève,
Au pied des monts — il est d'azur,
Mais chez nous, où son cours s'achève,
C'est un fleuve de limon pur !

Le cheval à crinière jaune,
Nez écumeux, front de taureau,
C'est le Rhône indompté, le Rhône,
Couleur d'or et de bon terreau !

Il bondit, galope et dévale ;
Et de lui voir les reins si forts,
— Nez au vent, hennit la cavale
Qui venait boire sur ses bords !

Les ardents troupeaux qu'il abreuve,
Les taureaux noirs, les chevaux blancs,
— De humer l'air qui vient du fleuve,
Sentent l'amour gonfler leurs flancs.

⁹ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, poème « Le Mistral », pages 37-40. Le passage cité est pris à la page 38.

Le Mistral fou qui le chevauche
Est son égal, non son vainqueur !
Et la Provence est sur sa gauche :
La gauche est le côté du cœur !

La Durance, — qui n'est pas morte ! —
Veut ce vieux mâle pour époux...
Elle l'atteint ; — et lui l'emporte !
Ils mêlent leurs lits de cailloux.

Ses fureurs avec l'amoureuse
Ont laissé ce désert brûlant,
Lit de nocces, la Crau pierreuse,
Faite des cailloux du mont Blanc !

Ah ! qu'il est brave, le beau fleuve !
Vieux chemin qui court à la mer
En lutte avec la force neuve
Des locomotives de fer !

Plus d'une barque y court grand large
Portant blés et vins qu'il a faits,
Et c'est lui qui fit la Camargue,
Et, du coup, les bœufs camarguais !

Il a fait Lyon et Valence,
Arles, voisine d'Avignon,
Et lorsqu'à la mer il se lance,
Il lui fait peur, le compagnon !

... Le cheval à crinière jaune,
Nez écumeux, front de taureau,

C'est le Rhône indompté, le Rhône,
Couleur d'or et de bon terreau ¹⁰ !

En février 1887, Jean Aicard s'est de nouveau intéressé au Rhône, mais cette fois-ci dans les circonstances dramatiques de grandes inondations. En novembre 1886, des pluies diluviennes assaillirent pendant plusieurs jours le Midi de la France, grossissant démesurément ses fleuves et minant les terrains escarpés. Le Rhône et ses affluents – Saône, Isère, Ardèche, Durance – atteignirent leurs cotes d'alerte et les vallées du Rhône et de la Durance furent rapidement inondées : « L'inondation continue à s'étendre dans des proportions épouvantables ; malgré tous les secours, malgré le dévouement des pontonniers envoyés de tous côtés et secondés par des artilleurs et par des hommes de ligne, bon nombre de maisons isolées menacent d'ensevelir sous leurs ruines leurs malheureux habitants qui n'ont pu encore être sauvés¹¹. » Le département du Var fut également atteint par des pluies diluviennes, ses cours d'eau sortirent de leurs lits et la Méditerranée battit ses côtes en d'impressionnantes tempêtes.

Partout les dégâts furent considérables, tant pour les particuliers que pour les collectivités locales : routes détruites, ponts écroulés, bâtiments inondés, glissements de terrains, trains précipités hors de leurs voies... Dans sa séance du 13 novembre, le Sénat vota un secours de cinq cents mille francs pour les inondés du Midi et dans tout le pays la solidarité se manifesta : *Le Petit Var*, notamment, ouvrit une grande souscription et recueillit des dons pendant plusieurs semaines.

¹⁰ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, Paris, Georges Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages. Troisième partie, chant iv « La Camargue », prélude « Le Rhône », pages 311-313.

¹¹ *Le Petit Var*, 7^e année, n° 2227, dimanche 14 novembre 1886, page 1, colonne 3, « Le mauvais temps ».

Jean Aicard apporta sa contribution à ce vaste mouvement de générosité en composant un poème dont le produit de la vente devait être versé aux comités de secours. Ce poème n'était connu jusqu'à présent que par une ébauche fortement ratée¹² et encore bien éloignée du texte définitif. Une aimable correspondante ayant bien voulu me céder le manuscrit autographe de Jean Aicard dans sa version définitive mise au net portant même, au crayon rouge et bleu, les indications de composition et de mise en page à l'intention du prote, ces vers sont publiés ici pour la première fois :

Pour les inondés

Le vieux Rhône, que nous aimons,
Le vieux père, fils des grands monts
Couverts de neige,
Est terrible comme jamais
Quand le glacier des hauts sommets
Se désagrège.

Quand le fleuve grossit, grondant,
Dans son vaste lit débordant,
Qu'est-ce qui roule ?
C'est la neige, c'est le glacier !
Gare ! Le mont blanc tout entier
Là-bas s'écroule !

La montagne blanche qui fond
Ruisselle, et roule au lit profond
Du fleuve jaune !

¹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, n° 262, poème autographe (ébauche) sans titre, incipit « Le vieux Rhône que nous aimons », sept feuillets.

— « Je m'ennuie ici, tout l'hiver :
Je voudrais voir un peu la mer ! »
— « Viens ! » dit le Rhône.

Le fleuve emporte sur son dos
Des ravins, des montagnes d'eaux !
Le mistral vibre !
Le chêne se tord, éperdu !
Gare ! tout le glacier fondu
Veut être libre !

C'est la révolte du Mont-Blanc,
Et le paysan fuit, tremblant,
Loin de la rive,
Tendant ses pauvres bras qu'il tord
Vers la ferme bâtie au bord...
Le Monstre arrive !

Ah ! tous les espoirs périront !
La Bête vient, donnant du front
Contre la digue !
Adieu l'enclos et le portail !
Dix ans de calcul, de travail,
Et de fatigue !

Le fleuve à l'âme de taureau
Vient d'emporter le bon terreau
Et la semence !...
Et maintenant, les travailleurs,
Qu'on soit brave ! Et sans cris ni pleurs,
Qu'on recommence !

Mais vous, riches, dont le trésor
Ferait une montagne d'or,
Heureux du monde,
Que cet or, noblement jeté,
Au soleil de la charité,
À son tour fonde !

Qu'il fonde en neige ! Et qu'en torrent
Il ruisselle !... Le mal est grand. —
C'est une course,
Du Mont-Blanc à la mer c'est loin !
Tout un peuple est dans le besoin :
Ouvrez la bourse !

Partout où le Rhône emporté
A tout brisé, tout dévasté,
Comme une brute,
Il faut qu'en fleuve fécondant
L'or généreux, l'or débordant,
Contre lui lutte !

Partout où la bête en fureur
A laissé la peine et l'horreur
Et l'injustice,
Il faut que la joie ait son tour,
Et que l'espoir, fleur de l'amour,
Germe et fleurisse !

La Garde près Toulon février 1887¹³.

¹³ Manuscrit autographe en cinq feuillets pour lequel l'auteur a demandé une composition « en elzévir 9 points ». Les strophes sont séparées par

Ce poème illustre un genre littéraire certes très mineur mais passablement en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle : l'appel à la générosité. Jean Aicard, qui apporta sa notoriété à un certain nombre de causes artistiques ou humanitaires, composa ainsi plusieurs poèmes invitant ses concitoyens à la compassion et à la solidarité.

*

Pour comble de malchance, alors que les Méridionaux tentaient d'oublier le souvenir funeste des inondations en s'accordant quelque divertissement lors des festivités traditionnelles du Mardi-Gras, celles-ci furent ponctuées le lendemain, mercredi 23 février 1887 à 6 heures du matin, par un important tremblement de terre qui affecta les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-Maritimes et fut également ressenti en Suisse et Italie¹⁴, provoquant de nouveaux dégâts et de nouvelles victimes.

Guy de Maupassant, qui se trouvait ce jour-là à Nice, envoya au *Gil Blas* une longue relation de l'événement, se terminant sur d'intéressantes considérations psychologiques :

Il semble que ce phénomène bizarre laisse en nous une émotion très spéciale qui n'est point la peur connue dans les accidents, mais la sensation aiguë de l'impuissance humaine et de l'instabilité. Contre la guerre, il y a la force ; contre la tempête, il y a l'adresse ; contre la maladie, il y a le remède et le médecin,

trois traits bleus, invitant à sauter trois lignes. Divisé en onze strophes, le poème est conçu pour être joliment imprimé sur un bristol replié offrant donc quatre pages.

¹⁴ Voir *Le Petit Var*, 8^e année, n° 2330, vendredi 25 février 1887, page 1 colonne 4, page 2 colonnes 1-4, page 3 colonnes 1-2 ; n° 2331, samedi 26 février, page 1 colonnes 2-4, page 2 colonnes 1-2 ; n° 2332, dimanche 27 février, page 1 colonnes 3-4 et page 2 colonnes 1-4.

efficaces ou non. Contre le tremblement de terre il n'y a rien ; et cette certitude entre en nous bien plus par le fait lui-même que par le raisonnement.

Le refuge de tout homme qui souffre, de tout homme menacé, c'est son toit, c'est son lit. Or, dans ces crises de la terre, rien n'est plus redoutable que le lit et que le toit. Alors l'impossibilité de rentrer chez soi fait de l'homme une bête errante, perdue, affolée qui s'enfuit, et qui porte en elle une angoisse nouvelle et imprévue, celle du civilisé forcé de camper comme l'Arabe.

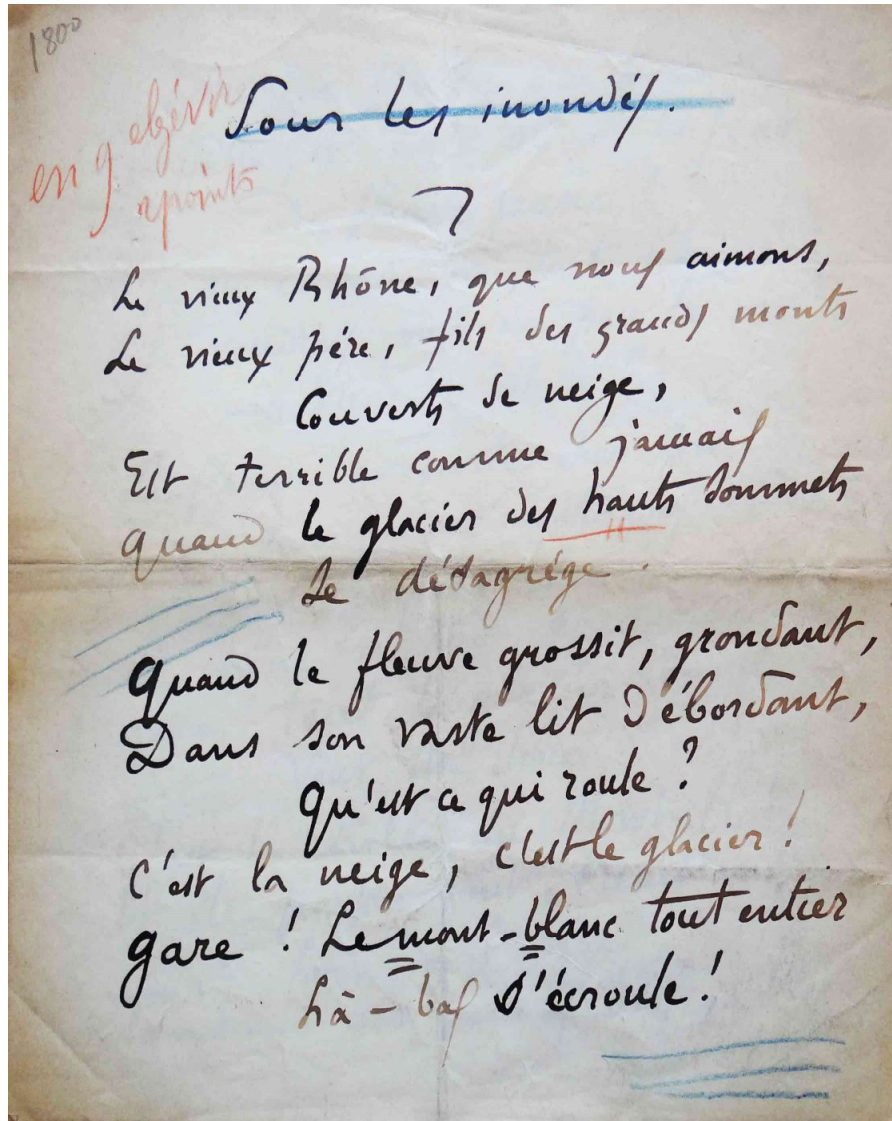
Et puis, pour tous les gens de Nice que j'ai rencontrés, cherchant refuge autour de la ville d'Antibes où aucune maison n'est tombée, il semble que l'émotion ait été accrue par la curieuse coïncidence de l'effrayant sinistre fermant le carnaval. Ils avaient vu des masques tout le jour d'avant ; ils s'étaient couchés et endormis avec ces visages, ces grimaces, ces figures grotesques dans les yeux ; et voilà qu'ils s'éveillent au milieu d'une ville croulante et d'un peuple fou d'épouvante.

Et ce contraste a dû en effet frapper leurs âmes étrangement, y produire un travail mystérieux qui servirait dans un siècle de foi à consolider une religion, car je sens moi-même que ma lecture du soir, précédant de quelques minutes le sommeil, cette histoire d'un soldat, Pœuf, qui a tué son supérieur par jalousie, reste et restera liée en mon esprit à l'émotion du tremblement de terre. Chaque fois que ma pensée retourne à l'accident, le souvenir du roman me revient plus vif que celui d'aucune autre lecture, et les faits qui y sont racontés se mêlent, malgré moi, aux faits réels de la nuit ¹⁵.

¹⁵ *Gil Blas*, 9^e année, n° 2660, mardi 1^{er} mars 1887, page 1, colonne 2. Le passage cité a été repris par *Le Petit Var*, 8^e année, n° 2337, vendredi 4 mars 1887, page 1, colonne 3. — Le livre évoqué par Guy de Maupassant est : HENNIQUE (Léon), *Pœuf*, Paris, Tresse et Stock, 1887, in-16, 126 pages ; cette grande nouvelle, qui venait de sortir des presses, est dédiée à Maupassant.

Et ce qu'il dit – avec une grande justesse – de « l'impuissance humaine et de l'instabilité » du sol n'a pu que rappeler aux inondés de novembre 1886 le traumatisme qu'ils avaient subi face à l'inexorable montée des eaux et aux ravages qu'elle provoqua.

Lorsque de telles catastrophes se produisent à nouveau aujourd'hui, il n'y a plus de poète pour exciter ses concitoyens à l'« humaine Pitié ».



Pour les inondés.
Manuscrit autographe de Jean Aicard.
(Collection particulière.)

LA SAINT-JEAN D'ÉTÉ AU GOLFE JUAN¹

Jean AICARD

France est le paradis du monde ;
Paradis, la France du ciel².

Ces deux vers du *Grimoire des bergers* me revenaient, hier, à l'esprit. Voici pourquoi :

— Je suis Tourangeau, j'habite Luynet, dit Paul-Louis... ; je suis Toulonnais, j'habite le Var... Quand le géographe Elisée Reclus en arrive à décrire le Var, nos montagnettes des Maures, dont le pied baigne dans la mer, en face du golfe de Grimaud ou de Saint-Tropez, il s'écrie : « La voilà, la vraie belle France ! » Et Reclus n'est, que je sache, ni *félibre*, ni *cigalier*, ni Provençal.

¹ NdR. — En l'absence de tout manuscrit dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, le texte est ici donné d'après *Le Gaulois*, 26^e année, 3^e série, n° 3512, lundi 27 juin 1892, page 1, colonnes 1-2. Il a été republié, mais avec trois paragraphes supprimés et quelques différences dans la composition des dialogues, par *Les Annales politiques et littéraires*, 14^e année, n° 679, dimanche 28 juin 1896, page 403 colonnes 1-3, et page 404 colonne 1.

² NdR. — Vers extraits du *Grimoire des bergers*, que Jean Aicard cite également dans le chapitre LX de *L'Illustre Maurin*. Le *Grimoire* a été publié par LÉVI (Éliphas, pseudonyme de l'abbé Adolphe-Louis Constant), *La Clef des grands mystères*, Paris, Germer Baillière libraire-éditeur, 1861, in-8°, 498 pages ; on l'y trouve aux pages 395-403 dans la section « Pièces relatives à la magie noire » ; les vers cités par Jean Aicard sont extraits de « L'Oraison des vierges » (IV, sainte Catherine), et le texte exact est plus

Bien des gens ne comprennent pas la Provence. Je crois bien : ne l'ayant vue qu'en passant, ils ne l'ont pas vue. Extrêmement variée, elle a des beautés contraires — comme Victor Hugo. Chacun y peut trouver quelque chose de ce qu'il aime. En été, cette Provence torride a des recoins aussi frais que des oasis. Par les hivers les plus rigoureux, elle garde, en des replis abrités, des tiédeurs printanières. Il faut la connaître. Elle n'est pas à qui passe. Cette *gueuse parfumée*³ a des pudeurs virginales... Hugo eût ajouté peut-être : « La Yung-Frau⁴ l'appelle : ma sœur ! »

Or, il n'y a pas d'orangers dans le coin que j'habite ; il y a des lauriers-roses, ce qui, déjà, est bien joli. Le vrai bois d'orangers est, près d'ici, inconnu. Inconnues, ces grandes haleines qui, le soir, aux heures où tout s'apaise, nous apportent — avec l'odeur des orangers — on ne sait quelle langueur rêveuse, très spéciale, et qui, en s'éloignant, emportent, on ne sait où, les cœurs...

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger⁵ ?

précisément : « France est le paradis du monde / Va combattre, je te seconde ; / Puis tu reviendras, je te le dis, / Dans la France du Paradis. »

³ NdR. — *La Gueuse parfumée* est le titre d'un ouvrage de Paul Arène contenant des récits provençaux (Paris, Charpentier et C^{ie} libraires-éditeurs, 1876, in-8°, 355 pages).

⁴ NdR. — La *Jungfrau* est un sommet des Alpes bernoises culminant à 4158 mètres. *Jungfrau* signifiant « jeune femme », l'appellation pourrait provenir des sœurs Augustiniennes qui possédaient autrefois des alpages dans ce massif.

⁵ NdR. — Extrait de : *Mignon*, tragédie lyrique en trois actes et cinq tableaux, livret de Jules Barbier et Michel Carré d'après *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe, musique d'Ambroise Thomas, créée à Paris sur la scène de l'Opéra-Comique le 17 novembre 1866 ; en 1894, *Mignon* fut la première œuvre lyrique jouée mille fois du vivant de son auteur ! À l'acte I, la jeune Mignon chante l'air célebrissime « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?... »

dit Barbier. Goethe avait écrit, ce me semble : *où croît le citron*⁶... C'est la même idée, ce n'est pas la même sensation, et Barbier a bien fait de mettre, à la place du citronnier, l'oranger.

L'odeur de l'oranger caractérise si fortement certains rivages, que ceux qui ont connu le charme des nuits d'été où ce parfum magique leur a parlé une fois ne l'oublient plus jamais. C'est l'odeur des côtes d'Espagne. Quand la terre espagnole exhale dans le soir, avec la chaleur que le jour lui a versée, cette senteur puissante, alors Carmencita s'attendrit, le torero se sent fléchir sur son jarret robuste, comme le taureau piqué par la *spada*, — les guitares, bourdonnantes comme des abeilles, se taisent tout à coup, et, au large, à trois milles en mer, le marin de retour, respirant à pleine poitrine cette respiration de la terre, se prend à aimer sa patrie comme si elle était une femme...

M'étant dit ces choses la veille de Saint-Jean, j'éprouvai un désir violent de retrouver une fois encore l'odeur merveilleuse. En moins de trois heures, l'express devait me jeter à Cannes et au golfe Juan.

Et, en route, je me disais qu'il y a, dans la chanson de Mignon, tout le secret des haines internationales : le Nord rêve le Sud ou l'Orient, et tout s'ensuit, les littératures, les poésies, les arts, et les guerres.

Notre ennemi, c'est l'admirable Goethe du *Divan oriental... Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?*... Cette chanson, devenue populaire, Gretchen l'a apprise de Mignon, et Valentin et Faust se sont mis en tête de trop aimer le citron. Pour en conquérir la fleur odorante, le frère et l'amant se sont juré alliance, et tandis que Valentin aiguise l'épée, le vieux Faust,

⁶ NdR. — Effectivement, le vers de Goethe extrait de *Wilhelm Meister* est : « *Das Land, wo die Zitronen blühen...* ».

dans son laboratoire, entre deux cornues, cherche des explosifs et des poudres sans fumée.

*
* *

Le train roule vers le golfe Juan.

Il y a quelques jours à peine, j'en revenais. — J'y suis allé, cette fois, en d'exceptionnelles conditions. L'amiral commandant l'escadre m'avait fait le très grand honneur de me prendre à son bord. Ah ! si je pouvais dire mon émotion à sentir frémissante sous l'éperon d'un grand cuirassé cette mer latine, « *mare nostrum* », qui n'a que d'illustres rivages, de la France à la Palestine, d'Athènes à Carthage ! Si je pouvais dire mon admiration joyeuse à voir glisser à la suite du vaisseau amiral tous ces monstres dociles, ces masses formidables qu'un geste fait évoluer, qu'un chiffon d'étamine déployé tout à coup commande inexorablement, — et qui, morceaux vivants de la patrie française, citadelles en marche, se meuvent sous une seule pensée : défendre la vaste patrie immobile, le continent qui par tous ses sémaphores, les guette, les veille, leur parle et leur répond, et met, en dix minutes, leur âme en communication avec la tête, avec Paris !

Un heureux hasard, une bienveillance que je remercie profondément, m'ont permis de contempler ce que peu de « civils » connaissent : une escadre en mouvement, vue du bord de l'un des navires qui la composent.

L'amiral était-là-haut, à son poste, et il y eut un moment où je voyais sa main, — seulement sa main, — découpée en silhouette d'ombre sur le bleu clair du ciel... Un geste, tout petit, dans cet espace, — et les signaux répondaient, se répétaient, et la ville flottante avait changé d'action et de direction... « Branlebas de combat ! » D'un geste pareil, si petit que, vraiment, il

semble perdu, — peut dépendre l'avenir des races, des civilisations ! de l'Idée et du Fait.

L'escadre courait vers son mouillage... Un geste encore et toutes les ancres, repoussées du bord, se renversaient, tombaient à l'eau d'où jaillissait en explosion une gerbe de feu d'artifice qui nous éclaboussait d'écumes, d'étincelles et de pierres...

Les torpilleurs revenaient s'abriter un peu dans les eaux des grands cuirassés... On rentrait les couleurs... on les saluait... Puis une embarcation nous ramenait à terre... et, de la terre, de très loin, nous arrivait, en bouffées tièdes, oppressantes, cette odeur inexprimablement exquise, des orangers amoureux...

— Quel pays ! me dit un jeune officier.

Les étrangers y pensent toujours. Et tel d'entre eux qui, pendant plusieurs années y est venu à prix d'or, rêve (ça se comprend) de le faire sien « pour toujours ».

Il sifflota l'air : *Connais-tu le pays...* ; puis, après un silence : « Ça sent bon ici !... » Il regarda l'escadre, endormie sur la rade, pareille à un archipel, à tout un rassemblement d'îlots escarpés et noirs : « Voilà, dit-il en riant, une bonne odeur bien défendue ! »

Donc, le jour de la Saint-Jean, j'ai voulu la respirer encore, et le rapide m'y a conduit.

La rade était vide. L'escadre est en Afrique, sur l'autre rive, qui nous appartient aussi, de ce grand fleuve bleu, large de deux cents lieues. L'odeur suave flottait toujours sur les eaux. C'était un désir infini qui s'exprimait en parfums... Je pris une embarcation et, la brise légère étant favorable, nous nous éloignâmes, précédés et suivis par l'odeur amoureuse intense. Il s'y mêlait parfois des senteurs subtiles qui restaient par-dessous, comme noyées en celle-là, et toutes disaient la même chose, elles disaient la chanson de Goethe : *Connais-tu le pays...*

La nuit était close. Le ciel, azur noir à la fois et pâissant, était tout tremblotant d'étoiles, et comme c'était la Saint-Jean, voilà que, tout à coup, de la Napoule au golfe, toute cette côte, plages de sable et falaises de roches, chargées de pins et de palmiers, s'étoila aussi. Partout les feux traditionnels de la Saint-Jean s'allumèrent, flambèrent, grandirent. Une âme de feu sembla partout sortir de la terre, répondre aux étouffantes senteurs de l'air et aux ardentes étoiles du ciel. Un feu de phare là-bas s'était mis à luire, guetté par les sémaphores qui surveillent l'horizon où errent les fières escadres... et pendant que je retournais vers la terre, mon batelier me redit tout à coup, spontanément, les deux vers populaires du *Grimoire des bergers* :

France est le paradis du monde,
Paradis, la France du Ciel !

(Ci-dessous, le jardin d'hiver des Lauriers-Roses à La Garde.)



LES INSCRIPTIONS DU JARDIN D'HIVER¹ AUX LAURIERS-ROSES

Dominique AMANN

Vers la fin de ses études secondaires au lycée de Nîmes², Jean Aicard se rapprocha de sa demi-sœur Jacqueline et du père de celle-ci, Amédée André, qui progressivement adoptèrent le jeune homme. Âgé de plus de soixante-dix ans³, Amédée avait quitté Toulon et vivait avec sa fille dans sa propriété de La Garde, alors nommée *Les Lauriers*. C'est là que Jean venait les rejoindre⁴ lorsqu'il voulait quitter la Capitale – où il était allé

¹ Cette pièce est nommée « serre-verandah » dans l'inventaire du contenu de la maison dressé le 16 juin 1921 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 1, dossier « Les Lauriers-Roses »). Jean Aicard – dans un texte publié ci-après dans le cours de cet article – évoque un « salon d'été ». Aujourd'hui, l'appellation consacrée dans la description muséographique est « jardin d'hiver » : c'est donc celle que j'utiliserai.

² Les jeunes années de Jean Aicard sont désormais bien connues par notre ouvrage : AMANN (Dominique) et PAPIN (Jacques), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise (1848-1873)*, Marseille, éditions David Gaussen, 2011, in-8°, 16 × 24 cm, 304 pages. Pour cette période de la vie de Jean Aicard, voir notamment les chapitres « Amédée et Jacqueline » pages 167-179, « La Garde et les *Lauriers* » pages 195-200.

³ Amédée André est né à La Garde (Var) le 3 brumaire an X [25 octobre 1801]. Il s'est marié à Toulon le 17 mars 1837 avec Marie-Césarine-Victorine Isnard, dite « Victoire », et de leur union est née Jacqueline André. Victoire quitta ensuite Amédée pour s'établir avec Jean-François Aicard et ils donnèrent vie à l'écrivain Jean Aicard. Jean et Jacqueline étaient donc issus de la même mère, mais pas du même père.

⁴ Jean paraît avoir fait la connaissance de sa demi-sœur en septembre 1864 ; son premier séjour aux *Lauriers* peut être daté de juin 1866.

poursuivre ses études de droit – et retrouver sa chère Provence.

« 1873 est la première date-clé dans la biographie de Jean Aicard : c'est celle de la publication de ses *Poèmes de Provence* qui lui apportèrent la consécration littéraire. Jusqu'en 1873, c'est le temps de la formation et de la maturation de la pensée et de l'écriture, le temps des premières armes ; après 1873, c'est à la fois l'entrée dans la carrière d'écrivain et l'installation progressive dans la bastide des *Lauriers*, à La Garde (Var)⁵. »

Amédée André augmenta la maison primitive d'une aile afin d'y accueillir le jeune poète auréolé de sa gloire parisienne : les travaux paraissent avoir été achevés en juillet 1878⁶. Le rez-de-chaussée, avec ses larges ouvertures vitrées, formait, à la mauvaise saison, un jardin d'hiver et se transformait aux beaux jours en un joli salon d'été pour accueillir amis et visiteurs ; la grande pièce de l'étage devint le bureau de l'écrivain. C'est là que Jean Aicard passa une grande partie de sa vie et créa l'essentiel de son œuvre littéraire.

Le jeune Jean écrivit un très joli poème pour l'inauguration de la maison agrandie :

⁵ AMANN (Dominique) et PAPIN (Jacques), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise (1848-1873)*, page 7.

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 7, enveloppe « *Lauriers-Roses* », *Métré des travaux exécutés à la demande de M^r André pour la construction d'un pavillon annexé, côté ouest de l'ancien bâtiment, à sa campagne sise à La Garde, près Toulon*, document de sept pages évoquant la construction d'un rez-de-chaussée, d'un plancher, d'un étage et de la toiture pour un montant de 5 446,70 F, avec un premier versement de 3 000 F probablement à la commande, un second versement de 2 000 F le 8 janvier 1876 et un solde de 446,70 le 25 juillet 1878. — La même enveloppe contient un autre métré, *Propriété de M^r André à La Garde. Construction d'une tourelle contigüe à l'ancien bâtiment façade nord. Métré des travaux*, document de cinq pages indiquant des lieux d'aisance au rez-de-chaussée, un cabinet de toilette à l'étage et une toiture à trois pentes, le tout pour un montant de 1 026,27 F. Ces travaux paraissent postérieurs à ceux de l'aile car le métré est signé du fils Terrerousse.

La première pierre

Maison, sous ta première pierre
Dans un flacon scellé j'ai mis
Ces vers qui sont une prière :
Sois bien bâtie, hospitalière ;
Petite, sois pleine d'amis.

Que l'eau, que le feu te respecte ;
Sois chaude en la froide saison ;
Fais dire, élégante et correcte,
Que Dauphin fut un architecte,
Terrerousse un maître maçon.

Sois un abri sûr à mon rêve,
Un nid doux et tiède, où mes vers
Attendront, non loin de la grève,
Que leur aile au vent se soulève
Pour s'en aller par l'univers.

Dans ta serre où la fleur s'abrite
Invite l'abeille et l'oiseau ;
Que l'hirondelle te visite,
Et garde bien mon Théocrite
Sous tes frais plafonds de roseau.

Sois au passant douteux, au traître,
De toi-même lente à t'ouvrir ;
Sois bonne, quel que soit ton maître,
Aux hommes que tu verras naître,
À ceux que tu verras mourir.

Et tant que l'eau, le fer, la flamme
Épargneront ton monument,
Sois ferme et blanche, sois sans blâme,
Et que ces vers soient comme une âme
Que j'ai mêlée à ton ciment⁷.

La décoration du jardin d'hiver des *Lauriers-Roses*, telle que nous la voyons encore aujourd'hui, est incontestablement l'œuvre de Jean Aicard pour sa conception. Quant à la réalisation picturale, elle fut confiée à un artiste italien de passage :

Dans ma petite maison de Provence, entourée de quelques pins parasols et de quelques platanes, j'ai vu arriver un jour un peintre italien, décorateur de murailles et de plafonds, en quête de travail. Je lui ai abandonné les murs d'un salon d'été. Il y a représenté des fleurs, des fruits, des oiseaux ; mais j'ai exigé que, parmi ces ornements, il plaçât un *livre* ouvert avec cette devise :

Le Livre
Délivre.

JEAN AICARD⁸.

⁷ Je n'en connais qu'une publication – fort tardive ! – dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1755, dimanche 11 février 1917, page 146, colonnes 1-2, « Pages oubliées ». Poème précédé d'un petit chapeau : « *Jean Aicard a chanté sa chère maison et lui a dédié, lorsqu'elle fut rebâtie, ces vers touchants et charmants* ». — Les travaux de maçonnerie furent exécutés par Jean-Baptiste-Adolphe-Honoré Terrerousse – cité dans la deuxième strophe du poème, – né à Brignoles le 9 mai 1831, dit « ouvrier maçon » lors de son mariage à Toulon le 2 février 1857, puis « entrepreneur en maçonnerie » de 1863 jusqu'à son décès en 1910. Il s'adjoignit son fils Paulin-Joseph, né à Toulon en mai 1860 : c'est lui qui donna quitus pour le solde versé par Amédée André en juillet 1878. — Le premier vers de la quatrième strophe confirme que la pièce dont nous parlons dans cet article faisait usage de serre.

⁸ *Les Annales politiques et littéraires*, 12^e année, n° 600, dimanche 23 décembre 1894, page 406, colonne 1, « Quelques pensées sur le livre » ;

L'unité de l'ensemble, des inscriptions énigmatiques et des motifs paraissant chargés de symbolisme m'ont inspiré le sentiment que l'ensemble devait former un rébus, véhiculer un message. En tant que « psy », je me suis attaché à rechercher ce sens caché : j'ai observé puis interprété l'ensemble, un peu à la manière d'un test projectif. La mise en relation de cette décoration avec les premières œuvres du poète fait alors apparaître tout un ensemble de significations cachées.

De par sa construction, la pièce est nettement partagée selon sa diagonale : aux deux murs pleins et sombres formant angle droit autour de l'escalier font face les larges baies lumineuses donnant sur le parc.

En entrant depuis la terrasse, le visiteur découvre d'abord ces murs aveugles, peints dans un ton ocre clair, où sont délimités des panneaux entourés de frises de feuillages bleus sur fond clair : des poèmes sont disposés dans les espaces ainsi aménagés.

Sur le plus grand mur est peint le sonnet *La Joie*, de Sully Prudhomme⁹, un des premiers soutiens du jeune Jean dans ses débuts poétiques. Ce poème invite à une douce jouissance, épicurienne et intimiste – amour de la vie, joie, bonheur :

l'original de ce court texte est conservé par l'académie d'Aix-en-Provence dans les collections du musée Paul-Arbaud. Le peintre italien cité n'est connu que par cette unique mention. — Au témoignage de M. Jean-Pierre Dubois, actuel responsable du musée, ces décorations murales ont été quelque peu restaurées par Henri Pertus, vers 1966, au moment de l'ouverture de la maison au public.

⁹ René-Armand-François Prudhomme, dit « Sully Prudhomme », né à Paris le 16 mars 1839, décédé à Châtenay-Malabry le 6 septembre 1907, premier lauréat du prix Nobel de littérature décerné le 10 décembre 1901. Poète parnassien, il a laissé plusieurs recueils et grands poèmes : *Stances et Poèmes* (1865), *Les Épreuves* (1866), *Les Solitudes* (1869), *Les Destins* (1872), *La France* (1874), *Les Vaines Tendresses* (1875), *Le Zénith* (1876), *La Justice* (1878), *Le Prisme* (1886), *Le Bonheur* (1888), et, plus tard, *Épaves* (1908). À partir de 1888, il délaissa la poésie pour se consacrer principalement à des ouvrages d'esthétique et de philosophie.

La joie

Pour une heure de joie unique et sans retour,
De larmes précédée et de larmes suivie,
Pour une heure tu peux, tu dois aimer la vie :
Quel homme, une heure au moins, n'est heureux à son tour ?

Une heure de soleil fait bénir tout le jour,
Et quand ta main serait tout le jour asservie,
Une heure de tes nuits ferait encore envie
Aux morts, qui n'ont plus même une nuit pour l'amour.

Ne te plains pas, tu vis ! Plus grand que misérable !
Et l'univers, jaloux de ton cœur vulnérable,
Achèterait la joie au même prix que lui ;

Pour la goûter, si peu que cette ivresse dure,
Les monts accepteraient l'éternelle froidure,
L'océan l'insomnie, et les déserts l'ennui ¹⁰.

À droite de ce poème, le jeune homme a rajouté un distique
en grandes lettres :

Pour l'orner, j'inscrirai simplement sur la pierre
Les grands noms immortels qui font de la lumière.

¹⁰ SULLY PRUDHOMME, *Les Épreuves : Amour, Doute, Rêve, Action*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1866, in-1°, 81 pages. — J'ai consulté la seconde publication dans *Poésies de Sully Prudhomme (1866-1872)*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872, in-12, 244 pages : le poème « La Joie » se trouve dans le recueil *Les Épreuves*, section « Action », page 65. La transcription sur le mur du jardin d'hiver des *Lauriers-Roses* est très exacte.

On devine en effet, en filigrane, sous les motifs végétaux de la frise qui entoure le poème de Sully, les noms de Lamartine, Musset, Victor Hugo, La Fontaine, Cervantès, Schiller, Dante, l'Arioste, Leopardi : ainsi sont honorés les écrivains préférés du jeune Jean, formant le cercle de ses amis, et sans lesquels un jour n'aurait pu apporter au moins une heure de joie.

Dans ce même cadre, en bas à droite, en petits caractères, trois autres vers de Sully Prudhomme :

Il n'est qu'un souffle au monde
À qui la raison fière en se levant réponde :
C'est la parole, ô bruits, et vous n'enseignez rien ¹¹.

Continuant à scruter ce mur, le visiteur peut lire, au-dessus d'une niche à gauche de l'escalier :

Maison, sous ta première pierre, —
Dans un flacon scellé, — j'ai mis
Ces vers qui sont une prière :
Sois bien bâtie, hospitalière
Petite, sois pleine d'amis ¹².

En gravissant ensuite les quelques marches qui conduisent aux appartements du poète, on a le loisir de lire le dernier pan-

¹¹ SULLY PRUDHOMME, *Poésies 1865-1866, Stances et poèmes*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1866, in-8°, 323 pages. Ces trois vers sont extraits du poème « La Parole », page 276. — Tout ce panneau fut, par la suite, couvert d'une grande toile du peintre Frédéric Montenard, probablement réalisée en 1892, si l'on en croit un article de Paul Bonnetain publié dans *Le Petit Marseillais* du samedi 9 juillet 1892. Léguée à La Garde par M^{me} Paulin-Bertrand, cette toile se trouve aujourd'hui dans l'école de musique de cette ville.

¹² Première strophe du poème « La Première Pierre » publié ci-dessus.

neau de ce grand mur. Dans la frise qui le délimite, on aperçoit, en haut, les lettres J A recouvrant un « JE VIS POUR LES LAURIERS », en petits caractères : jeu de mots sur le nom de la maison et allusion humoristique à la gloire espérée par le jeune poète, invité, par les autres inscriptions de cette frise, à réussir *non sorte sed arte*¹³, « non par le hasard, mais par le talent ». Ce panneau contient une inscription latine restaurée en plusieurs endroits, rédigée par Jean Aicard et pleine de malice :

*Ego Poeta non Pindarus eheu ! tu Latro non Alexander ;
memor esto tamen Alexandri qui parvulae pepercit domo
Pindari.*

« Je suis poète, mais pas Pindare hélas ! Toi, voleur, tu n'es pas Alexandre ; souviens-toi cependant d'Alexandre qui épargna la maisonnette de Pindare¹⁴. »

tandis que le marbre du petit palier proclame :

Si amicus salve
« Si tu es un ami, bonjour¹⁵ ! »

¹³ L'expression latine *non sorte sed arte*, qui formait alors la devise du jeune Jean Aicard, était connue de l'Antiquité tardive puisqu'on la trouve par exemple chez Boèce au ve-vi^e siècle (*De differentiis topicis*, livre II ; in MIGNE, *Patrologia latina*, tome LXIV, colonne 1183 D) ; chez Cassiodore au vi^e siècle (*Institutiones, liber secundus saecularium litterarum*, chapitre III « *De Dialectica* », partie relative aux syllogismes ; bibliothèque de Valenciennes, manuscrit latin VAL 172, folio 21 verso) ; au Moyen Âge chez Albert le Grand (*Summa de creaturis*, tractatus III, quaestio 10) ou chez Jean Buridan (*Summulae de dialectica*, livre VI « *De locis dialecticis* », chapitre I « *De quibusdam communibus praemittendis* »).

¹⁴ Traduction Dominique Amann.

¹⁵ Traduction Dominique Amann.

Sur le mur perpendiculaire est un poème inachevé... ou en grande partie détruit :

Si tu cherches la joie, aime les belles choses :
Le Marbre et le Laurier, la Peinture et les Roses,
Et le Rhythme assemblant des mots pour nous charmer,
Où toutes les beautés du monde sont encloses.

Et chéris l'Amitié qui console d'aimer¹⁶

Son premier quatrain enseigne que le bonheur ne peut provenir que de la Beauté et qu'elle-même doit être recherchée dans le marbre (la sculpture), la peinture et dans la poésie (le rythme assemblant les mots), c'est-à-dire dans les Arts ; quant aux lauriers et aux roses, qui évoquent certes la gloire du poète couronné ou la nature la plus bucolique, ils désignent tout autant la maison où le jeune homme a trouvé refuge et sérénité.

Dans la partie supérieure de la frise entourant ce poème on lit, sous les motifs de feuillages, « JACQUES LAURIER », pseudonyme¹⁷ que le poète a parfois utilisé et qui réfère aussi bien à Jacqueline qu'à la maison.

¹⁶ Poème de Jean Aicard. Selon l'orthographe en usage à cette époque, le poète écrit « rhythme » conformément au grec ρυθμός dont l'initiale porte l'esprit rude.

¹⁷ Voir par exemple, aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, recueil *Aimer-Penser*, le poème « Le contour des objets s'efface », septembre 1867 ; ou bien, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », le poème « Comme un bon forgeron », septembre 1868. *Jacques Laurier* était aussi, à cette époque, le nom de la bastide :

Jacques Laurier
Ce n'est pas moi qui l'ai de la sorte nommée
La petite maison modeste et bien-aimée,

(ébauche de poème, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, n° 230, « Vieux vers et v. prose ») et c'est à cette adresse que Victor Hugo écrit à Jean Aicard en juillet 1882 (Fonds Jean Aicard, correspondance).

Un crépi inopportunément taloché a gravement mutilé le quintil peint au-dessus de la porte donnant accès au garage, mais il est facile d'y reconnaître la dernière strophe du poème *La Première Pierre* publié ci-avant dans cette étude.

Ainsi donc, les deux murs pleins formant angle droit autour de l'escalier conduisant chez le poète exposent sa philosophie de l'existence, toute puisée dans le *carpe diem*, « cueille le jour, savoure le présent » des épicuriens : amour de la vie ; recherche d'une joie simple apportée par les amis, les beaux-arts et la poésie ; refuge dans une maison heureuse et hospitalière entourée d'une nature préservée.

Le regard se porte ensuite sur les murs mitoyens de la terrasse : percés de larges ouvertures vitrées, ils offrent, sur le même fond ocre clair, une iconographie en couleurs, nichée entre les impostes arrondies des fenêtres. De l'angle de la maison vers le parc, on voit une succession de dessins accompagnés de courtes sentences françaises ou latines. Les deux bouts de cette chaîne consistent en figures antinomiques, renvoyées aux extrémités de la diagonale du plafond :



⇐ dessin ❶

⇓ dessin ❷



❶ À main gauche, – la *manus sinistra* !, – un masque grimaçant et, au-dessous, « Si tu veux voir du drame et pleurer, regarde vivre les comédiens qui t'ont fait rire ». Ce masque évoque le saltimbanque du poème « Sauts périlleux » des *Jeunes Croyances*¹⁸, obligé par le patron du cirque de faire rire les spectateurs autant que le chien savant : il est la personnification des pauvres gens, asservis par les pouvoirs – l'Église, l'État, les possédants, – et contraints à des travaux harassants qui ne leur apportent que souffrance et, parfois, mort.

❷ À l'opposé, autour d'une cigale perchée sur un bel épi de blé, les quelques vers :

Je suis la petite cigale
Qu'un rayon de soleil régale
Et qui meurt quand elle a chanté
Tout l'été¹⁹.

reproduisent le dernier quatrain des *Poèmes de Provence*. La bonne cigale, image chez La Fontaine de l'insouciance et de la joie de vivre, emblème félibréen de la Provence, personnifie le

¹⁸ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre, mi-mai 1867, in-18, 146 pages. Voir dans la quatrième partie, pages 97-100, le poème IV « Sauts périlleux », dédié à l'auteur des *Misérables* [Victor Hugo] ; poème également publié dans *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10^e volume, pages 32-33. Le thème du saltimbanque obligé de paraître joyeux même lorsqu'il est triste et malheureux se retrouve dans un autre poème des *Jeunes Croyances*, « Misère et Soleil » (quatrième partie, poème VII, pages 107-110), ou encore dans *Les Rébellions et les Apaisements* (Paris, Alphonse Lemerre, début septembre 1871, in-16, 190 pages ; voir « Les rébellions », poème XIX « Le Printemps », page 46 : « Je hais le gai printemps, pareil / Aux saltimbanques, aux artistes, / En ce qu'il revêt de soleil / Les réalités les plus tristes. »).

¹⁹ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; voir « Les cigales », poème XXIX, page 178. Une restauration maladroite a remplacé le mot final du deuxième vers – « régale » – par « réveille » !



poète et son chant mélodieux en harmonie avec une nature généreuse symbolisée par un bel épi mûr et bien grenu.

Quatre dessins intermédiaires relient ces figures opposées à la fois géométriquement et sémantiquement, et une thématique profonde me paraît unir ces représentations, dont l'ensemble délivre incontestablement un message philosophique.

Les figures diamétralement opposées marquent deux moments de la vie de Jean Aicard : l'année 1867, celle de la publication des *Jeunes Croyances*, où, au terme d'un parcours chaotique sans famille et sans affection, l'adolescent révolté trouve une sœur aimante et arrive dans une maison accueillante ; l'année 1874 où, après le succès des *Poèmes de Provence*, le jeune écrivain voit s'ouvrir devant lui la carrière littéraire qu'il avait rêvée.

Les figures intermédiaires décrivent l'itinéraire intellectuel du poète entre ces deux dates :

② Après le masque, un cygne blanc posé sur deux livres empilés et, en marge, *Alba vita usque ad mortem canoram*²⁰, « une vie droite jusqu'à une mort harmonieuse ». Cet oiseau

²⁰ De Jean Aicard. L'adjectif *albus* signifie, au premier sens, « blanc » et, par extension, « clair » (cf., chez Sénèque le rhéteur, *Controversiae*, livre



blanc – symbole de la sincérité, de la grâce et de la candeur, de la pureté éclatante ou angélique, – incarne l'adolescent qui arrive au seuil de la vie encore nimbé de l'innocence de ses jeunes années ; posé sur des livres, il indique que le poète a choisi la voie noble de la réflexion et du savoir ; ainsi, au soir d'une vie réussie (*alba vita*), il méritera une mort harmonieuse (*mortem canoram*).

③ Ensuite, une lyre entre deux inscriptions : à gauche, [*c*] *antantes licet usque eamus*, qui est le vers 64 tronqué de la neuvième églogue des *Bucoliques* de Virgile : *cantantes licet usque (minus uia laedet) eamus*, « [nous pouvons,] en chantant, poursuivre notre route ; elle en sera moins pénible²¹ » ; à droite, *non sorte sed arte*, « non par le hasard mais par le talent ». Et le cygne, oiseau-symbole de la précédente image, couronne de sa tête les bras de la lyre : l'être pur, c'est le poète

VII, *albae sententiae*, « pensées limpides, claires ») ou « favorable » (cf. chez Horace, *Odarum seu carminum libri IV*, livre I, poème XII « à Augustus », vers 27-28, *alba stella*, « la blanche étoile », celle qui annonce un ciel serein). Associé à *vita*, cet adjectif me paraît signifier ici « droite, réussie ».

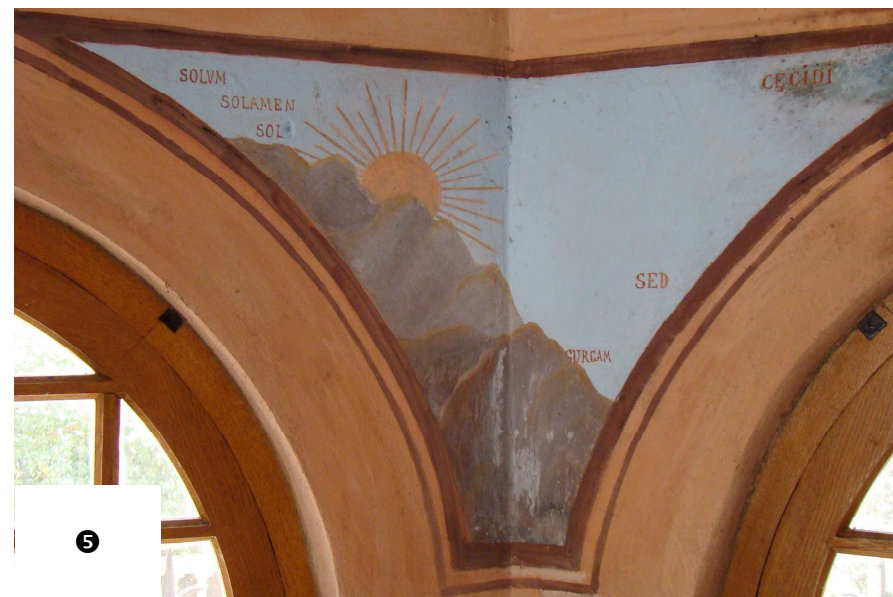
²¹ *Œuvres de Virgile*, Paris, Garnier frères libraires-éditeurs, 1859, in-8°, 700 pages. Voir « Les Bucoliques », églogue IX, page 108, texte latin et traduction française.



dont le chant rend la route moins longue – allège les souffrances de la vie (*cantantes licet usque eamus*) – à condition qu'il soit produit par un talent supérieur (*non sorte sed arte*). Le poète ne peut être un guide pour ses semblables qu'à la condition qu'il cultive l'excellence.

④ Puis, dans un livre ouvert, le distique « Par l'action ou l'art, par la Lyre et le Livre, / Les vrais sages sont ceux qui consolent de vivre » et, à côté, *liberat liber*²², « le livre délivre [libère, rend libre] ». Le livre et la lyre se retrouvent ici pour marquer que l'action et l'art, la poésie (lyre) et la science (livre) affranchissent l'homme des servilités qu'on veut lui imposer et le délivrent (*liberat liber*).

²² *Liberat liber* est également le titre d'un livret autographe de Jean Aicard (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, pièce 401), débuté vers la fin 1866, quand Jean Aicard était encore à Aix-en-Provence et avant qu'il ne parte à Paris. Petit jeu de mot : en latin, *liber* est adjectif au sens de « libre » mais aussi substantif masculin au sens de « livre » ; et le verbe *liberare* signifie « donner la liberté, délivrer ».



⑤ Enfin, dans l'angle coupé, de part et d'autre d'un soleil à moitié caché par une cime, on lit, à gauche : *Solum solamen sol*, « le soleil est la seule consolation », expression dérivée de la maxime latine d'origine inconnue mais strictement synonyme *In sole solum solamen* ; et, à droite, *cecidi sed surgam*²³, « j'ai chu mais je me [re]lèverai ». C'est donc le thème de la consolation qui achève le parcours : le soleil évoque les Lumières apportées par le Progrès qui, seules, consolent les esprits asservis et les éclairent (*solum solamen sol*). Et le cycle coucher-lever de cet astre – ne faut-il pas y voir la séquence I^{ère} République ; Empire-Restauration ; II^e République ; Empire ; III^e République ? – apporte un espoir éternel en rappelant que, même temporairement éteintes par la tyrannie, les lumières de l'esprit ne peuvent que renaître dans l'idéal républicain de

²³ Devise de la famille Montalembert de Cers (CHASSANT et TAUSIN, *Dictionnaire des devises historiques et héraldiques*, tome I, Paris, J.-B. Dumoulin libraire-éditeur, 1878, page 41).

Liberté-Égalité-Fraternité (*cecidì sed surgam*).

Dans cette symbolique, le personnage-clé est le poète qui habite cette pièce : lui seul réunit dans sa personne la pureté du cygne, l'art lyrique, la science livresque et les lumières de la Raison. Le poète est ainsi investi d'une mission humanitaire et, dans *Les Jeunes Croyances* où il proclame ses idées sociales et politiques, Jean Aicard célèbre le « Poète du combat, combattant de la paix » (IV, I), celui « Qui nous guide vers l'avenir » (IV, II) et défend les opprimés (IV, XI).

Cette suite de dessins résume donc l'itinéraire humain – à la fois affectif et intellectuel – du poète, depuis les rébellions de l'enfant abandonné par sa mère jusqu'aux apaisements du jeune homme aimé par sa grande sœur, depuis les révoltes généreuses de l'adolescent des *Jeunes Croyances* jusqu'à la sérénité retrouvée dans les *Poèmes de Provence*.

120

En résumé, il m'apparaît que les murs pleins représentent la face cachée, intime, introvertie de Jean Aicard : tournés vers la maison, le bureau, le travail, ils portent l'enseignement des grands poètes ses aînés qui l'invitent à une douce jouissance épicurienne. Les murs garnis de fenêtres dévoilent la face extravertie, publique, ouverte, du jeune écrivain tourné vers le monde extérieur où il livre son combat par ses œuvres personnelles.

Ce sont incontestablement l'amour de Jacqueline et l'intimité des *Lauriers-Roses* qui ont permis au poète encore novice de devenir le célèbre Jean Aicard.

À PROPOS DE DEUX BUSTES DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

À la mi-octobre et au cours de la même semaine, mon attention a été retenue par deux bustes de Jean Aicard – réalisés par deux sculpteurs, l'Italien Raffaello Romanelli en 1899 et le Français Paulin Bertrand en 1921.

1899 – Raffaello Romanelli

Vers la fin du mois de mai 1899, Jean Aicard débuta un long séjour en Italie. Il se rendit tout d'abord à Venise pour applaudir le célèbre acteur italien Ermete Novelli qui y faisait triompher son *Père Lebonnard*, dans une version italienne en prose, *Papà Lebonnard*¹. En l'absence de pièces d'archives, ce voyage n'est guère connu en détail ; je n'ai retrouvé qu'une petite coupure de presse dans un périodique italien non identifié : *É a Roma da varii giorni ed ha onorato il nostro ufficio della sua*

121

¹ *Le Temps*, 39^e année, n° 13866, mercredi 24 mai 1899, « Théâtres », page 3, colonne 6 : « M. Jean Aicard est arrivé à Venise pour assister à la représentation de sa pièce : *Papa Lebonnard*. À propos de cette représentation, Ermete Novelli a reçu le télégramme suivant : "La ville de Bormes envoie à l'illustre Novelli ses félicitations pour l'exécution de *Papa Lebonnard* de notre aimé poète Jean Aicard. — Vigourel, maire." Ermete Novelli a répondu immédiatement : "C'est moi qui dois remercier votre ville, berceau de mon aimé Aicard, à qui je dois les plus chères satisfactions de ma vie artistique. Le succès de *Papa Lebonnard* est un patrimoine de l'art latin." »

gratissima presenza Jean Aicard, il celebre scrittore francese, l'autore acclamato del Papà Lebonnard, il poeta squisito che dalla sua Provenza derivò nei suoi versi il profumo e lo squittio di « tutti i verzieri di Tolosa », il romanziere elettissimo dell'Ibis bleu, di Melita, ecc. Egli viene da Venezia dove assistette al trionfo del suo Papà Lebonnard con Ermete Novelli e compie un giro in Italia, dove, avendo innumeri e vive ammirazioni, riceve grandi feste. In tanto egli visita i nostri teatri ed a Firenze ammirò grandemente Virginia Reiter. Io ebbi l'onore di assistere con lui e col collega Liber all'interpretazione data da Italia Vitaliani ad Adriana Lecouvreur e l'illustre scrittore rimase vivamente impressionato dall'arte superba della Vitaliani e l'acclamò ripetutamente. Noi mandiamo a Jean Aicard, all'illustre autore del Lebonnard il benvenuto cordiale e l'espressione della nostra vivissima ammirazione. « Il est à Rome depuis quelques jours et a honoré notre bureau de sa présence très reconnaissante, Jean Aicard, l'écrivain français célèbre, l'auteur très acclamé de *Papa Lebonnard* [...]. Il vient de Venise où il a assisté au triomphe de son *Papa Lebonnard* avec de Ermete Novelli et il accomplit un voyage en Italie, où, ayant de nombreux et grands admirateurs, il est très fêté. [...] »²

À la mi-juin, il fut reçu en audience privée par la reine³ : « La reine d'Italie a reçu vendredi dernier en audience particulière M. Jean Aicard. Sa Majesté s'est longuement entretenue avec lui du mouvement dramatique en France. Elle a félicité M. Aicard du grand succès de *Papa Lebonnard* et d'*Othello*. Puis la reine Marguerite a demandé au poète de lui dire l'un de ses poèmes provençaux⁴. »

² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 28 « Le Père Lebonnard », pièce n° 91.

³ Margherita Teresa Giovanna (1851-1926), princesse de Savoie, devint reine d'Italie par son mariage avec son cousin germain le roi Umberto I^{er}.

⁴ *Journal des débats politiques et littéraires*, 111^e année, n° 171, mercredi 21 juin 1899, « Courrier des théâtres », page 4, colonnes 4-5.

Au cours de ce déplacement, Jean Aicard visita l'atelier du sculpteur Raffaello Romanelli, qui modela son buste : les Romanelli formaient alors une dynastie de sculpteurs, créée par Pasquale Romanelli (1812-1887), poursuivie par son fils Raffaello (1856-1928) et les fils de ce dernier, Carlo (1872-1947) et Romano (1882-1968). L'œuvre parut au Salon des beaux-arts de l'Exposition universelle de Paris en 1900⁵ : elle est seulement mentionnée dans le catalogue officiel de cette manifestation⁶, et le *Guide du Visiteur de Paris* n'est guère plus disert : « Sculpture : Les sculptures sont très nombreuses ; elles attireront assurément le public par des côtés d'habileté excessive mais un peu puérile ; parmi les plus intéressantes, on peut citer les bustes de *Ch. Albert*, de *Jean Aicard*, de *M. Reinach*, par Romanelli⁷. » En revanche, M^{me} Paulin-Bertrand, qui paraît avoir vu le buste, le décrit ainsi : « À Florence, le sculpteur R. Romanelli voulut modeler un portrait du poète. Il fit une fine statuette, nerveuse et sensible, qui, dans une attitude très simple, avec la marque et le frémissement de la vie moderne, rejoint la grâce de la Renaissance⁸. »

Son passage dans l'atelier de Raffaello Romanelli donna à Jean Aicard l'idée un poème, qui ne sera publié que dix années plus tard par le mensuel *Je sais tout* :

⁵ L'Exposition universelle de 1900 fut inaugurée le 14 avril par le président de la République Émile Loubet et ferma ses portes le 12 novembre après avoir reçu cinquante millions de visiteurs. Son Salon des beaux-arts, réparti entre le Grand et le Petit Palais, ouvrit le 1^{er} mai.

⁶ *L'Exposition universelle de 1900. Catalogue officiel*, « Italie. Sculpture », page 311, n° 71. — À la page 244 du même catalogue, rubrique « France. Peintures et dessins », sous le n° 226, est signalé un portrait de Jean Aicard par le peintre Ernest Bordes (1852-1914).

⁷ 1900. *Paris Exposition. Guide pratique du visiteur de Paris et de l'exposition*, « Sections étrangères. L'Italie », page 194, colonne 2.

⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 65 (139), article de Léon de Saint-Valéry [pseudonyme littéraire de Julia Pillore, épouse Paulin-Bertrand] « Le Père Lebonnard en Italie », coupure de presse extraite d'un périodique non identifié.

Au sculpteur florentin
R. ROMANELLI

Ton Donatello dort, vivant dans son génie,
Mort dans sa chair, les mains jointes en bon chrétien ;
Sa rigidité garde une vie infinie ;
Le charme de son art a passé dans le tien.

Ton Garibaldi, fier, se retournant en selle,
Appuyant sur la croupe un bras ferme, arc-bouté,
Regarde, par-dessus la lutte universelle,
L'Italie en travail, grandir vers l'unité.

Sculpteur à la main fine, aux robustes épaules,
Penseur fidèle au double idéal des Latins,
Nous aimons avec toi, nous, les Latins des Gaules,
Ta grande aigle romaine et tes lys florentins.

Nous aimons l'avenir que l'espoir divinise,
La liberté qui fait les horizons si beaux,
Et l'art qui, dans ce monde où tout passe, éternise
L'âme des morts, visible aux formes des tombeaux⁹.

Les archives municipales de Toulon détiennent un manuscrit de ce poème tel qu'il avait été retenu pour faire partie du recueil *La Voie sacrée* devant être publié à la fin de l'année 1909. Il diffère quelque peu de la première version donnée ci-dessus :

⁹ *Je sais tout*, 5^e année, n° LIII, 15 juin 1909, page 589.

Au sculpteur florentin
R. Romanelli

Ton Donatello dort, vivant dans son génie,
Mort dans sa chair, les mains jointes en bon chrétien.
Sa rigidité garde une vie infinie ;
Le charme de son art est passé dans le tien.

Ton Garibaldi, fier, se retournant en selle,
À la croupe appuyant son bras ferme, arc-bouté,
Regarde, par-dessus la lutte universelle,
L'Italie en travail grandir vers l'unité.

Sculpteur à la main fine, aux robustes épaules,
Penseur fidèle au double idéal des Latins,
Nous aimons avec toi, nous, les Latins des Gaules,
Ta grande aigle romaine et tes lys florentins.

Nous aimons l'avenir que l'espoir divinise,
La liberté qui fait les horizons si beaux,
Et l'art qui, dans ce monde où tout passe, éternise
L'âme des morts, visible aux formes des tombeaux.

Florence¹⁰.

Le poème de Jean Aicard cite deux œuvres très célèbres de Raffaello Romanelli : 1^o au premier quatrain, le *Cénotaphe de Donatello*, réalisé en 1896 pour la basilique San Lorenzo de

¹⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier vert « Italie ». Ce dossier contient deux manuscrits du poème : 1^o dans la belle mise au net écrite sur cahier manifold, page 26, original ; 2^o dans une autre série de poèmes, folio 20.

Florence ; 2° au deuxième quatrain, le *Monument à Garibaldi* érigé à Sienne dans les *giardini la Lizza*, formé d'une statue équestre sur piédestal et inauguré le 20 septembre 1896.

De ce séjour italien, Jean Aicard rapporta des poèmes, qu'à l'été 1900 il comptait réunir en un recueil, et notamment cette pièce dédiée à Raffaello Romanelli :

QUELQUES POÈTES CONTEMPORAINS

Jean Aicard

[...].

Au théâtre, M. Jean Aicard a connu le succès avec *Smilis*, *Don Juan*, surtout *Othello*. Mais il jouit en Italie d'une extrême popularité avec son *Père Lebonnard*, que Novelli a fait applaudir partout et qui valait, hier encore, à Jean Aicard l'hommage d'une délicieuse statuette le représentant lui-même et qu'au nom d'amis et d'admirateurs italiens lui adressait le sculpteur Romanelli.

Jean Aicard, qui vit beaucoup en Provence et en Italie, prépare un volume de poésies, *Visites en Italie*, où les vers suivants figureront :

FLORENCE

Au statuaire Raffaëlo Romanelli.

Florence la Délicieuse
S'endort dans les charmes du soir.
Là-haut, Fiesole, pour la voir,
Se dresse, aïeule glorieuse.

Florence, la reine, s'endort
Parmi les vignes en guirlandes ;
Des roses s'ouvrent, toutes grandes,
Autour d'elle, sous un dais d'or.

La reine, au cœur de son royaume,
S'endort, ayant sous une main,
Joyau puissant, prodige humain,
Sa haute tiare : le Dôme.

Et, sombre sur le ciel rosé,
Sa Tour Vieille, droite sur tige,
Renflée au faite, autre prodige,
C'est son sceptre fleurdelisé¹¹.

1921 – Paulin Bertrand

Au cours de l'été 1921, soit seulement quelques mois après la disparition de Jean Aicard, le peintre et sculpteur Paulin Bertrand travaillait à fixer une dernière fois les traits de son ami par la réalisation d'un buste.

Fin juillet, l'ouvrage était fort avancé :

Causerie de Littérature et d'Art

Le buste de Jean Aicard

Le hasard de la naissance, — j'aime mieux écrire une bonne fée, m'a fait voisin, ami presque d'enfance, de jeunesse et de toute la vie de l'excellent homme et harmonieux poète Jean Aicard.

J'avais coutume depuis l'âge de dix à douze ans, à mes heures de liberté, de prendre presque journallement le chemin qui réunit ma vieille bastide provençale à celle où je l'ai connu, aimé et admiré dans sa nature naturellement vibrante et où je l'ai suivi dans toute son évolution littéraire, depuis les accents révoltés de sa jeunesse, jusqu'à la pleine floraison de son admirable génie gréco-latin.

¹¹ *Le Temps*, 40^e année, n° 14312, jeudi 16 août 1900, page 4, colonne 4.

Je l'ai vu et senti vivre, depuis l'époque où il jetait ces vers
comme un défi à la vie :

À leur conviction dangereuse fidèles
Et prêts à tout souffrir pour leur rêve idéal,
Les inspirés du Beau, les indignés du Mal,
Tant qu'ils n'ont pas vaincu ne sont que des rebelles ¹²...

jusqu'à son entrée à l'Académie Française et jusqu'à sa sortie
de la vie, si brusque et si douloureuse pour ses vrais amis, mais
triomphale aussi, car il demeurera l'auteur immortel de bien
des œuvres mal connues encore, et, tout au moins, du *Père
Lebonnard*, poème scénique profond, unique en son genre, à la
fois simple et sublime, et plein d'une nouvelle humanité.

Mais, à côté du *Père Lebonnard*, l'œuvre d'Aicard est innom-
brable. Des *Jeunes Croyances* à *Don Juan*, des *Poèmes de Pro-
vence* au *Pèlerin*, encore inédit, l'œuvre d'Aicard se développe,
s'étage et s'élève vers un Idéal magnifique et consolateur dont
il est demeuré toujours assoiffé.

Jean Aicard, que j'avais encore embrassé à *Jacques-Lau-
riers*¹³, la veille de son départ pour Paris, est mort le 15 mai
dernier.

Il y a trois semaines à peine, je m'en retournai, navré, de ce
même *Jacques-Lauriers*, de cette chère résidence de Jean
Aicard : *son arpent du sol de la Patrie*, que j'avais retrouvé
vide, comme un corps sans âme, comme une figure sans regard,
et cela pour la première fois depuis plus d'un demi-siècle,
quand j'entrai, pour me reposer, âme et corps, chez mon autre

¹² NdR. — Quatrain placé en épigraphe du recueil *Les Rébellions et les Apaisements*.

¹³ NdR. — Nom primitif de la maison de La Garde aujourd'hui dite *Les Lauriers-Roses*.

voisin, le sympathique et distingué peintre et sculpteur Paulin
Bertrand, son ami aussi.

Comme moi-même, Paulin Bertrand, tente de ressaisir le bon
maître ami disparu, de le faire revivre aux yeux, de le recréer
pour ainsi dire, — mais nos moyens ne sont pas les mêmes, et,
j'avoue, humblement, que mon amitié pour Jean Aicard me
fait jalouser les moyens du sculpteur.

Que pourrai-je bien faire, simple poète ? — Quelques vers
de plus... un livre, peut-être pour raconter Jean Aicard tel que
je le connais ? C'est tout, — et, c'est peu.

Mais, lui, le peintre !... le sculpteur !... Qu'il est heureux et
que je le jalouse ! Il va faire renaître, revivre le disparu aux
yeux de tous dans sa forme humaine et dans son expression
même de chercheur d'idéal.

Et Paulin Bertrand, tout de suite, avec des gestes mesurés et
délicats d'artiste religieusement amoureux de l'œuvre future,
saisi tout entier par elle comme par une force irrésistible, me
montre une armature en métal et un bloc de terre glaise, en me
disant simplement : *Je vais faire le buste d'Aicard*.

J'ai compris que ce buste était comme déjà fait dans l'âme
même de Paulin Bertrand et que les mains n'auraient plus qu'à
copier le souvenir vivant que l'artiste porte en lui.

Revoir Jean Aicard, tout près de chez moi, le long du chemin
familier depuis l'enfance, si souvent parcouru avec lui-même,
et, *recréé* par une main amie, c'était vraiment comme la réa-
lisation d'un rêve ! — J'hésitais, pourtant, à franchir la petite
distance, dans un sentiment de réserve facile à comprendre. —
L'atelier d'un véritable artiste est comme un tabernacle. J'hési-
tais, à l'ombre de mes arbres familiaux, quand tout à coup, émer-
geant de l'allée des tilleuls, tout à la fois nerveux et discret, je
vis surgir, Paulin Bertrand lui-même, les doigts *anglaisés*, —
qu'on me pardonne le néologisme, — la blouse aussi... et qui
me dit : *Venez*.

Je répondis : *J'allais y aller.*

C'était presque vrai. Voir le buste d'Aicard était devenu dans ma vie aussi nécessaire, que de faire ce buste dans la vie de Paulin Bertrand.

Nous voici devant le buste bien éclairé par une baie au levant, baie qui laisse entrer, légèrement adoucis, les rayons réfléchis d'un soleil qui s'en va à l'occident. Il est six heures du soir en plein juillet.

Le buste est en création. Toute la tête est formée, bien campée sur l'appareil mobile à hauteur d'homme ; par le jeu des flots lumineux et des mouvements que l'artiste imprime savamment à son œuvre sur le pivot tournant, on dirait par moments que le buste prend vie dans l'ombre et la clarté. Cette glaise alors est comme une chair brune.

L'artiste vibre et, évidemment, je suis ému, Jean Aicard est presque là. Je dis *presque*, puisqu'il ne parle pas et qu'il ne me dit pas : *Bonjour Colomb...*

Il est même cruel pour ceux qui aiment de voir la mort si semblable à la vie. Et pourtant, cela plaît, — et console même un peu. Paulin Bertrand, affiné et difficile, a détruit une première fois son œuvre. Il a eu ce courage, héroïque certainement, de détruire et de recommencer le visage aimé.

Actuellement, la tête se complète ; le modèle sous des doigts infiniment délicats et dont le contact léger est comme une caresse permanente, prend des reliefs et des détails qui font revivre l'attitude et la physionomie comme dans une résurrection, d'heure en heure plus impressionnante. Un rien, un léger pli, un atome de glaise posé, enlevé, écrasé ou accru ajoute une réalité de plus à l'expression de la forme vraie et de la physionomie à ressaisir.

Et, maintenant, ce buste, je le regarde attentivement.

Les yeux, bien ouverts, reçoivent largement la lumière et la rendent de même. Comme pailletés d'un léger ironisme un peu

douloureux, ils sont néanmoins franchement souriants et profondément bons.

Les oreilles fines, très fines même, perçoivent nettement tout ce qui fait du bruit dans la nature, depuis le frémissement de la feuille jusqu'aux battements des cœurs.

Le nez, un peu fort, est alerte aussi et les narines sont celles d'un nerveux et d'un sensitif.

La chevelure était, autrefois, abondante : elle est devenue une auréole. La barbe sarrasine, en désordre jadis, s'est assagie et régularisée avec le temps.

La mâchoire est toujours robuste. Le menton volontaire est rond : volonté adoucie.

La bouche, toujours prête à s'ouvrir, armée comme les yeux, d'un léger rictus qu'une vraie et profonde bonté efface presque, va, peut-être, nous clamer *Le Rhône*¹⁴ ou nous moduler *Ginévra* !

Hélas ! — non. — Elle se tait.

Et pourtant, l'écho de ces beaux vers, est tel en nous, — en nous présents, — qu'il nous semble entendre l'orchestre harmonieux qu'était la voix de Jean Aicard. Jean Aicard *orchestre* ses beaux vers. Le front large, haut, et très légèrement fuyant exprime admirablement tout l'homme et tout le poète : *rêve et action*. Ainsi que l'a écrit Mme Paulin Bertrand, la très distinguée femme de l'auteur de ce buste, Jean Aicard est un idéaliste rationnel.

C'est avec son âme, plus encore qu'avec ses mains, que le Maître Paulin Bertrand, crée le buste de Jean Aicard.

La glaise obéissante, sous la volonté des doigts et de la pensée, exprime de mieux en mieux, chaque jour, l'âme même du Poète.

¹⁴ NdR. — Plusieurs poèmes pourraient être ici concernés. Voir mon article sur le Rhône dans cette livraison d'*Aicardiana*, pages 79-97.

Cette œuvre, née à la fois du talent et de l'amitié, sera, certainement, par excellence, l'image de Jean Aicard, d'un excellent homme, profondément aimé par tous ceux qui l'ont bien connu, et d'un poète incomplètement apprécié encore, car il est essentiellement représentatif, non pas seulement de la Provence, mais de la France tout entière, et même avec le *Père Lebonnard*, au moins, d'une humanité meilleure, — encore future.

Et puis Jean Aicard, il faut bien l'écrire aussi, appartient à la cohorte courageuse des poètes et écrivains que l'hystérie littéraire n'a pas atteints, et qui savent encore écrire la prose en prose et les vers en vers.

Bravo, Paulin Bertrand ; vous faites-là, en même temps, belle œuvre et belle action, comme l'a fait, d'ailleurs lui-même, pendant toute sa vie, le poète gréco-latin, — et si français, — dont nous déplorons la cruelle disparition !

FÉLIX COLOMB-BRUN¹⁵

Lauréat de l'Académie Française

(Extrait des MÉMOIRES : LE TEMPS COULE)¹⁶.

Un mois plus tard, l'œuvre était achevée :

LE BUSTE DE JEAN AICARD

LA GARDE, 22 août. — Au cours d'une visite que nous venons de faire au distingué peintre et sculpteur M. Paulin Bertrand,

¹⁵ Félix Colomb est né à La Garde (Var) le 2 septembre 1857. Avocat, substitut puis procureur dans différents tribunaux de France et d'Outre-Mer, il retrouva le Var en décembre 1902 en qualité de procureur de la République à Draguignan. Il fut également un poète délicat et un auteur dramatique dont de nombreuses œuvres ont été publiées.

¹⁶ *Le Journal d'Aix-ville d'eau*, 13^e année, jeudi 27 juillet 1921. Aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 35, pièce n° 2.

dans sa villa du Pont-de-la-Clue, nous avons eu le plaisir d'être reçu dans son atelier.

M. Paulin Bertrand nous a montré le buste de Jean Aicard, création dans laquelle il a mis tout son talent d'artiste et, plus encore, toute son âme imprégnée du souvenir vivant de son illustre ami disparu.

La ressemblance est frappante et, devant ces traits aimés, on se sent ému. Jean Aicard est là avec son air de bonté vraie et profonde. Il semble que sa bouche va s'ouvrir et que nous allons entendre encore cette voix harmonieuse, semblable à un orchestre divin, qui remuait toutes les fibres du cœur.

Le front large et haut exprime d'une façon admirable ce que fut cet apôtre de la pitié.

Sous les doigts et sous la volonté du talentueux peintre et sculpteur qui a fixé sur la toile ou gravé dans la pierre toutes les beautés de notre chère Provence, la terre glaise a obéi et a reproduit fidèlement l'image de celui qui la chanta en de si beaux poèmes.

En créant le buste de Jean Aicard, l'éminent artiste qu'est M. Paulin Bertrand a fait une belle œuvre qui a surgi tout à la fois du talent et de l'amitié.

Elle est destinée, croyons-nous, à être placée soit au foyer du Grand-Théâtre de Toulon, soit au musée de cette ville.

Placée au milieu de ceux qui ont aimé et admiré l'excellent homme que fut Jean Aicard, elle fera revivre l'image du poète délicat dont nous déplorons toujours la disparition. R. J¹⁷.

¹⁷ Coupure de presse dans un périodique non identifié, conservée par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 35, pièce n° 1, datée au crayon « 1921 ».

« Avis de recherche »

Ces effigies de notre écrivain ont aujourd'hui disparu. Ont-elles été détruites ?... sont-elles conservées dans des collections particulières ?... nul ne pourrait l'affirmer, toute trace ayant été perdue de ces deux œuvres d'art.

Heureusement, l'iconographie aicardienne est riche de dessins, portraits, tableaux, médaillons, bustes ou photographies – dont l'inventaire serait à réaliser, – qui constituent autant de souvenirs de notre poète et prouvent, aujourd'hui encore, combien il fut aimé de tous ceux qui eurent la chance de le connaître.

BIBLIOGRAPHIE

Exposition universelle de 1900. Catalogue officiel illustré de l'exposition décennale des beaux-arts de 1889 à 1900, Paris, Ludovic Baschet éditeur, in-16, 336 pages, nombreuses photographies.

1900. Paris Exposition. Guide pratique du visiteur de Paris et de l'exposition, Paris, Hachette et Cie, sd, in-8°, xxiv-485 pages, figures, plans.

LA NOËL DU PETIT JEAN *

Jean AICARD

I

— Où donc est le petit, Thérèse ? demanda à la fruitière son mari le typographe, qui rentrait du travail.

— Il était là tout à l'heure qui jouait aux billes avec des noisettes, dit la fruitière en coupant à même dans une motte de beurre une belle tranche grasse qui luisait aux clartés d'un double bec de gaz.

La pratique s'impatientait, et Thérèse montrait du zèle. Elle ajouta en jetant le beurre dans la balance :

— Il se sera caché derrière les sacs, pour te faire rire !

L'ouvrier aux mains noires remua les sacs et cria doucement :

— Jean ! mon Jeannot, je te vois ! sors de là bien vite !

Il s'attendait à entendre un bruit de rire enfantin, sonnant le cristal, ce beau rire des petits qui éveille, au cœur des plus vieux, un souvenir de source claire.

* En l'absence de tout manuscrit dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, le texte est ici donné d'après la première publication : *La Nouvelle Revue*, 12^e année, tome LXVII, novembre-décembre 1890, pages 754-762. On retrouve cette histoire dans *La Vie provençale, supplément illustré du Petit Var*, 1^{re} année, n° 29, dimanche 25 décembre 1892, page 226 colonne 3 et page 227 colonnes 1-3, avec une ponctuation très alourdie, des dialogues entièrement recomposés et quelques variantes textuelles. Dernière publication dans *L'Été à l'ombre*, Paris, Ernest Flammarion, août 1895, sous le titre légèrement modifié « La Noël du petit Zan », aux pages 113-133.

Rien ne parut ; rien ne s'entendit.

— Jean ! Jean !

— Il était là tout à l'heure, sur le pas de la porte, qui jouait avec un gros chien, dit, sur le trottoir, la concierge d'à côté, au moment où Thérèse, accompagnant sa pratique, lui ouvrait la porte du magasin.

Le mari et la femme se regardèrent, brusquement inquiets.

À ce moment, tous deux se sentirent dans l'estomac comme un sursaut de tout leur sang effrayé, et ils pâlirent.

Le typographe, dans la rue, à pleine voix cria :

— Jean ! Jean !

Elle n'était pas très populeuse, cette rue du grand Paris, et voisine pourtant de l'avenue de l'Opéra, qui était défendue à l'enfant... Peut-être avait-il couru jusque-là ? Déjà le père y était. D'un œil qui ne se fixait nulle part, il regardait se mouvoir les jambes actives des passants... À chaque instant il croyait revoir le petit... Quatre ans... Haut comme ça. En tablier bleu. Les joues grasses, roses, et si éveillé !... Le voilà !... non, c'est un gros chien... — Oh ! cette fois, c'est bien lui !... Non, c'est une petite fille qui donne la main à une dame... Épouvanté, le pauvre père regarda vers le milieu de la chaussée. Et il lui sembla que ses regards se dirigeaient très lentement de ce côté, comme s'ils avaient eu peur de voir, sous les roues, une loque roulée... le tablier bleu... l'enfant écrasé... Il y avait un peu de boue, des luisants bleuâtres, sur le pavé de bois... glissant !... Non ! rien. — Tout là-bas, il crut voir quelque chose de vivant s'abattre sous les pieds d'un cheval... mais ce n'était rien encore, qu'une ombre dans les reflets... Le typographe essuya son front où perlait une sueur froide... — « Et la mère ? pensa-t-il... Il a fallu qu'elle reste pour garder la boutique... il faut m'en retourner... Retournons... Le petit doit y être... »

Et il s'en alla, ahuri, regardant çà et là, malgré lui... « Le petit doit y être... il y est... Derrière les sacs, comme toujours !

Ah ! le gredin, de nous faire de ces peurs-là ! Est-ce bête ! Je vas lui flanquer une paire de gifles pour lui apprendre !... il ne recommencera plus. »

II

La mère avait tout quitté.

Elle avait remonté la rue de Richelieu, filant droit devant elle, heurtant les passants, frôlant les roues des voitures, et comme certaine de ne retrouver le petit que beaucoup plus loin.

« On l'a volé ! » Pourquoi n'en doutait-elle pas ? Il lui était arrivé bien souvent de le chercher un bout de temps dans le voisinage, mais cette fois *il était volé*, pour sûr ! Quelque chose le lui disait. Eh ! oui, c'est dans les voitures qu'elle jetait un regard brusque, aussitôt détourné, car une voiture, ça va si vite ! — Pourquoi regardait-elle là, voyons ? « Les voleurs d'enfant, — des bohémiens ! ça ne va pas en voiture, dans Paris... Ils ont des charrettes !... Est-ce que je deviens folle ?... »

Sur le grand boulevard, au coin de la rue Richelieu, elle s'arrêta. Les files des baraques de bois, à droite, à gauche, faisaient deux rues gaies (des rues de village un jour de foire) de chacun des larges trottoirs... La boutique du coin était pleine de polichinelles, en bois, en carton, en chiffons, en fer-blanc... de toutes les couleurs... Le marchand offrait sa marchandise enfantine.

La fruitière l'interrompit au milieu de son boniment au public attroupé : — « Pardon, sans vous déranger... Je demeure à côté... la fruitière... Par hasard, vous n'auriez pas vu mon petit ? On me l'a volé... quatre ans... un tablier bleu... des joues grasses... il rit toujours, ça ne pleure jamais... il aimerait tant vos polichinelles !... Vous ne l'avez pas vu, par hasard, en voiture, passer là, il y a un quart d'heure ? »

Le marchand de joujoux la regarda avec compassion : « Il faut aller au bureau de police, » dit-il. Elle pensa : « Il est peut-être à la maison, l'enfant ! mon homme l'aura retrouvé... Il l'a retrouvé, pour sûr ! » — Et elle retourna en effet, tout en regardant toujours, ça et là, le pavé de la rue luisante. Il lui semblait que c'était une rivière sale, à l'eau épaisse, et que le petit avait disparu dessous, noyé.

III

Dans la boutique, elle trouva son mari qui pleurait :

— Eh bien ? Tu ne l'as pas ?

— Il est perdu !

— Non, on l'a volé !

Ils appelèrent la concierge voisine, qui garda la boutique, et ils coururent au bureau de police : « Quatre ans, monsieur le commissaire ; des joues grasses ; ça rit toujours ;... un tablier bleu... Il se cachait toujours derrière les sacs... alors, vous comprenez, d'abord, nous avons pu croire... mais il n'a pas pu se perdre !... Il n'allait jamais loin... Notre enfant est volé !... Si vous avez des petits, vous devez comprendre !... Il a un signe, comme ça, là, sur le gras potelé de son petit bras. »

Le commissaire était ému. Le couple sortit... Toute la nuit, on laissa la boutique entr'ouverte, éclairée. Le père et la mère étaient là, au milieu des sacs, des pains de beurre ; — assis, muets, — comme veillant la petite ombre perdue, à la lueur du double bec de gaz, un peu baissé, par économie.

Ils ne se disaient rien. Ils regardaient devant eux, le vide, et, dans un rêve brouillé, voyaient, sur des luisants de pavé boueux, des roues de voiture, des pieds de passants... et, toujours, le petit tablier bleu... Quatre ans... Il riait toujours.

Et, confusément, à leurs oreilles, grondait, bourdonnait la rumeur de Paris, faite du roulement continu des voitures, du piétinement des passants innombrables ; du bruit des voix, des rires ; du son du louis d'or, des monnaies d'argent, remués par les joueurs et les marchands ; rumeur formidable à la fois et sourde que la nuit même n'étouffe pas, pareille à celle de l'océan — où l'on se noie.

IV

— Comment t'appelles-tu ?

— Ian !

Et Ian battait l'une contre l'autre ses petites mains très propres.

Il avait des joues roses en effet, et un tablier bleu, très bleu, battant son neuf. Il était lavé comme une vaisselle de riche, et joli comme un Amour !

Pour l'instant (minuit sonnait), il était très occupé à sacquer un grand arbre de Noël, chargé de poupées, d'oripeaux, de paillettes, de jouets, mirlitons, tambours de basque, arlequins et polichinelles, sabres et fusils, longs comme le doigt, — au milieu de mille petites bougies roses, bleues, vertes.

Ian n'avait jamais été à pareille fête.

L'arbre était à terre, sur un pur tapis d'Orient, dans un salon luxueux, éclairé d'un lustre et de plusieurs lampes.

Et comme l'arbre était beaucoup plus haut que Ian, — Ian se dressait sur la pointe de ses petites bottines fortes, à bout de métal, — et il tâchait, négligeant les basses branches, d'atteindre l'impossible... — « Je veux ça, Madame ! »

Une « belle dame », à genoux près de lui, le regardait faire, de tous ses yeux, rougis de larmes, et lui souriait... « Ta maman sera bien contente, n'est-ce pas, quand tu lui rapporteras tout ça ? »

Mais Ian ne pensait pas du tout à sa maman, à cette heure ! Il y avait pensé pourtant, quelques heures avant, lorsque la belle dame, brusquement, sur le trottoir, à trois pas de la boutique, l'avait saisi à pleins bras et jeté dans sa voiture en criant au cocher : « Chez moi ! »

Oui, il avait eu bien peur alors et il avait pensé à sa mère : « Maman ! »... Et c'était juste à ce moment qu'après avoir cherché derrière les sacs, après avoir ouvert la porte à la pratique, le père et la mère s'étaient regardés, éperdus, et que leur sang « n'avait fait qu'un tour » ! — « Maman ! »... Qui sait ?... pourquoi pas ?... le cri du petit, inentendu, avait été perçu cependant, senti, par deux cœurs... Cela, voyez-vous, est un miracle beaucoup moins étonnant que le télégraphe et le téléphone... Il avait crié : « Maman ! » et la fruitière avait vu, oui *vu* (ah ! c'est drôle, n'est-ce pas ?) une voiture, et le petit dedans, volé !... mon Dieu, oui, volé !...

V

La belle dame s'appelait Anna. Anna, qui ? — Anna, rien. — Pauvre fille ! pauvre femme ! — Le banquier qui la venait voir, à des heures fixes, ne l'aimait pas. Elle faisait partie de son luxe.

Elle était jeune, bien vraiment jeune, assez bête, avec un corps de statue.

Elle n'en était qu'à « son troisième ». Le « second » avait été un étudiant riche, qui, après l'avoir gardée un an, au moment de regagner le château de ses pères, pour y exercer la profession de sportsman campagnard, l'avait « passée » au banquier. Vrai, elle avait eu de la chance, cette Anna.

Son « premier » avait été, en province, où elle était couturière, un sous-lieutenant qui lui avait promis le mariage, l'avait rendue mère, et abandonnée aussitôt.

Montrée au doigt, ne voulant, pour rien au monde, abandonner, — elle, — son enfant, elle était venue à Paris, au quartier Latin, — dans le gouffre où tout se perd — pour vivre de son métier de couturière.

Et, deux ans, elle avait lutté ainsi, sage en effet, ne vivant que pour le « petit ».

Oui, deux ans, deux belles années, elle avait été mère, et si bonne mère !... Nuit et jour elle avait travaillé — auprès du berceau. Elle ne mangeait guère, ne dormait guère. Elle travaillait — en souriant. Elle était pâle en ce temps-là, mais si heureuse !... Le petit allait si bien !... Elle faisait, pour l'amuser, des poupées en chiffons. Elle les faisait très bien, avec de très belles étoffes, et elle leur mettait des chapeaux à plumes. Un jour, elle avait acheté à « son fils » un pantin de cinq sous, — et puis... Et puis, il était toujours là, le pantin de cinq sous ; il était maintenant dans un tiroir de table Louis XV, marquetée et dorée... mais le petit Paul, — lui, — à deux ans, était mort... un soir de Noël, — oui, — un soir de fête, le soir même de la fête des enfants ! Alors, que lui avait importé tout le reste, à la mère ?... Elle avait accepté à souper, un soir, d'un étudiant... Et voilà l'histoire d'Anna.

VI

Il y avait deux ans de cela... Le petit aurait quatre ans... Déjà l'année dernière, le soir de Noël, elle s'était dit : « Il aurait trois ans ! » Et elle avait acheté un petit arbre de Noël. Sa femme de chambre était allée dire au banquier : « Madame prie Monsieur de ne pas venir ce soir. Madame est souffrante. » Et, toute seule, elle avait allumé les petites bougies, et veillé, en pleurant, la petite ombre morte.

VII

Et alors, cette année, — comprenez-vous ? — une idée lui était venue, brusque, en coup de lumière : « Il me faut, il me faudrait, pour ce soir (toute seule c'est trop triste !) un petit enfant !... J'achèterais un bel arbre... je croirais voir mon petit Paul... Il serait content, le petit garçon à qui je donnerais tant de choses... et ses parents aussi seraient très contents. »

Puis une idée poignante avait succédé : « Je ne connais pas d'enfant. — Et, si j'en connaissais un, ses parents voudraient-ils me le prêter, à moi ?... Et toute une nuit ?... Une nuit de Noël, surtout ! »

Alors, elle avait pleuré beaucoup. « Suis-je bête ! » se disait-elle. Et elle reprenait : « Ce serait pourtant bon, de revivre un soir ma vie d'autrefois ?... »

La pauvre fille fut alors prise, — comme d'une rage, — du désir fou de ressentir en elle ses sentiments de mère qui l'avaient rendue si heureuse dans la pauvreté, si fière d'elle dans sa honte.

Puis, elle avait renoncé, « par raison », à son projet « d'emprunter » un enfant...

Et cependant elle avait acheté, le jour de Noël, un bel arbre, très grand, et l'avait, elle-même, chargé de joujoux, de bonbons, noués par des faveurs... Et elle se promettait d'en allumer les petites bougies, cette nuit, *quand elle serait seule*... Elle sortirait le pauvre pantin de Paul... et se mettrait à pleurer !... Ce serait sa messe de minuit, comme une messe de naissance et de mort à la fois, la messe de ses souvenirs. Dans sa simplicité, elle se sentait très religieuse, très sanctifiée par son intention... Elle se rappelait les messes de minuit, dans sa petite ville, — où l'on priait vraiment, — où l'on riait pourtant beaucoup... et où... à la sortie... Ah ! l'amour ! quelle triste chose !...

— Voilà pourquoi, Anna, à genoux sur le beau tapis, regardait souriante, avec des yeux très rouges, — Ian (qui piétinait de joie), dépouiller à pleines mains, à pleine bouche, l'arbre de Noël, trop grand pour lui.

VIII

Quand il eut bien mangé, bien bu, bien joué, bien sauté, bien crié, bien ri, — Ian pleura. « Je veux voir maman ! »

Ce fut, pour Anna, comme un réveil terrible. Il lui sembla qu'elle venait d'être folle et que, brusquement, sa raison lui revenait, sautait dans sa tête d'où tout à l'heure elle était sortie !

La pendule sonnait une heure du matin. Que faire ? — Rendre le petit, le rendre tout de suite, il n'y a que ça ! On comprendrait... — « Reconnaitras tu ta maison ? — Oh ! oui. — Attends-moi là, bien sage ! »

En rentrant, elle s'était déshabillée. Elle se rhabilla, se fit très belle. « On verra bien que je ne suis pas une voleuse !... J'expliquerai... » Quand elle revint au salon, Ian, ses deux petits poings fermés, et très serrés comme s'il était en colère, dormait en souriant. Le pantin de cinq sous, le pantin de Paul, dormait entre ses bras...

Que faire ? — On ne réveille pas un enfant, quand on aime les enfants. Elle le prit doucement, marcha vers son lit, puis, tout à coup, tourna sur elle-même, et le coucha, tout blotti, dans un grand fauteuil.

La pendule sonnait six heures.

Ian dormait paisiblement, ses petits poings toujours fermés. Entre ses doigts, on voyait luire des choses ; un bout de papier doré, un débris de joujou... Et le sucre des bonbons luisait sur sa lèvre qui souriait.

Le pantin de cinq sous, le pantin de Paul, dormait entre ses bras.

Anna, assise, tout près de lui, veillait toujours, et ses yeux étaient pleins d'un rêve que rien ne peut dire.

IX

L'aube se leva blafarde sur le Paris d'hiver. Les boutiques se rouvraient dans la rue où le jour sombre était violacé. Les premiers passants marchaient vite, en frissonnant ; on entendait claquer des galoches de bois sur le pavé.

Et, dans la petite boutique, toujours assis et muets, l'œil fixe, comme hébétés, le père et la mère — attendaient... À chaque bruit, ils prêtaient l'oreille — ... « On nous le ramène ! — Qui donc pourrait le ramener ?... — Le commissaire. — Ah ! bien, oui ! déjà !... »

La mère n'avait pas encore pleuré.

Tout à coup, un roulement doux de voiture commença tout au bout de la rue déserte...

— C'est lui ! dit la mère.

Lui ? Pourquoi ? Elle ne savait pas... Une voiture !... L'homme la regarda, ahuri de plus en plus, sans attacher d'importance à ce cri... La voiture s'arrêta, pas très loin... Déjà la fruitière était dehors... Jean ! Jean !... Elle éclata en cris, en sanglots, en larmes, en lamentations... Et, l'enfant entre ses bras, elle s'engouffra dans la boutique, et, penchés sur lui, le père et la mère lui parlaient tous deux à la fois, très vite, pendant que lui, l'enfant, n'écoutant pas, très ennuyé de leurs caresses qui le dérangeaient de jouer, élevait vers eux ses petits bras chargés de choses en couleurs, de papillotes et de poupées.

— Où as-tu pris tout cela ? Ah ! le méchant enfant ! — Est-il Dieu possible ! Comprend-on ce qui nous arrive ! — Je croyais

bien qu'il était volé ! — Et moi, écrasé ! — Mais qu'est-ce c'est que cette voiture ?

Ils disaient cela, mais ça leur était bien égal, la voiture ! Ah bien ! elle aurait pu repartir, après tout, sans qu'ils fissent rien pour la retenir... Ils auraient regretté plus tard, par exemple, de n'avoir pas demandé l'explication... mais, en ce moment, il était là, le petit, et le reste leur était bien égal !

— Qu'est-ce que c'est pourtant que cette voiture ?

— C'est la mienne, Madame... je vais vous expliquer.

Ils se retournèrent.

— C'est *ma* belle dame ! cria Ian.

Anna était devenue la belle dame de Ian !

Les deux ouvriers eurent un mouvement de respect, un salut vague de tout le corps, puis, très vite, on ne sait à quoi, eux qui n'avaient pas l'habitude, ils reconnurent une personne... Et le typographe, sans malice, remit sa casquette qu'il avait ôtée machinalement.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Thérèse d'un ton où il y avait une menace de harengère qui va défendre ses petits.

Anna recommença :

— Je vais vous expliquer !

Et très vite, comme pour se débarrasser d'une besogne difficile, elle conta tout, tout, naïvement, longuement, brièvement, tout son passé, son premier amour, sa faute... Il lui semblait qu'elle dégonflait son cœur, dans une confession qui la lavait... Mon Dieu oui, elle avait gardé, comme cela, des idées religieuses, d'enfance, qui, parfois, lui faisaient retour... Elle termina :

— J'étais comme folle... Il faut me pardonner... J'aurais dû penser, c'est vrai, à la *mère* !... au père... pour sûr !... Pardonnez-moi... c'est une folie... Le petit vous dira. Il n'a manqué de rien. Il était très content... Il a bien dormi... Le bel arbre est là, dans la voiture... Est-ce que vous me pardonnez, Madame et Monsieur ?

Anna demanda cela avec beaucoup de timidité. Elle sentait la colère qui commençait chez l'homme... Le typographe, en effet, au ressouvenir de toutes les angoisses de la nuit, serrait les dents... crispait un peu ses gros poings...

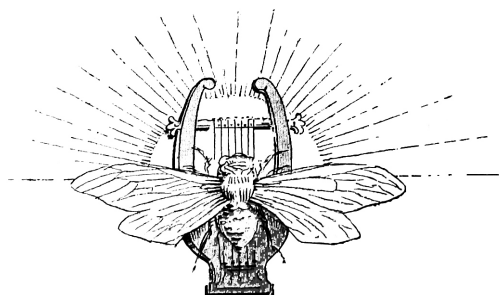
— Est-ce que vous me pardonnez ? répéta la malheureuse, effrayée, à bout de forces, éprouvant, en une seule angoisse, toutes ses douleurs ensemble... Après tout, elle allait le perdre !... Il avait été sien pendant une heure, ce petit qu'elle allait quitter *pour toujours* !

Thérèse aussi n'était pas contente. Elle allait dire : « Sortez, Madame !... on ne vole pas un enfant ! » Mais juste à ce moment-là, Ian, transporté d'une joie subite, en voyant entrer dans la boutique, *son* arbre de Noël qu'apportait le domestique, sauta vers sa belle dame, tout dressé sur ses pieds et les bras tendus, comme s'il voulait l'embrasser !

— Est-ce que vous permettez, Madame, que je l'embrasse ? dit Anna.

Et il y avait dans sa voix qui tremblait tant de supplication honteuse, poignante, que la fruitière, se baissant brusquement, saisissant son petit Ian et le lui fourrant dans les bras :

— Faudra venir le voir quelquefois, fit-elle... Vous êtes tout de même une brave fille !



Dominique AMANN

Secrétaire de la rédaction d'Aicardiana

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).

Gérard GARCIA

Né en 1945 à Toulouse, Gérard Garcia est titulaire du CAPES et de l'agrégation d'anglais. Il fut professeur au lycée Jules Renard à Nevers puis au lycée Dumont d'Urville à Toulon en classes préparatoires aux grandes écoles, et également chargé de cours

à l'Université du Sud-Toulon-Var. Membre de nombreuses associations : France Grande-Bretagne, France États-Unis, Kemetmaa, etc. Il est aussi membre titulaire de l'Académie du Var.

Crédit photographique :

Les clichés ont été réalisés par Dominique Amann.